

**L'Exécuteur
[105] – L'enjeu
canadien**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



L'enjeu canadien

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

PROLOGUE

La nuit venait de tomber sur Seattle lorsque la Mort s'annonça dans un immeuble d'affaires du centre-ville. Vêtue d'un imperméable bleu marine qui dissimulait une combinaison noire et moulante, elle avait des yeux de glace et l'expression figée de son visage était effrayante.

Rapide et silencieuse, elle se faufila jusqu'au seizième étage, longea un couloir feutré et s'arrêta devant une porte où figurait l'inscription : « GAMBLE & KESSLER, Trade Import ». Le carillon de l'entrée retentit, la porte massive s'ouvrit dans un chuintement et un gros visage contrarié se démasqua.

— Les bureaux sont fermés, repassez demain matin, grogna le cerbère avec arrogance.

— Je viens voir Kessler, prononça doucement l'homme vêtu de sombre.

— Il est pas là. J'veus dis de repasser demain.

— Demain il sera trop tard.

Il y eut un imperceptible mouvement de la part du visiteur. Un automatique noir prolongé par un gros silencieux apparut dans sa main, émit un soupir rauque, et la tête contrariée perdit son expression arrogante, un trou bien rond et tout rouge se dessinant sur son front.

Mack Bolan donna un violent coup d'épaule dans la porte pour repousser le corps du gorille qui alla s'avachir au milieu du hall d'entrée. Il s'introduisit dans les lieux, repoussa le battant à l'instant précis où un second homme sortait d'un bureau, une question étonnée sur les lèvres :

— Qui était-ce, Eddy ? Les patrons veulent pas...

Il s'interrompit abruptement, apercevant le corps étendu, fronça méchamment les sourcils en direction de l'intrus. Une fraction de seconde plus tard, il plongeait la main sous sa veste. Le sinistre automatique vomit une balle silencieuse qui s'enfonça dans la gorge du truand et fit jaillir un geyser de sang sur les murs et la moquette.

L'Exécuteur longea un couloir jusqu'à une porte capitonnée à travers laquelle il perçut un vague bourdonnement de voix. Il se tenait là une conférence, ou au moins une réunion de plusieurs hommes en pleine palabre, des crapules d'assez haute volée dont il avait guetté les allées et venues depuis deux jours.

Il marqua une courte pause, troqua son Beretta 93-R contre un petit pistolet-mitrailleur micro-Uzi muni d'un gros silencieux, puis tira le battant et s'introduisit brutalement dans la pièce. Neuf hommes

discutaient âprement autour d'une longue table en verre fumé sur laquelle étaient disposés des verres, des bouteilles de bière et des sandwiches.

Neuf ordures criminelles dont six appartenaient directement à la mafia sicilo-américaine, les autres étant des hommes d'affaires véreux qui s'étaient depuis longtemps vendus corps et âme à la même honorable société.

Il y eut un court instant de flottement tandis qu'une intense stupéfaction se peignait sur les visages qui faisaient face à Bolan. Ceux qui lui tournaient le dos pivotèrent brusquement pour regarder derrière eux. Immédiatement, deux hommes vêtus comme des dandies cherchèrent à s'emparer de leurs armes, enfonçant les mains sous leurs vestes. Ceux-là dégustèrent les premiers la ration de plomb brûlant crachoté par le petit P. – M. Ils avaient repoussé nerveusement leurs sièges et s'étaient levés pour dégainer plus vite. La rafale les cassa en deux, les propulsant cul par-dessus tête vers la cloison opposée sur laquelle ils laissèrent une double traînée de sang.

Tandis que deux hommes affolés se jetaient au sol, un autre levait les bras vers le plafond en hurlant :

— Arrêtez ! Vous êtes fou, c'est une erreur !

Plusieurs balles chuintantes stoppèrent ses protestations, lui cisillant la poitrine en diagonale. Dans une atmosphère d'irréalité, le staccato atténué se poursuivait, fauchant ceux qui étaient demeurés sur place, paralysés par la surprise et la peur, rattrapant un obèse qui tentait d'atteindre la porte d'un bureau contigu. La grande table en verre explosa en mille éclats qui se répandirent dans la pièce, s'enfonçant dans les chairs ou sonnant contre les cloisons.

Une dernière giclée de plomb en furie fit danser sur place un type qui avait réussi à extraire un revolver de son étui et le brandissait en beuglant comme un porc qu'on égorge. La dernière balle du chargeur de trente cartouches lui fracassa la mâchoire et un flot de sang puisa par saccades de l'ignoble plaie.

Bolan laissa tomber le micro-Uzi pour saisir son Beretta et son regard décrivit un bref arc de cercle pour englober la scène macabre. Plus rien ne bougeait autour de lui. Le silence s'était appesanti dans la pièce où flottait l'odeur piquante de la poudre brûlée. Mais un homme était encore en vie malgré l'immobilité dans laquelle il se tenait à genoux par terre, la tête enfoncée dans un fauteuil et les mains sur le crâne, dans l'espoir dérisoire de protéger sa cervelle du déluge de feu et de plomb qui s'était abattu autour de lui.

Il ne devait pas sa vie à la chance ou un quelconque hasard, mais seulement parce que Bolan en avait décidé ainsi. Cet homme se faisait appeler Angie Gamble, mais son vrai nom était Angelo Gambino, un ancien *consigliere* de la mafia qui s'était depuis quelques années lancé

dans les grosses affaires véreuses de la côte Ouest. Gambino avait une cinquantaine d'années, un visage avenant et une conscience aussi chargée qu'un tombereau de fumier un jour d'épandage.

L'Exécuteur posa son pied sur l'épaule du businessman véreux et le repoussa sèchement :

— Lève-toi, Angie. Ça va être ton tour.

L'autre s'agrippa au fauteuil pour se relever, respirant par saccades. Soudain, ses jambes se dérochèrent et il se laissa tomber sur le siège.

— Ne... ne me..., bégaya-t-il, les yeux exorbités.

Des gouttes de sueur énormes jaillissaient de son front.

— Ne me tuez pas... je vous en supplie !

— Je te donne dix secondes. Pas plus.

La voix de Bolan avait sonné aux oreilles du mafioso comme un glas.

— Bon Dieu, je vous ai rien fait...

— Tu sais qui je suis ?

— Oui. Bo... Bo... Bolan.

— O.K. Alors n'espère rien de bon pour toi. Le décompte commence, Angie. Je t'écoute.

— Qu'est-ce que... vous voulez savoir ?

— Où est Howard Kessler ?

— J'en sais rien, j'vous jure... Ça fait un bout de temps que nous ne sommes plus associés.

— La plaque de ton bureau mentionne pourtant toujours son nom.

— Ouais, bien sûr. J'aurais dû l'enlever depuis pas mal de temps. C'est... c'est de la négligence.

— Bien sûr. Où est-il ?

La face humide de transpiration se contracta. Bolan nota la direction que prit un court instant le regard de Gambino.

— Où est-il ?

— Si je vous le dis, j'suis foutu. Ils sauront que j'ai parlé...

— Et si tu te tais, c'est moi qui vais te tuer tout de suite. Choisis vite, tu n'as plus que trois secondes.

Les yeux de Gambino parurent se révolter. Une poussée supplémentaire de sueur lui jaillit du front.

— D'accord, lâcha-t-il d'une voix à peine audible. Il est au Canada. Ils ont monté des affaires, là-bas.

— Le Canada est grand...

— Du côté de Toronto, d'après ce qu'on m'a dit. J'en sais pas plus, Bolan, vous pouvez me liquider, ça ne changera rien.

Gambino avait mis un maximum de sincérité dans sa réponse, mais l'Exécuteur était certain qu'il lui dissimulait au moins une partie de la vérité. D'un côté il cherchait à sauver sa misérable peau dans

l'immédiat, de l'autre il se ménageait une porte de sortie vis-à-vis de ses congénères.

Bolan n'en tirerait rien de plus, il en était convaincu. L'autre était mort de trouille, se savait au bout de son rouleau, mais l'Omerta, la loi du silence, était trop fortement ancrée en lui. C'était comme un conditionnement psychologique, un barrage mental forgé à coup de menaces et d'intimidations incrustées depuis des années dans ce qui lui tenait lieu de conscience.

De toute façon, Bolan n'avait pas l'intention de le laisser poursuivre sa carrière criminelle. Une vie était en jeu. Une vie dont on lui avait dit toute l'importance et qu'un ami lui avait demandé de sauver.

— Comme tu veux, dit l'Exécuteur en appuyant sur la détente du Beretta qui émit un petit soupir perfide.

La tête de Gambino bascula sèchement sur le côté, une vilaine fleur pourpre soudain accrochée à sa tempe. Cette fois, ses yeux se révélsèrent complètement et son âme de pourri s'envola dans un souffle fétide.

Bolan se releva et alla directement au meuble classeur appuyé contre un mur, là où le regard de Gambino s'était porté durant un instant. Il en ouvrit un à un les quatre tiroirs, chercha la lettre K et trouva finalement ce qu'il cherchait. Après avoir brièvement parcouru le contenu d'une chemise cartonnée, cinq feuillets de format courant, il plia ceux-ci et les plaça dans une poche de son imperméable. Il ramassa le micro-Uzi, jeta un regard autour de lui comme pour graver la scène de carnage dans sa mémoire, puis quitta les lieux en refermant soigneusement la porte palière.

Il espérait que le début de piste qu'il venait de découvrir ne se terminerait pas en impasse. Cela faisait maintenant quarante-huit heures qu'il était arrivé à Seattle, dans l'État du Washington. Il avait commencé à observer prudemment ce qui avait été l'un des fiefs de Howard J. Kessler, l'un des plus brillants hommes d'affaires américains que son ami Brognola lui avait demandé de secourir. Kessler s'était récemment manifesté à ce dernier dans un pressant appel au secours. La mafia, semblait-il, s'était insidieusement accrochée à lui et avait entrepris de le dévorer tout cru, à petits coups de crocs acérés et avides. Puis, brusquement, Kessler n'avait plus donné signe de vie, comme s'il avait été happé par le néant ou englouti dans la gueule puante du monstre.

En ressortant de l'immeuble, Bolan éprouvait une sale impression. Le pressentiment que son intervention à Seattle ne correspondait pas réellement à une mission de sauvetage. Cela n'avait rien à voir avec ce qui venait de se dérouler au seizième étage de ce luxueux building d'affaires. Il avait depuis longtemps l'habitude de ce genre de situation

et la mort brutale de quelques canailles ne pouvait l'émouvoir. Pour sauver une seule âme innocente, l'Exécuteur était prêt à éliminer des dizaines de crapules si cela se révélait utile. Mais, aujourd'hui, une double question se posait avec acuité : de quelle couleur était réellement l'âme de Howard John Kessler et dans quelle combine sordide allait le mener la piste découverte à Seattle ?

Par amitié pour Harold Brognola, l'Exécuteur était bien résolu à aller chercher les réponses aussi loin qu'il le faudrait.

CHAPITRE I

Par prudence, Bolan était arrivé une demi-heure en avance sur le lieu du rendez-vous avec Brognola, près de l'aéroport de Seattle. Il avait garé sa voiture à l'amorce du parking desservant la TWA et observait attentivement les alentours.

Le superflic de Washington survint à 9 heures du soir comme prévu, nota le discret appel de phares du véhicule et se dirigea vers lui d'une démarche vive.

— Ça fait un bout de temps, déclara-t-il en se laissant tomber sur le siège passager à l'avant du véhicule.

Bolan comprenait ce qu'il voulait dire. Cela faisait une sacrée paye que les deux hommes n'avaient pas eu de contact direct, se contentant de conversations téléphoniques souvent sibyllines et en tout cas dépourvues de cette chaleur qu'éprouvent deux amis en se revoyant. Mais Brognola occupait une haute fonction au *Justice Department* américain dont il était le numéro Deux, et ses rencontres avec le criminel le plus recherché du pays ne pouvaient évidemment qu'être exceptionnelles. C'était le cas à Seattle, en ce jour humide et froid de fin octobre.

— Oui, répondit Bolan. Le temps passe vite.

— Ça me fait tout drôle de te retrouver avec ta tête des anciens jours !

Pour sa dernière opération sur le territoire américain, son blitz éclair à Salt Lake City et à Saint-Louis, l'Exécuteur avait eu recours à la science d'un chirurgien français qui avait changé quelque peu les traits de son visage. C'était à la suite de la bataille de Philadelphie que son portrait avait circulé dans le milieu policier et, par là même, était tombé entre les mains des *amici*. Il lui avait fallu créer une diversion. La modification n'avait porté d'ailleurs que sur de petits détails, mais cela avait été suffisant pour qu'on ne puisse pas le reconnaître.

— Le toubib n'a pas eu trop de mal à retrouver ta gueule d'antan ? Je ne vois vraiment aucune différence...

Brognola eut un petit rire, enchaîna :

— J'aimais pas trop ta tête provisoire, elle te faisait ressembler à Clark Gable !

— C'était juste une péripétie. Il s'agissait de semer le doute. Et je te garantis que ça a marché. Les cannibales n'y comprenaient plus rien. De toute façon, il n'y a qu'un Mack Bolan et ils me reconnaîtront toujours à ma manière de faire. Alors, autant reprendre une gueule à laquelle je suis habitué depuis tant d'années. Bon, on n'est pas là pour parler de mon physique avantageux, si ?

— Non. Qu'est-ce qu'a donné ta visite à ce bureau ?

— J'ai été obligé de liquider onze cannibales.

Brognola frémit imperceptiblement.

— Ce n'est pas ce genre de détail que je te demandais.

— Je te le donne seulement pour information. Attends-toi à du remue-ménage chez les flics locaux. Et ce serait ennuyeux que les Fédéraux se mêlent à la partie.

— Il le fallait vraiment ?

— Aurais-tu préféré que tout le Milieu soit au courant de ce que je cherchais ?

— Bien sûr que non, dit le haut fonctionnaire. Quelles sont les nouvelles de Kessler ?

— Apparemment, il est parti pour le Canada.

— Apparemment ?

— Disons, selon ce que j'ai appris. Et j'ai l'impression qu'il n'est pas si blanc que ça. Je crois plutôt qu'il est mouillé jusqu'aux yeux. Il n'a pas l'air d'être là-bas à son corps défendant.

Bolan mit la main dans sa poche, en retira plusieurs feuillets pliés en quatre qu'il tendit à Brognola en expliquant :

— L'ex-associé de Kessler a essayé de me persuader que ton ami était parti à Toronto pour affaires. Mais si l'on en croit ces documents, c'est plutôt à Vancouver qu'il se trouve. C'est-à-dire pas très loin d'ici, à environ deux heures de route en voiture.

Le superflic avait commencé à compulser les documents tandis que Bolan commentait :

— Tu peux lire là-dedans que Howard Kessler palpat depuis un certain temps de grosses sommes d'argent, du fric qui n'était sûrement pas comptabilisé officiellement. Il y est également fait mention d'une propriété qu'il a récemment achetée à *Lighthouse Park*, au nord de Vancouver, pour la modique somme de huit cent mille dollars...

— Howard traitait de très grosses opérations, mais sans se remplir illégalement les poches. Il a toujours été quelqu'un de parfaitement intègre.

— Ce n'est pas mon avis.

— Enfin, autant qu'un homme d'affaires puisse l'être...

— Ouais. Tant que ces types ne se font pas alpaguer et traîner devant les tribunaux, ils estiment qu'ils sont dans la légalité. C'est bien connu.

Brognola soupira.

— Je n'arrive pas à croire qu'il magouille avec la mafia, ça me paraît impossible de sa part.

— Alors, que foutait-il avec une ordure comme Gambino ?

— Je n'en sais fichtrement rien. C'est à l'occasion de son dernier

appel qu'il m'a communiqué les coordonnées de son bureau de Seattle. J'ignorais même qu'il avait un associé ici.

— Mais tu t'es aussitôt renseigné...

— Évidemment. L'antenne fédérale m'a fait passer une fiche sur ce Gambler. Quand j'ai appris qui il était réellement, j'ai voulu avertir Howard, lui conseiller de prendre un maximum de distance. J'étais même prêt à lui assurer une protection officielle. Mais il s'est évaporé du jour au lendemain... Peut-être a-t-il de lui-même compris ce qu'il devait faire. S'il est réellement parti au Canada, c'est sans doute pour se soustraire aux pressions de l'Organisation.

— Ne te berce pas d'illusions, Hal, répliqua Bolan. Les *amici* savent exactement où il se trouve en ce moment et tu peux être sûr qu'ils » sont à l'origine de son déplacement hors des frontières. Pour moi, ton pote coopère avec la vermine.

Brognola se passa la main sur le menton.

— Alors pourquoi cet appel au secours ?

— Quand t'a-t-il appelé pour t'alerter ?

— Cela fait exactement dix-sept jours.

— Ils l'auront finalement convaincu de marcher avec eux. D'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre..., marmonna Brognola. Le chantage ? À ma connaissance, Howard n'a jamais rien commis de répréhensible qui puisse donner lieu à ce genre de pression.

— Le mieux serait de lui poser personnellement la question.

— Oui, bien sûr. Acceptes-tu de t'en charger ?

Bolan sourit à son ami.

— Dans le cas contraire, je ne serais pas là à discuter avec toi. Parle-moi encore de lui, j'ai besoin d'informations supplémentaires. Sa vie professionnelle et privée, ses habitudes, ses vices éventuels...

— Je ne lui connais aucun vice. C'est un ami d'enfance. À l'époque où nous usions ensemble nos culottes sur les bancs du même collège, à Boston, il était déjà un gosse surdoué, toujours le premier de la classe, en avance sur les programmes d'enseignement. Lorsque je suis entré à la faculté de droit, il suivait déjà depuis deux ans les cours des hautes études commerciales à Harvard.

Le *G'Man* s'interrompt un instant pour allumer une cigarette tout en observant d'un œil vague les lumières de l'aéroport. Il souffla une longue bouffée de fumée et poursuivit :

— Ensuite, il est entré au ministère de l'Économie et du commerce, d'abord comme statisticien puis, très vite, à la direction des affaires pétrolières. Quelques années plus tard, il supervisait plusieurs services chargés du contrôle des grosses entreprises nationales...

Bolan l'interrompt :

— Tu m'as dit, je crois, qu'il avait été nommé Secrétaire d'État au

Commerce extérieur ?

— Pas tout à fait. Il avait rang de Secrétaire d'État sans en avoir réellement le titre. Il n'exerçait que d'une façon intérimaire à l'époque de la crise économique, sous l'administration de Jimmy Carter.

— Avait-il des relations officielles avec le Canada ?

— Bien sûr. Ainsi qu'avec le Mexique et plusieurs autres pays. Des relations de très haut niveau.

Le petit ricanement de Bolan fit grimacer Brognola.

— Rien qui puisse être assimilé à des magouilles, Mack.

— Continue. Il a ensuite quitté le ministère...

— Pour s'établir à son compte. Il a monté un cabinet de conseil en économie, puis il s'est carrément lancé dans les affaires. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, mais ça ne concerne que lui, c'est d'avoir été un peu trop modeste quant à ses commissions sur les marchés qu'il obtenait. À une époque, le Trésor le soupçonnait de ne déclarer qu'une partie de ses revenus, ou de toucher des dessous-de-table, mais l'enquête a fait chou blanc.

— A-t-il traité des marchés avec le Canada depuis qu'il est indépendant ?

— De nombreuses fois d'après ce que je sais. C'est une bête du business et il connaît tout le monde dans ce milieu. Parfois, il me racontait avec une certaine fierté des affaires difficiles qu'il avait débloquées à Toronto ou à Montréal. Mais sans aucune forfanterie ni rien d'équivoque. En aucune façon, il n'y a là quoi que ce soit de répréhensible.

— Sauf s'il a vendu en douce ses services aux chacals. Ça fait longtemps qu'ils convoitent les territoires du nord.

Ignorant l'allusion, Brognola poursuivit :

— Quant à sa vie privée... Sa première femme est décédée voilà six ans. Il en a eu une fille, Lisa, qui a maintenant dix-sept ans et qui suit des études en Europe, à Paris, je crois... Il s'est remarié il y a moins de six mois avec une Suédoise supersexy qui l'a obligé à sortir de temps en temps le nez de ses activités professionnelles et à se montrer dans les réceptions mondaines. Elle n'a que vingt-six ans et lui va sur les quarante-huit. Mais il ne les fait pas. Il s'est toujours entretenu physiquement en pratiquant plusieurs sports.

Le flic de Washington avait remis à Bolan une photo de Howard J. Kessler. Effectivement, son visage était celui d'un homme de quarante ans au maximum. Il lui avait aussi donné verbalement une description de sa dernière épouse, Erika Bergsten, un ex-mannequin de mode.

Brognola s'était tu. Bolan réfléchissait, les mains posées à plat sur le volant et le regard braqué devant lui à travers le pare-brise.

— Il y a autre chose, dit enfin l'Exécuteur. Parmi les types que j'ai abattus se trouvait un ancien *consigliere* d'Augie Marinello. Ça peut

signifier une chose : ce qui se trame par ici n'est pas une affaire locale.

— Une magouille à l'échelle nationale ?

— Ça m'en a tout l'air. Il ne s'agit sûrement pas d'un petit business sans envergure, autrement ils ne se seraient pas assuré le concours de Kessler.

— Tu vas finir par me convaincre. C'est dingue. Comment un type aussi brillant aurait-il pu se laisser entraîner par ces fumiers ?

— Peu importe la façon, Hal. Je préfère envisager le pire, c'est une question de sécurité.

— Je comprends. Comment vas-tu attaquer le fruit véreux ?

— Je n'ai encore aucun plan. Je vais commencer par aller renifler l'atmosphère sur place, ensuite je verrai. Mais ne t'attends pas trop à de joyeuses nouvelles.

— O.K. Je rentre à Washington. Je vais faire installer une ligne spéciale avec un brouilleur d'écoutes. Tant pis pour les risques, il faut vraiment que tu me tiennes au courant. Tu pourras me contacter à ce numéro.

Brognola griffonna quelques chiffres sur une feuille de calepin qu'il arracha puis tendit à Bolan en questionnant :

— Où en es-tu avec ta nouvelle équipe ?

Il faisait allusion aux anciens du Viêt Nam qui lui étaient tombés dessus presque par hasard lors de son affrontement contre les troupes de Marinello, à Philadelphie.

Six anciens G.I. qui menaient une vie misérable, abandonnés par la société américaine à leur retour du Sud-est asiatique, mais qui avaient retrouvé le goût de vivre et de combattre aux côtés de l'Exécuteur. Ces six hommes l'avaient ensuite aidé dans sa lutte contre le Crime Organisé à Salt Lake City puis à Saint Louis. Mais, pour Bolan, il n'était pas question de remonter une équipe permanente pour une guerre qui lui était totalement personnelle. À Salt Lake City, d'ailleurs, c'était Hal qui lui avait quasiment imposé leur présence.

— Ils sont en stand-by, répondit-il à son ami. Tu connais mon opinion sur la question. Quant à Politicien, il est retourné avec Gadgets s'occuper de leur agence de sécurité.

— Fais-leur mes amitiés quand tu les reverras. Heu... J'ai eu des nouvelles de Johnny.

Brognola parlait bien sûr de Johnny Bolan, le jeune frère de Mack que ce dernier avait éloigné de lui pour le placer à l'abri de la vengeance des *amici*. Le jeune homme avait terminé ses études de droit et était devenu avocat. Il était tout ce qui restait de la famille de l'Exécuteur après le drame occasionné par les *mobsters* de la *Cosa Nostra*. Depuis longtemps il vivait sous une identité différente loin du guerrier solitaire. Mais Johnny était toujours infiniment présent dans le cœur de son frère.

— Il s'est fiancé, ajouta Brognola. Une fille splendide, douce et instruite et qui a l'air d'être sacrément amoureuse de lui. Il le mérite.

— Embrasse-le pour moi, dit Bolan dont la gorge s'était serrée.

— Tu peux en être sûr. As-tu un message à lui faire passer ?

L'Exécuteur avait baissé les yeux. Il répondit d'une voix altérée par l'émotion :

— Dis-lui... dis-lui qu'il doit s'occuper avant tout de réussir sa vie. Qu'il pense à la famille qu'il va créer. Je... Merde, tu trouveras les mots.

— Bien sûr, Mack. Il faut que je te quitte, maintenant. J'ai un avion à prendre. Tiens-moi au courant.

— Bien sûr.

— Fais attention à toi.

— Évidemment.

— Et merci. Je...

— Va te faire foutre, Hal.

— D'accord, acquiesça le flic de Washington en grimaçant un sourire.

Il ouvrit sa portière, se retourna un instant pour lancer un dernier regard à Bolan et faillit ajouter quelque chose, mais se retint. Il n'y avait rien à dire. Dans le monde infernal dans lequel ils vivaient tous les deux, chacun à sa manière, il y avait bien longtemps que les mots ne signifiaient plus rien.

CHAPITRE II

Il était 10 heures du matin quand Mack Bolan passa la frontière canadienne à White Rock, dans la cabine d'un semi-remorque transportant une cargaison d'agrumes. Il eût été trop dangereux d'effectuer à bord d'une voiture particulière le transport de son armement et de son équipement.

Aussi avait-il cherché un moyen plus sûr et plus discret. Pour une somme de mille dollars, un routier rencontré dans un bar de Seattle avait accepté de prendre en charge les deux grosses caisses en bois cerclées de fer qui contenaient son redoutable attirail de combat. Évidemment, l'homme ignorait de quoi il s'agissait et s'était montré d'une remarquable discrétion, la somme empochée étant suffisante pour répondre à toutes les questions.

Les insolites bagages avaient été placés dans la grande remorque et dissimulés sous les innombrables cageots d'oranges et de citrons qui devaient être livrés à Vancouver.

À 10 h 20, le gros bahut avait presque atteint l'échangeur de Richmond sur la nationale 99. Jusque-là assez peu loquace, le chauffeur se tourna vers son passager :

— On sera à Surrey dans dix minutes. Où est-ce que je vous dépose ?

Surrey faisait partie de la banlieue est de Vancouver.

Bolan lui répondit par une autre question :

— Où peut-on trouver une agence de location de voitures ?

— Un peu partout. Mais il y en a une grosse sur *King George Highway*, c'est sur notre route.

— Va pour King George.

— Et pour vos caisses, où on les dépose ?

— Ne vous tracassez pas pour ça, mon vieux.

Après un petit silence, le routier fit remarquer :

— Je ne sais pas ce que vous trimballez et je m'en fiche, mais faites gaffe. Sans jeu de mots, la police montée est vachement à cheval sur tout ce qui touche la contrebande. Ici, en Colombie britannique, les lois sont appliquées beaucoup plus durement.

— Qu'est-ce qui vous fait penser à de la contrebande ?

— Eh ben, je crois pas que vous auriez dépensé mille dollars pour une marchandise banale ! Mais ce que j'vous en dis, c'est pour vous...

Ils arrivèrent bientôt à l'agence signalée. Le semi-remorque s'arrêta dans un gros bruit d'air comprimé. Bolan sauta de la cabine en disant au chauffeur :

— Attendez-moi le temps que je loue une voiture, je n'en ai pas

pour longtemps.

— Vous n'avez pas peur que je me casse avec vos bagages ? rigola le routier.

Le regard de l'Exécuteur le réfrigéra.

— Je ne crois pas que ça vous porterait chance.

— Hé ! je blaguais !

— Évidemment.

Bolan entra dans le bureau où un jeune homme serviable s'occupa immédiatement de lui. Il loua pour une semaine une camionnette Ford Econoline dont il prit tout de suite le volant, s'arrêta à côté du semi-remorque et leva la tête pour parler au chauffeur :

— Passez devant et trouvez-nous un coin tranquille...

L'opération s'effectua cinq minutes plus tard sur un parking presque désert de la banlieue Est. Une fois les deux caisses à bord de la camionnette, Bolan plaça dix autres billets de cent dollars dans la main noueuse du routier qui ouvrit de grands yeux.

— Dites, j'vous en demande pas tant... On avait fait un marché.

— C'est pour la discrétion, lui sourit Bolan.

Il embraya, commença à faire rouler l'Econoline tandis que le routier passait le buste en dehors de sa portière et faisait un grand signe de la main.

— Hé ! On recommence quand vous voulez ! Bonne chance !

Bolan grimaça. De la chance, il en aurait besoin pour mener à bien cette nouvelle opération. Comme point de départ, il n'avait qu'une piste incertaine découverte dans l'État du Washington, et son éventuel futur champ de bataille s'étalait déjà devant lui sur des milliers de kilomètres carrés sans qu'il puisse en concevoir les limites.

Mais le guerrier solitaire ne misait jamais sur la chance. Au contraire, sa règle primordiale était de forcer le destin en allant droit au but dès qu'il savait où se situait sa cible. Identification. Localisation. Élimination. C'était le *modus operandi* de tout combattant en territoire hostile. À une différence près : cette fois, il lui faudrait avant tout retrouver une personne disparue avant de déclencher les hostilités. La retrouver et, s'il en était encore temps, la tirer du pétrin en espérant qu'elle ne faisait pas déjà partie intégrante du cancer. Si c'était le cas, hélas, il lui faudrait l'éliminer impitoyablement au même titre que la racaille mafieuse.

Bolan souhaitait très fort que son ami Harold Brognola eût raison lorsqu'il affirmait l'honnêteté de Howard J. Kessler.

Sur le trajet de Seattle à Vancouver, Bolan avait étudié plusieurs documents portant sur l'ouest canadien, la Colombie-Britannique et la province d'Alerta, toutes deux contiguës et il se récitait de mémoire les informations qu'il y avait glanées.

Pays gigantesque – environ dix-neuf fois l'étendue d'un pays

comme la France – le Canada n'est peuplé que de vingt-cinq millions d'habitants. Cinq millions seulement pour la Colombie-Britannique, dont la moitié est concentrée dans Vancouver et Victoria, la capitale provinciale.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire en regardant ces immenses étendues quasi désertiques, le Canada possède de nombreuses richesses naturelles, agricoles, commerciales et industrielles. Il est d'ailleurs le premier producteur mondial de nickel, d'amiante et de platine, tout en exportant aussi d'énormes quantités d'autres minerais : uranium, or, zinc, fer, cuivre, plomb... Le pétrole tient également une place considérable dans l'économie du pays, tiré du sol par forage ou extrait des sables bitumeux dont regorge la province d'Alberta.

Et, à partir de l'industrie forestière, le Canada fournit plus de 45 % de la production mondiale de papier journal. On pourrait ainsi dresser une longue énumération des richesses canadiennes, sans exclure la production et le commerce des alcools. C'est ainsi que sont nées de colossales fortunes comme celle des Braufman, famille qui prospéra vertigineusement à l'époque de la prohibition instaurée au Canada et aux États-Unis. Aujourd'hui, les Braufman possèdent, à Seagrams, la plus importante entreprise de distillerie du monde.

Sur un autre plan, les frères Reichmann font partie de ce même cénacle privilégié qui regroupe les multimilliardaires canadiens – neuf familles au pouvoir financier et politique exorbitant. Ce pouvoir est étendu aussi bien au Canada qu'aux États-Unis, notamment à New York où ils figurent parmi les plus riches propriétaires de fonds de commerce, et ils sont vraisemblablement les plus gros promoteurs de la planète. Ils possèdent en outre Abitibi-Price, premier producteur de papier journal du monde, et ont récemment acheté la compagnie pétrolière Gulf Canada. Toujours dans ce groupe des neuf, on trouve deux autres magnats de la presse : Ken Thomson, patron d'un ensemble de firmes, qui a la haute main sur le grand journal national *Globe & Mail* ainsi que sur la vénérable Compagnie de la Baie d'Hudson.

De nombreux autres milliardaires gravitent au Canada dans les sphères financières internationales à travers les banques et les multiples organismes boursiers ou de financement, et ce monde fermé s'auréole du mystère propre à ce qui échappe au public.

C'était en substance ce que résumaient les documents compulsés par Bolan. Cette lecture rapide, à elle seule, permettait de comprendre pour quelle raison le Canada fascinait depuis longtemps la mafia sicilo-américaine.

Mais, malgré la réputation débonnaire des habitants de ce pays, ceux-ci étaient particulièrement vigilants et soupçonneux pour tout ce

qui leur arrivait de l'extérieur, et les *amici* n'avaient pas jusque-là réussi à s'y implanter en force. Pourtant, ils n'avaient jamais désespéré, cherchant les failles, multipliant les contacts et les relations, concoctant sans cesse des stratagèmes pour étendre leurs doigts crochus sur ces vastes territoires. Et ils avaient peut-être finalement trouvé l'ouverture.

En matière d'accaparament du bien d'autrui, les mafiosi font preuve d'une remarquable ténacité que l'on peut comparer à celle d'une fourmière en activité. Ils ne connaissent évidemment pas la semaine de trente-huit heures, œuvrent sans relâche, jusque dans leurs loisirs, pour agrandir leur zone d'influence et étendre le pouvoir qu'ils ont déjà conquis sur la faiblesse des autres. Ce sont d'ignobles profiteurs, des êtres sans le moindre scrupule, mais on ne peut leur reprocher d'être paresseux dans le cadre de leurs activités criminelles. Ils sont capables de travailler durant des années sans faiblir, le regard braqué sur la « chose » convoitée.

Ainsi donc, à force d'opiniâtreté, peut-être avaient-ils enfin trouvé la solution qui allait leur permettre de s'approprier les territoires du Nord américain. La classique prise de pouvoir par l'intérieur en s'appuyant sur des puissances en place ou en les noyant à travers des personnages insoupçonnables. Le principe de la gangrène...

Mais ce n'était qu'une hypothèse parmi tant d'autres et Bolan avait l'intention de s'en tenir à des faits, pas à des suppositions. Il franchit l'agglomération de *Port Coquitlam*, s'enfonça dans *Port Moody* où il eut recours aux services d'une agence immobilière pour louer une villa dans un quartier tranquille.

À 11 h 15, il répéta l'opération à Richmond, au sud-ouest de la ville. Puis il prit un taxi, se fit conduire chez un marchand de voitures d'occasion. Là, il fit l'acquisition de deux véhicules : un Bronco tout-terrain et une Corvette Sting Ray qu'il paya cash en présentant les papiers d'une de ses nombreuses identités d'emprunt. Les deux voitures étaient équipées de radiotéléphones.

À midi, l'Exécuteur avait deux planques à sa disposition ainsi que trois véhicules immatriculés à Vancouver, dont le paiement ne lui avait posé aucun problème : lorsqu'il avait besoin d'argent, il le prenait à la mafia.

Il déjeuna succinctement dans un McDonald's, puis passa une demi-heure dans la villa de Richmond à étudier une carte à grande échelle de la région. Ensuite il se rendit dans le box sous la maison, où il avait garé la camionnette Econoline, et entreprit d'ouvrir les caisses contenant son matériel. Pour une première observation de son terrain de chasse, il se contenta d'un armement individuel léger et de quelques gadgets électroniques que lui avait fournis son ami Herman Schwarz.

Maintenant, il n'avait plus qu'à se diriger vers la zone suspecte et s'y introduire, histoire de se faire une idée sur l'étendue de la magouille canadienne.

Roulant vers le nord-ouest, il brancha la radio du tout-terrain et tomba sur les informations qu'il écouta distraitement. Le speaker en était au bulletin météo. Le temps déjà maussade allait se gâter plus encore, la pluie était prévue pour le lendemain et tombait déjà en continu à l'est de la Colombie britannique et dans la province d'Alberta.

De la musique succéda aux informations. Bolan éteignit le poste et se concentra sur le peu d'éléments qu'il possédait. Il réfléchit sur le cas Augie Marinello junior. Celui-ci avait une fois de plus réussi à lui échapper à Saint Louis, juste avant la mission éclair que lui avait confiée Hal à Bruxelles. Lorsque l'Exécuteur avait retrouvé à Seattle un homme de confiance d'Augie, il n'avait pas cru au hasard. Fallait-il voir une corrélation entre les nouvelles magouilles canadiennes et la fausse mort d'Augie à Salt Lake City ? Avec la mafia, tout est possible. On trouve les mafiosi partout où il y a de l'argent illégal à faire. Depuis assez longtemps, le plus gros chiffre d'affaires de l'*Honorata societa* était constitué par le marché des stupéfiants, même depuis le démantèlement partiel des cartels d'Amérique latine. Pourtant, les *amici* ne négligeaient jamais les petits et moyens profits.

La prostitution, les jeux clandestins, le racket, les magouilles immobilières et commerciales représentent des valeurs sûres pour les gros cannibales, mais la finalité des agissements de la *Cosa Nostra* est incontestablement l'obtention du pouvoir. Le pouvoir total. Et pour faire aboutir leurs projets pourris, ils n'hésitent aucunement à utiliser les procédés les plus ignobles, les plus abjects qui soient.

Un assassinat relativement récent, à New York, illustre assez bien la folie mégalomane de la mafia, avec l'élimination au gaz de six politiciens enfermés dans un garage. On se souvient aussi des deux derniers attentats perpétrés en Sicile et qui ont coûté récemment la vie au juge Giovanni Falcone ainsi qu'à sa femme et quatre de ses collaborateurs, puis, à peine quelques semaines plus tard, l'assassinat du juge courageux, Paolo Borsellino, qui avait osé prendre la relève de Falcone. Près d'une tonne de trinitrotoluène avait été enfouie sous la chaussée plusieurs mois avant le passage du magistrat principal de Païenne ! Et, pour son successeur, il avait suffi de cinquante kilos d'explosifs dans une voiture piégée disposée devant la maison de la mère du juge. Une technique digne de la guerre du Liban. Non, décidément, la mafia ne recule devant rien pour satisfaire ses ambitions, que ce soit la *Cosa Nostra* aux États-Unis, la *Camora* en Sicile ou la *Malavita* en Italie. Même pas devant la libération de Pablo Escobar, le numéro un du cartel de Medellín, au nez et à la

barbe de la police et de l'armée colombiennes.

Lighthouse Park est situé à la pointe de West Vancouver. Mack Bolan y arriva après avoir franchi le pont Georgia et suivi l'*Upper Level Highway* jusqu'à *Nelson Canyon Park*. S'orientant d'après une carte détaillée, il eut quelques difficultés pour découvrir la propriété de Howard Kessler. La grande bâtisse à huit cent mille dollars n'était pas visible depuis la route et l'Exécuteur dut s'enfoncer dans les sous-bois en empruntant le Marina Drive qui longe le littoral très près du Pacifique.

Il trouva finalement une haute grille en fer forgé équipée d'un système électronique de fermeture, à moitié dissimulée derrière une rangée de conifères.

Au sol gisait un panneau en bois peint qui indiquait : « Vancouver Country Club – Restaurant, *Swimming pool* ». Sans doute la propriété avait-elle été rachetée à une association locale. En tout cas, c'était bien l'endroit que Bolan cherchait. Sur l'un des piliers en béton de la grille, une carte de visite plastifiée avait été fixée au-dessus d'un bouton de sonnette : « E. Kessler », sans autre mention.

Mais que signifiait le « E » placé avant le nom ? Bolan se dit que ce pouvait être l'initiale d'Erika, la récente femme de Kessler. Évidemment, si la propriété avait été achetée avec de l'argent illégal, on comprenait l'astuce. Les biens appartenaient à l'épouse qui était sûrement mariée sous contrat à l'homme d'affaires.

Bolan gara le Bronco sous le couvert de pins, à une cinquantaine de mètres de l'entrée, et longea le grillage haut de deux mètres qui ceinturait un parc boisé. Il inspecta la clôture à la recherche d'un fil électrique d'alarme, n'en trouva pas et entreprit de la sauter sans manière.

Bolan portait un costume en alpaga gris perle, une chemise bleue fermée au col par un foulard léger en soie, et des chaussures noires vernies. Des lunettes à verres teintés dissimulaient son regard. Ainsi accoutré, il faisait très macho, très *amici* aussi.

Il s'épousseta et vérifia le libre jeu du Beretta qu'il portait dans un holster sous son bras gauche, rejoignit l'allée de gravier qui partait de la grille d'entrée. Il la suivit à travers un parc dont il ne voyait pas les limites et qui s'étendait sans doute sur de nombreux hectares. De vastes pelouses s'agrémentaient de massifs plantés d'arbres, conférant à l'ensemble de la propriété un air majestueux. Tout au bout, à plus de trois cents mètres de l'entrée du parc et après un tournant, une somptueuse bâtisse blanche à deux étages trônait au milieu de plates-bandes bien entretenues et fleuries.

Bolan n'apercevait personne aux alentours, aucun garde, aucune sentinelle. S'était-il trompé ? Habituellement, les mafiosi ne laissent pas ainsi leurs fiefs sans surveillance. Ils sont tellement méfiants et ont

tant de choses à dissimuler aux yeux des curieux que toutes leurs places fortes sont invariablement truffées de *soldati* chargés de veiller à la sécurité et de tenir les indésirables à l'écart. Mais ici, nulle présence menaçante, pas même les habituels truands déguisés en jardiniers ou en domestiques.

Bolan avait décidé d'y aller à l'esbroufe. Il marcha jusqu'à une baie vitrée qui laissait entrevoir une immense salle de séjour. Exerçant une pression sur une grande vitre, il constata que celle-ci coulissait sans bruit. Il la repoussa juste ce qu'il fallait pour lui permettre de s'introduire dans les lieux et referma derrière lui. C'était une salle de séjour aux dimensions cyclopéennes, avec un plafond très haut et une mezzanine courant à hauteur du premier étage, desservant plusieurs pièces dont on voyait les portes.

Une épaisse moquette recouvrait le sol, étouffant complètement le bruit des pas. Les meubles étaient en bois massif, de style rustique, et une colossale cheminée dans laquelle crépitait joyeusement un feu de bûches occupait la moitié d'un mur. Mais l'endroit était inoccupé.

Traversant la salle, l'Exécuteur franchit une porte largement ouverte et longea un couloir qui l'amena à l'amorce d'une pièce surélevée presque aussi imposante, séparée de la première par trois marches de marbre. Au milieu du second niveau, il y avait une petite piscine dont l'eau bleutée était agitée par des milliers de bulles qui venaient crever à sa surface.

Cet endroit, au moins, abritait un être vivant. Immobile, les yeux clos, une blonde créature se laissait porter par l'onde frémissante, paraissant écouter une musique douce émise par une chaîne Hifi. Prise sous un bonnet de bain en plastique transparent, sa chevelure dorée lui faisait comme un casque autour de la tête.

Un peu plus loin, une autre créature donnait l'impression de somnoler, étendue sur une moquette aussi épaisse que du gazon. Mais celle-ci appartenait à la gent animale. On aurait pu la confondre avec une statue, tant son immobilité était absolue. Elle était pourtant bien vivante : un guépard de la plus belle espèce, au poil soyeux, fin et élancé, mais aussi dangereusement puissant.

CHAPITRE III

Sentant une présence étrangère, la bête releva soudain la tête et se mit à feuler, découvrant des crocs acérés. Bolan était pourtant resté dans une immobilité absolue, en retrait dans le chambranle sombre de la porte. La présence du guépard expliquait peut-être l'absence de gardes autour de la maison. Mais ce n'était sans doute pas tout...

Il vit la naïade ouvrir les yeux et l'entendit ordonner sèchement :

— Vulcain ! Tranquille !

Le fauve cessa d'émettre son feulement, mais resta en alerte, les crocs découverts et l'œil flamboyant. Bolan observait toujours la blonde qui tourna la tête pour regarder à travers une fenêtre basse par laquelle on voyait une partie du parc. L'inquiétude se peignit un court instant sur son visage, puis elle se redressa, s'appuya des mains sur le rebord du bassin et eut un mouvement souple de tout son corps pour sortir de l'eau. Elle était complètement nue. Ses seins accrochés haut et fermes pointaient victorieusement devant elle comme une provocation. Ses hanches avaient la forme d'une amphore grecque et elle avait d'interminables jambes fuselées et bronzées. Son corps tout entier avait la couleur de l'or.

L'ensemble de sa silhouette provoquait une extraordinaire attirance et, pour le corps, elle était la sensualité faite femme. Son visage, pourtant, avait quelque chose de froid. Malgré ses traits d'une beauté parfaite, sa bouche voluptueuse et son cou gracile, il s'en dégageait une impression d'indifférence hautaine qui la faisait ressembler à ces divinités de la mythologie scandinave. Ses yeux d'un bleu très clair, encore plus clairs que ceux de Bolan, avaient un éclat étrange. Le regard était tout à la fois ardent, détaché, froid et farouche.

Une Walkyrie, oui, c'était bien cela. Elle en avait tout à fait l'allure, la prestance et la sensualité guerrière. Tandis qu'elle défaisait son bonnet de bain, son opulente chevelure dorée lui retombant sur les épaules, le guépard recommença à feuler, la tête tournée en direction de la porte. Cette fois, la blonde s'immobilisa en observant l'animal puis l'entrée de la pièce.

Bolan fit quelques pas calculés et se découvrit, les mains dans les poches de son pantalon, un léger sourire aux lèvres. Le risque qu'il prenait était critique. Le guépard est l'animal terrestre le plus rapide au monde et, malgré sa légèreté, il peut être aussi dangereux qu'une panthère ou un tigre. Mais l'Exécuteur savait qu'il n'avait pas le choix s'il voulait entrer dans le jeu mystérieux de cette Walkyrie moderne.

— Je peux vous frotter le dos ? proposa-t-il d'un ton léger.

Il avait parié au fond de lui-même qu'elle n'aurait aucune réaction de peur. Ses prévisions se révélèrent rigoureusement exactes. Pas un mouvement, pas un tressaillement dans le visage de la blonde qui ne cilla même pas. Elle l'observa durant deux secondes, sans émotion apparente, puis demanda :

— Que faites-vous ici ?

Bolan ne lui répondit pas, se contentant de l'observer d'un air appréciateur.

— C'est une propriété privée, poursuivit-elle froidement sans se soucier le moins du monde de sa nudité.

L'Exécuteur eut un petit rire.

— Je passais dans le coin et je me suis dit que le spectacle valait le coup d'œil.

De nouvelles secondes passèrent, meublées seulement par la douce émission de musique en provenance de la chaîne et le feulement continu du fauve prêt à bondir.

Un instant de tension extrême malgré l'apparente décontraction des êtres en présence. Puis un éclair étincela dans les yeux transparents de la blonde qui lança soudain d'une voix rauque :

— Vulcain, tue !

Instantanément, le feulement cessa. La réaction de l'animal fut foudroyante. Déjà ramassé en une boule composée de poils hérissés, de griffes sorties et de crocs prêts à s'enfoncer dans les chairs, il fit un bond aussi rapide que le départ d'un boulet de canon. Un trait hérissé fulgura silencieusement à travers la pièce, parcourant en une fraction de seconde l'espace qui le séparait de sa proie.

Lorsqu'on regarde un fauve dans un 200 ou au cinéma, on ne s'imagine jamais assez l'ahurissant potentiel de destruction qui couve chez ces bêtes au repos, ni l'effrayante furie dont ils sont capables lorsqu'ils attaquent. Seules les exhibitions de cirque donnent un petit aperçu de leur férocité lorsque les dompteurs les agacent du bout de leurs fouets. Mais il ne s'agit là que d'un jeu établi pour susciter l'angoisse parmi le public, un numéro patiemment répété durant des mois ou des années et qui ne présente que des risques extrêmement réduits, voire inexistants. Par contre, il en va tout autrement d'un carnassier en liberté, même si celui-ci est prétendument domestiqué. Quel que soit le cas, quand un étranger pénètre sur son territoire, un fauve commence par montrer les dents, puis flairer l'intrus, évalue instinctivement le danger qu'il représente et peut l'attaquer si ce dernier a peur ou si l'animal se sent acculé.

Parfois la fuite ou plutôt le repli de la bête est l'aboutissement de ce genre de dangereuse confrontation, mais il ne faut surtout pas en faire une règle générale. C'est une affaire de rapport de forces. Le plus souvent, c'est la crainte ressentie par l'homme ou un mouvement

maladroit qui détermine l'attaque instinctive.

Le fait qu'un fauve ait accepté un maître ne change rien au problème du territoire à défendre et de l'instinct de férocité. Il suffit qu'il soit brusquement excité par un ordre, une parole-clé ou une quelconque impulsion, et l'instinct primitif resurgit instantanément. C'est comme si on actionnait un détonateur équipant une bombe. L'attaque survient alors avec une brutalité et une rapidité inouïes auxquelles peu d'hommes sont capables de faire face.

L'Exécuteur était pourtant de cette rare catégorie d'hommes. Il était lui-même un fauve habitué au danger de bêtes beaucoup plus cruelles que celles de la jungle et il possédait l'expérience maintes fois répétée de situations où il avait dû défendre sa vie avec une férocité poussée à son paroxysme. Et il était prêt. Il avait attendu le moment crucial, inéluctable, où il allait devoir intervenir.

Il évita la gueule grande ouverte, pivota pour éviter les griffes qui allaient le déchiqueter, lança de toutes ses forces son poing en direction de la masse tendue comme de l'acier qui passait au-dessus de lui. Le coup atteignit l'animal dans la poitrine, au niveau du cœur, le fit dévier brutalement de sa trajectoire et il atterrit lourdement au sol où il roula puis s'immobilisa.

Gueule pendante, le guépard émit un bruit étrange, la respiration bloquée, des spasmes lui secouant le ventre. Bolan s'en approcha doucement, tendit la main et commença à lui masser doucement le haut de la poitrine, là où l'impact du coup avait provoqué un blocage de la respiration et une tétanie cardiaque. Il poursuivit le massage durant une demi-minute, surveillant d'un regard latéral la blonde qui était restée comme statufiée au bord de la petite piscine.

Elle le regardait faire, les yeux légèrement agrandis, et se mordillait les lèvres taudis que sa poitrine se soulevait un peu plus vite.

Bientôt, la vie recommença à animer le fauve. L'œil encore trouble, il tremblait, fixant sans réaction l'homme qui l'avait mis hors de combat en une fraction de seconde et qui, à présent, le soignait avec attention. En tout cas, il ne manifestait plus aucune intention belliqueuse. Mieux, sous le regard ahuri de la jeune femme, il se mit tranquillement à lécher la main qui le caressait.

Bolan se redressa lentement, fixa tranquillement la fille et lui demanda :

— Erika Kessler ?

— Oui, répondit-elle laconiquement.

Puis elle enchaîna de sa voix un peu rauque :

— C'est incroyable !... Comment avez-vous fait ?

— Une simple question de technique.

Une égratignure relativement profonde striait le poignet de Bolan,

attestant qu'il avait échappé de peu aux griffes acérées. Quelques gouttes de sang perlèrent et tombèrent sur la moquette.

Relevant un pan de sa veste pour montrer le Beretta, il ajouta :

— J'aurais pu le tuer facilement.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Il avait effectivement pris un gros risque ; calculé, certes, mais qui aurait pu lui coûter beaucoup plus qu'une égratignure. Mais il avait voulu créer un événement psychologique pour briser le barrage que lui opposait cette fille trop impassible et trop sûre d'elle.

— Ça ne m'aurait pas amusé de supprimer un si bel animal, répliqua-t-il après un temps de réflexion. Et cela n'aurait sûrement pas été une bonne entrée en matière. Pouvons-nous discuter, maintenant ?

Brusquement, le charme fut rompu. Elle fit quelques pas vers un fauteuil où elle prit un peignoir de bain qu'elle enfila. Ensuite, elle plaça une cigarette entre les lèvres, fit claquer un briquet en or massif, souffla une longue bouffée de fumée et déclara :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Qui êtes-vous ? Et que voulez-vous ? Qu'êtes-vous venu faire ici ?

L'Exécuteur eut un sourire ambigu.

— Ça fait beaucoup de questions en une seule.

Disons pour résumer que je suis une sorte d'envoyé spécial.

— Et de qui ou de quoi ?

— À votre avis ?

Elle parut réfléchir, le considérant d'un air nouveau.

— Eh bien, je crois en avoir une certaine idée. C'est Howard que vous êtes venu voir ?

— Je suis venu vérifier que tout se passe bien ici.

Il y eut un soudain intérêt dans le regard trop transparent d'Erika Kessler qui alla s'asseoir dans le fauteuil. Bolan en fit autant, choisissant un pouf qu'il poussa près de la blonde fatale.

— Vous avez sans doute un nom ? s'enquit-elle.

— Vous pouvez m'appeler Johnny.

— Très original, persifla-t-elle.

— Il en vaut un autre. On m'a parlé de vous, aussi.

— Et que vous a-t-on dit à mon sujet ?

— Ne jouons pas au plus fin, trancha-t-il, la voix durcie. Je n'ai pas parcouru cinq mille kilomètres pour venir faire des mondanités. Vous êtes seule ici ?

— Pour le moment. J'attends du monde.

Il eut envie de lui demander de quel genre de monde il s'agissait, mais décida de jouer la partie en finesse. Ne connaissant encore aucune des cartes adverses, il ne pouvait se permettre un impair.

Le guépard s'était redressé. Il fit entendre un petit grognement et alla se coucher dans un fauteuil en cuir noir, au fond de la pièce,

semblant contempler la scène avec un profond détachement.

Subitement, Erika parut prendre conscience de la blessure de Bolan. Elle se leva, écrasa dans un cendrier sa cigarette à peine entamée et décréta :

— Je vais vous chercher un sparadrap.

Il la regarda s'éloigner en pensant à Howard Kessler. Normal qu'il se soit laissé envoûter par une telle fille... Non seulement elle était super excitante, mais aussi elle avait une classe fantastique. Dommage qu'il faille la considérer comme une ennemie potentielle.

Erika Kessler était vraisemblablement une pure émanation de la mafia, un produit superbe fabriqué pour attraper les pigeons de luxe, les ramollir et les conditionner afin qu'ils ne soient plus qu'une substance sans réaction livrée ensuite aux *amici*. Avec un châssis pareil et une telle personnalité, elle aurait pu aisément devenir une vedette de cinéma ou du show-business.

Il tendit l'oreille, perçut de légers bruits à l'étage au-dessus, pensa qu'il disposait d'un bref délai tandis qu'elle cherchait un pansement, et se leva souplement de son siège. Prestement, il alla placer un « bug » sur une étagère, derrière un bibelot en céramique, sous l'œil maintenant indifférent du guépard. C'était une boîte minuscule comportant une petite antenne souple et une micropile assurant une autonomie d'écoute de soixante-douze heures pour une portée de huit cents mètres.

Il se rendit ensuite à pas feutrés dans la grande salle de séjour qu'il « microta » de la même façon, dissimulant le second « bug » au sommet d'un buffet en bois massif. Le téléphone fut également piégé à l'aide d'un minuscule transmetteur H. F. qu'il fixa discrètement sur le fil d'arrivée. Puis il revint s'asseoir. L'opération n'avait pas duré plus de quinze secondes.

Lorsque Erika reparut, il avait à son tour allumé une cigarette sur laquelle il tirait doucement.

— Relevez votre manche, lui dit-elle d'un ton détaché en s'agenouillant près de lui.

Ôtant sa veste, il replia la manche de sa chemise et, après un coup d'œil sans étonnement sur le Beretta logé sous son aisselle, elle lui nettoya la plaie avec un coton imbibé d'alcool. Elle y appliqua ensuite une bande d'adhésif médical, eut un bref sourire.

— Voilà. Vous n'en mourrez pas.

Tandis qu'elle s'était penchée pour le soigner, ses longs cheveux dorés avaient frôlé le visage de Bolan qui avait immédiatement ressenti l'attirance provoquée par cette fille superbe. Une sorte d'aura magnétique qui se dégageait sans retenue. De plus, son peignoir était presque transparent et cela n'arrangeait pas les choses pour Bolan qui sentait monter en lui une chaleur insidieuse.

— Êtes-vous une messagère d'Odin ? demanda-t-il, à la fois pour reprendre le fil du dialogue et pour faire cesser la sournoise tension qui s'était établie entre eux.

À la lueur de son regard, il vit qu'elle avait compris le double sens de la question. Elle commença par se dérober :

— Seriez-vous féru de mythologie scandinave ?

— Je n'en ai qu'une connaissance générale. Les Walkyries n'étaient-elles pas envoyées par le dieu Odin ?

Elle eut un sourire énigmatique, répondit par une autre question :

— Et vous, quel genre de messager êtes-vous ?

— Peut-être un envoyé du même Odin. Celui qui avait son royaume sur la côte Est et qui est actuellement en voyage.

L'Exécuteur jouait un coup de poker en espérant avoir tiré la bonne carte. Il guetta la réaction sur le visage de la fille qui baissa les yeux. Visiblement, elle hésitait à entrer dans le jeu.

— Vous pouvez vérifier, trancha-t-il soudain. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Pouvez-vous me citer un nom ?

— Vous rigolez ? L'opération est hypersecrète. On m'a assuré que je peux me fier à vous, est-ce qu'ils se sont trompés à ce point ?

— Je voudrais être sûre...

— Qu'il n'y a pas d'erreur sur la personne ? Tout ce que je peux vous dire, c'est que je dois superviser la mise en place de tout le dispositif et ça m'ennuie que vous le preniez comme ça. Savez-vous combien de fric on a investi dans cette affaire ? Personne ne vous a dit ce que ça représente pour nous ?

— Bien sûr, mais...

Bolan se leva subitement.

— Je crois en fait que vous n'êtes pas au courant de grand-chose. Alors, on n'en parle plus et vous oubliez ma visite. O.K. ?

— Attendez ! Vous venez vraiment de là-bas ?

Il haussa les épaules et enfila sa veste, rétorquant sèchement :

— Contentez-vous de rester dans votre rôle de bonne femme et tout ira bien pour vous. N'essayez pas de jouer les nanas à la coule, compris ?

Se dressant brusquement, elle eut un regard flamboyant de colère :

— Et vous, n'essayez pas de jouer les gros bras, ça ne marchera pas.

D'un ton brusquement empreint de vulgarité, il lui lança :

— Fais gaffe, poupée, tu sais ce qu'on fait aux petites futées comme toi ?

— Ainsi, vous laissez tomber le masque ?

De nouveau, il ricana :

— Je te dis seulement d'arrêter de déconner. Ils croient là-bas que

tu marches droit et ils vont sûrement pas être joyeux en apprenant que tu es en train de leur monter un cirque. Tes bien une connasse comme les autres.

Il crut un instant qu'elle allait lui sauter au visage. Ses yeux étincelaient et ses lèvres s'étaient pincées. Mais elle se domina au bout de quelques secondes, prit une profonde inspiration et ralluma une cigarette.

— D'accord. Maintenant je pense qu'il n'y a plus de doute à avoir, vous en faites bien partie.

— Ouais, sûrement.

— Bien. Et qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Comment ça se passe avec Howie ?

— Il n'y a aucun changement, tout se déroule comme prévu.

— Pas de risque qu'il essaie de se défiler ?

— Pas l'ombre d'un risque, il est à point. J'ai fait tout ce qui m'a été demandé. D'ailleurs, vous devriez le savoir !

Bolan avait noté le changement dans le ton de la fille qui parlait à présent d'une voix contenue, paraissant peser et analyser chaque mot qu'elle prononçait, comme dans la crainte de commettre une erreur.

— Je veux vous l'entendre dire, répliqua-t-il durement, mais en abandonnant toute vulgarité. Et au point de vue de vos relations avec lui ?

— Vous voulez peut-être savoir comment il me fait l'amour et combien de fois par jour ?

— Ça n'a pas d'intérêt. Comment êtes-vous avec lui ces derniers temps ?

— Je ne suis pas amoureuse, si c'est ça qui vous intéresse. Je fais le boulot qui m'a été demandé, c'est tout. Ça vous va, monsieur... Johnny Le Messenger ? Vous pouvez aller rapporter à vos amis que tout baigne et qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. Marcus ne les tiendrait-il pas au courant ?

— On aime bien vérifier par nous-mêmes. Où est-il en ce moment ?

— Avec les locaux.

C'était plutôt vague comme réponse, mais Bolan ne voulait pas éveiller sa méfiance en posant des questions trop précises.

— Là-bas ? se contenta-t-il de demander, espérant une réplique plus explicite.

— Non, il est en rendez-vous avec Barlow. Ils en sont à la phase de décision.

Bolan hocha doucement la tête comme s'il appréciait l'information.

— Bon, continuez de tenir Howie au chaud et tout ira bien pour vous.

Il jeta un coup d'œil amusé au fauve à moitié endormi dans le fauteuil et commença à marcher vers le couloir. Après un temps

d'hésitation, Erika Kessler le suivit. Elle attendit qu'il se soit arrêté devant la monumentale porte d'entrée pour demander d'une voix presque soumise :

— Ceux de la côte Est, quand vont-ils arriver ? On ne m'a rien dit à ce sujet.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Je voudrais surtout qu'on me dise pendant combien de temps encore je devrai jouer la putain de luxe.

— Vous n'êtes pas bien ici ?

— Ça n'a rien à voir.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne... Oh, rien ne se passe. Vous n'aimez pas savoir de temps en temps où vous en êtes, vous ?

— Je sais toujours où j'en suis.

— Vous êtes bien comme les autres, un macho prétentieux.

Il lui adressa un petit sourire féroce :

— C'est comme ça qu'on reste en vie.

— J'ai entendu parler de gens comme vous qui sont maintenant sous terre ou au fond de l'océan. Êtes-vous de la même race ?

En souriant, il tapota le Beretta sous sa veste :

— Lui et moi nous sommes de la même race, nous avons la même réponse à ce genre de problème.

— C'est bien ce que je disais. Dites... Pourquoi ne restez-vous pas encore un peu ?

Elle s'était rapprochée de lui à le frôler et Bolan sentait sa chaleur, son parfum de femme, aussi. Elle avait insidieusement commencé un numéro de charme en sachant parfaitement qu'elle n'avait pas besoin de se forcer beaucoup pour séduire. Bolan la fixa d'un air ironique, mais, en son for intérieur, il luttait pour paraître insensible à la fascination qu'il éprouvait. Faisait-elle partie d'un commando de charme comme celui qu'il avait découvert et démantelé, un jour à Hollywood, alors qu'il s'en prenait aux affaires de Charly Maglione, l'un des gros bonnets de la côte Ouest ?

Peut-être, et même très certainement. En tout cas, les *amici* avaient tiré le gros lot avec Erika. C'était une véritable bombe sexuelle qu'ils avaient lancée sur leur nouveau terrain de chasse.

— Je reviendrai, répondit-il au bout d'un moment. Ouvrez-moi la grille du parc, ce sera plus pratique pour sortir.

Il franchit la lourde porte et, sans se retourner, marcha vers la grille d'entrée commandée électriquement. Quelques grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber, annonciatrices du mauvais temps prévu le matin par la météo. Le ciel était obscurci par un épais matelas nuageux et un vent perfide s'était soudainement levé, charriant des feuilles mortes par paquets.

L'Exécuteur grimaça un sourire pour lui-même et songea qu'il s'agissait là d'un lugubre présage. Maintenant, il en avait la conviction formelle, Howard J. Kessler était devenu l'homme de paille de la mafia au Canada.

CHAPITRE IV

Dès qu'il eut rejoint le Bronco, l'Exécuteur y récupéra un relais d'écoute qu'il dissimula au pied de la clôture de la propriété et l'actionna. C'était une boîte de couleur kaki contenant un magnétophone spécial et un récepteur-émetteur possédant plusieurs canaux hertziens. L'appareil était prévu pour prendre le relais des bugs disposés dans la maison et, sur commande, retransmettre les émissions reçues. La portée maximale de trois kilomètres était bien suffisante pour l'usage que Bolan voulait en faire.

Il se mit au volant du tout-terrain, démarra en direction de l'est en réfléchissant à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Erika Kessler. Cette fille le déroutait un peu et ce n'était pas dû à son charme dangereux. Il y avait en elle quelque chose d'équivoque et de difficilement cernable. En plus, son changement d'attitude, après qu'il l'eut rembarée assez brutalement, avait un côté surprenant. Il l'avait pratiquement insultée pour jauger sa réaction qui avait d'abord été violente. Presque tout de suite après, elle s'était calmée et Bolan avait eu l'impression qu'elle s'était composé une façade, qu'elle était entrée dans son jeu comme pour le jauger à son tour. Pour une fille de la mafia, c'était un comportement très curieux.

L'Exécuteur n'était pas dupe du numéro de séduction qu'elle lui avait fait et qui ne correspondait ni au personnage ni à la situation.

Mais peut-être n'était-elle pas seulement un pion mis en place par les *amici*. Peut-être avait-elle beaucoup plus d'importance au sein de l'*Organisation* qu'elle n'avait voulu le laisser paraître... Si tel était le cas, il allait devoir se méfier terriblement de cette Walkyrie nouveau genre.

Il roula jusqu'à *Cypress Boulevard* puis s'arrêta sur un parking. Sortant un récepteur extra-plat d'un attaché-case, il en tira l'antenne qu'il fit dépasser par la vitre. Il pensait que la visite qu'il venait de faire à l'improviste dans la maison des Kessler avait peut-être déjà déclenché une réaction. Et il ne s'était pas trompé.

Dès qu'il eut activé par ondes radio le relais d'écoute, celui-ci se mit à retransmettre un premier enregistrement en accéléré, une sorte de couinement modulé qui dura une dizaine de secondes. Il appuya sur une touche pour remettre la bande magnétique à zéro, sur une autre touche pour passer en vitesse normale et écouta :

— Je veux parler à Bob.

C'était la voix d'Erika. Une voix masculine répliqua immédiatement dans l'écouteur :

— C'est, heu... *Lighthouse* ?

— Oui ! Ne me faites pas attendre.

— Quittez pas.

Un temps de silence, puis :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je t'avais dit de ne pas me contacter ici sauf en cas de problème.

— Il y a justement un problème. Quelqu'un est venu ici.

— Comment ça ? Tu as ouvert ?

— Sûrement pas. Je ne sais pas comment il est entré, mais brusquement il était là et...

— Qui était ce mec ?

— Il s'est annoncé comme venant de la côte Est. Il est envoyé par qui tu te doutes, et d'après ce que j'ai compris il est venu surveiller l'opération. Est-ce que tu attendais quelqu'un de là-bas ?

Il y eut un nouveau silence puis un bruit de toux. Le correspondant reprit d'un ton méfiant :

— Je comprends pas bien, tu dis qu'il s'est amené comme ça, sans que tu t'en aperçoives ?

— Exactement. Ce type n'est pas comme les autres. Pour moi, c'est une torpille, un dur.

— Ta bestiole n'était pas avec toi ?

— Si, mais il l'a neutralisée en rigolant presque.

— Tu te fous de moi ? C'est quoi, ce gus, Superman ?

— Si tu t'étais trouvé en face de lui, tu ne parlerais pas comme ça, Bob. Il n'a rien d'un plaisantin. C'est bien la première fois que je...

— Et il t'a posé des questions ?

— Évidemment. Pourquoi penses-tu qu'il s'est dérangé de New York ? Il voulait savoir s'il n'y a pas de problèmes. Je suis restée dans le vague, mais il avait l'air de savoir exactement à quoi s'en tenir en ce qui me concerne. Il m'a aussi demandé si Howard était à *Grouse Mountain* en ce moment.

— Bon Dieu, ne prononce pas de noms au téléphone ! Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que je l'ignorais !

— J'espère pour toi. Et ensuite ?

— C'est tout. Il n'est resté que quelques minutes. Mais il a dit qu'il reviendrait. Je voulais te tenir au courant tout de suite.

— Ouais. Tu as bien fait. Ne bouge pas, surtout, et attends-moi. N'avertis personne d'autre.

Le clic dans l'appareil marqua la fin de la communication. Presque aussitôt, un voyant orange s'alluma sur le boîtier du récepteur, annonçant qu'une seconde communication téléphonique était en cours. Bolan se mit à l'écoute en direct.

— Je ne peux pas vous parler longtemps, fit la voix un peu rauque d'Erika. Il va arriver d'un instant à l'autre.

— Je vous écoute, répliqua une voix d'homme au ton prudent.

— Il y a du nouveau ici. Ceux de la côte Est ont envoyé quelqu'un pour observer l'affaire en cours. Sûrement pas un second rôle. Il m'a donné l'impression de vouloir fouiller partout pour vérifier si les locaux ne sont pas en train de leur monter un cinéma.

— À quoi ressemble ce type ? rétorqua le correspondant.

— Ce n'est pas un simple exécutant, il a quelque chose en plus que tous ceux que j'ai pu voir ici et aux States. S'il découvre ce qui se passe réellement, tout est à l'eau.

— Et... les locaux sont au courant ?

— J'ai été obligée de les informer. Quelles sont les consignes ?

— Restez sur la réserve, ne faites rien qui puisse éveiller leurs soupçons.

— C'est ce que je fais depuis le début. Et en cas de clash ?

— Attendez qu'on vous donne des consignes.

— Mais il sera peut-être trop tard, je...

— Faites ce que je vous dis, conclut sèchement l'interlocuteur en interrompant le dialogue.

C'était tout, il n'y eut aucun autre appel au cours des dix minutes supplémentaires pendant lesquelles Bolan se tint à l'écoute.

Il appuya sur une touche de localisation, faisant apparaître successivement deux séries de chiffres sur un mini écran à cristaux LED. Le premier numéro correspondait à la circonscription de Vancouver. Le second appartenait à un indicatif des États-Unis. Bolan consulta un carnet sur lequel figuraient les codes des Telecom, découvrit que le second interlocuteur d'Erika Kessler était établi dans le Missouri.

C'était décidément bien étrange. Qu'elle eût appelé un *amici* de Vancouver était parfaitement compréhensible et logique, c'était d'ailleurs ce que l'Exécuteur avait souhaité déclencher par sa visite. Mais qui était le mystérieux personnage contacté dans le Missouri ?

Un des derniers blitz de Bolan s'était déroulé précisément dans le Missouri, à Saint Louis, où Augie Marinello junior lui avait échappé pour la seconde fois. Ce n'était sûrement pas un hasard.

Depuis cette opération, Augie était en cavale, mais cela ne signifiait nullement que l'ex-sénateur dévoyé avait cessé ses activités criminelles. De même que Bolan l'avait fait, mais pour une seule mission et de façon très provisoire, le Roi des rois déchu et en exil était passé entre les mains d'un chirurgien en esthétique qui lui avait remodelé le visage. On savait aussi qu'il avait pris la fuite en utilisant plusieurs identités et que sa piste s'était perdue quelque part dans le Middle Ouest, sans plus de précision.

Et Augie Marinello n'était pas un individu qui abandonne facilement ses rêves de puissance et d'argent. Depuis un certain temps,

l'Exécuteur en éprouvait une certitude physique, Marinello était en train de manipuler de nouvelles ficelles dans l'ombre, de monter des opérations occultes et bien lucratives, secondé par des mafiosi qui lui étaient restés fidèles, afin de se constituer un nouvel empire. Il était également envisageable que l'affaire canadienne – encore très nébuleuse – corresponde à l'une de ses initiatives. C'était d'ailleurs inévitable : le territoire U. S. étant devenu brûlant, on déplaçait à la fois les affaires et les effectifs en dehors de la nation, si possible dans un pays proche et présentant de grosses possibilités...

Bien sûr, tout cela n'était qu'hypothèses, mais il y avait trop d'éléments concordants pour que Bolan n'en tienne pas compte dans ses propres projets.

Peut-être même Augie avait-il, dès son séjour à Saint Louis, mis sur pied l'opération canadienne. Mais l'on pouvait aussi envisager, fort de ce qui ressortait de ces deux conversations téléphoniques, que deux autres clans puissent être sur les rangs pour s'approprier le « marché » canadien. C'est pratique courante dans la *Cosa Nostra*. Invariablement, dès qu'une « Famille » met la main sur une grosse affaire et que celle-ci est connue de la pègre, des *amici* arrivent de tous côtés, observent la situation puis s'entre-tuent dans l'espoir se récupérer les meilleurs morceaux. C'était d'ailleurs sur cette technique si souvent constatée que Bolan misait la plupart du temps pour déclencher la méfiance atavique des mafiosi.

Et il s'était annoncé comme un émissaire de New York, juste afin d'avoir un aperçu de ce qui se tramait à Vancouver. Ce qui signifiait pour les *amici* qu'il était un envoyé soit de Marinello soit de la *Commissione*.

Chacun pouvait interpréter la chose à sa façon.

Sans le savoir, il avait vraisemblablement mis le nez dans une sacrée embrouille et cela ne pouvait que lui être profitable. Si toutefois l'hypothèse qu'il échafaudait était la bonne...

En tout cas, fidèle à ses méthodes, il allait continuer sur sa lancée en intoxiquant d'abord les *amici* puis en les paniquant pour ensuite les attaquer de front. Le schéma classique. Pourtant, Bolan le savait, l'affaire canadienne n'avait rien de simple, elle lui apparaissait au contraire comme une opération des plus machiavéliques. D'instinct, il sentait le coup énorme, bien ficelé et savamment manipulé par des êtres crépusculaires, infiniment voraces, dont la seule raison d'être était d'engloutir tout ce qui était à leur portée.

Et l'Exécuteur ne se faisait aucune illusion quant aux réactions des cannibales lorsqu'ils auraient perçu le danger et compris qui en était le responsable. Leurs gueules s'ouvriraient alors toutes grandes pour le dévorer.

Bolan n'avait pas envie de mourir, ni de cette façon ni d'une autre.

Il y avait encore trop de chacals à liquider pour s'offrir ce repos qui un jour, pourtant, surviendrait inéluctablement.

Il savait que cette fois-ci encore, pour s'en sortir, il aurait à déchaîner toute la férocité dont il était capable, à tuer et tuer encore la vermine jusqu'à ce que le terrain soit nettoyé.

Il relança le moteur du Bronco et mit le cap sur Richmond.

CHAPITRE V

La pluie tombait à verse quand Mack Bolan rejoignit la seconde villa qu'il avait louée à Richmond, au sud de Vancouver. Il fit entrer le 4 x 4 dans un petit garage attendant à la bâtisse, se rendit dans la salle de séjour et appela immédiatement Harold Brognola à Washington sur sa ligne spéciale.

— Striker, annonça-t-il au haut fonctionnaire qui poussa une exclamation d'impatience.

— Branche ton gadget, lui dit Bolan.

Il y eut un bourdonnement puis un sifflement annonçant que Brognola avait activé son scrambler de codage. L'Exécuteur fit de même de son côté, allumant l'appareil qu'il avait connecté à son téléphone, et le sifflement cessa. Ainsi, dans l'éventualité où la ligne serait sur écoute, tout ce qu'on pourrait entendre se résumerait à des sons hachés et incompréhensibles.

— Je viens d'avoir un premier contact avec madame mafia, Hal. C'est bien ce que je craignais. Kessler s'est laissé absorber par les *amici* à travers cette nana qui l'a complètement envoûté.

— Tu l'as vu, lui ?

— Non, mais ce que j'ai entendu est édifiant. Ils l'utilisent comme homme de paille. Ne me demande pas de détails, je ne sais encore rien de précis sur la magouille.

— Mais tu en as sûrement une petite idée ?

— Par déduction et par instinct. On peut envisager que leur plan prévoit d'abord de s'infiltrer dans le milieu du très gros business canadien puis de le noyauter et ensuite de s'en emparer. Pour l'instant, je ne vois rien d'autre. Je pense aussi qu'Augie pourrait être derrière tout ça, mais qu'il y a du tirage dans les relations entre les cannibales. Le climat est plutôt à la suspicion.

— Tu crois que les *amici* qui sont déjà implantés là-bas envisagent de trahir ceux qui ont commandité l'opération ?

Le côté flic de Brognola reprenait le dessus. Il connaissait particulièrement bien la façon d'opérer de la mafia.

— Ça me paraît vraisemblable, répliqua Bolan. Ils semblent méfiants comme des renards et ils parlent comme s'ils essayaient de planquer une belle saloperie. Ça, c'est pour le contexte général en première analyse. Mais il y a autre chose que je vais te demander d'essayer d'éclaircir.

— Vas-y.

— Il faut que tu me trouves l'identité d'un type. L'identité et le reste. Tu notes ?

Bolan communiqua à Brognola le numéro appelé par Erika Kessler dans l'État du Missouri, commenta ensuite :

— Ça pourrait bien être un contact appartenant à une famille qui s'intéresse de très près à ce qui se passe ici. À moins qu'il s'agisse d'autre chose, à toi de voir. En tout cas, ce gus paraît chapeauter à distance la blonde fatale. En résumé, j'ai l'impression qu'il y a trois clans en présence qui veulent accaparer le gros pique-nique. Les commanditaires qui ont eu l'idée de base, les réalisateurs sur place, et une troisième équipe qui pour l'instant reste dans l'ombre, mais manipule des leviers dans le but de retirer finalement les marrons du feu.

— Ça a l'air plutôt tordu.

— Oui. Tant mieux. Plus la situation est tordue, plus j'aurai de chances de les embrouiller.

— Vas-y prudemment. Si ce que tu penses est vrai, tu es sur un terrain brûlant.

Bolan éclata de rire.

— Ce n'est pas en étant prudent que j'avancerai.

— Tu as un plan d'action ?

— Un début de plan, mais il est encore trop tôt pour en parler. J'ai besoin d'un supplément d'informations. Au fait, sais-tu ce qui se passe sur la côte Est ?

— À quel point de vue ?

— Est-ce qu'il y a un mouvement de troupe en perspective ou en cours ? Je suppose que tu les fais toujours surveiller...

— C'est curieux, ce que tu me demandes là. En effet, plusieurs pontes de New York, de Boston et d'Atlantic City ont déjà commencé à se déplacer vers la côte Ouest. Certains sont déjà arrivés en Californie du nord et dans l'Oregon. Des gardes du corps les accompagnent. Il y aurait un rapport avec le Canada ?

— Peut-être, dit Bolan en réfléchissant. Pour l'instant, les affaires mafieuses sont calmes dans ces deux États. Je ne vois pas ce que des grossiums de l'Est viendraient y faire.

— Tu veux dire que la Californie et l'Oregon constitueraient un lieu de transit ?

— Ça me paraît évident, ces États sont relativement proches du Canada. Le front de la *Cosa Nostra* s'est déplacé et ils ne veulent sans doute pas donner l'éveil en se rendant directement ici. Tu as des noms ?

— Max Carollo, David Vitali et Gus Sangallo, tous accompagnés de gros bras. Ça te dit quelque chose ?

— Un peu, oui. Une de ces ordures était en cheville avec Augie pour l'affaire de Floride. Je le croyais parti en Europe.

— Vitali ? Effectivement, il s'était mis au vert quand tu es passé

sur Miami. Mais il a refait surface depuis bientôt trois mois.

Après un temps de silence, Brognola enchaîna :

— Essaie de tirer Howard de cette mélasse. Si tu réussis à lui mettre la main dessus, assomme-le, fiche-le dans une boîte et fais-le-moi parvenir en port dû.

— Je ferai ce que je peux, Hal. Mais tout va dépendre de la façon dont il s'est dégeulassé.

— Que dois-je comprendre ?

— S'il fait vraiment partie du cancer, il est irrécupérable.

Bolan perçut le soupir de Brognola.

— Oui, bien sûr. Si c'est ça, il n'y a plus qu'à tirer le rideau. Rien que d'y penser, ça me retourne les sangs, Mack. Mais je veux encore espérer.

— Moi aussi. Ne traîne pas pour m'obtenir ce renseignement.

— Si tu sens que l'opération est trop pourrie, laisse tomber. Je me débrouillerai pour que le Département d'État alerte l'administration canadienne.

— Bonne idée ! railla amicalement Bolan. Les cannibales mettront toutes leurs affaires en sommeil et attendront que les « Mounties » cessent de s'exciter pour recommencer leurs tripatouillages.

— Évidemment... Mais au moins on les aura avertis. Dès cet instant ça ne nous concernera plus.

L'Exécuter eut un petit rire qui fit l'effet de glaçons s'entrechoquant.

— Nous sommes concernés dès l'instant où ils montent une opération, Hal. Quel que soit l'endroit où ça se passe. Plus ça va, plus j'ai conscience que c'est maintenant un problème planétaire. Ils sont partout, acoquinés avec des lobbies occultes, de plus en plus organisés et infiltrés politiquement d'une façon incroyable. Il n'y a pas plusieurs manières de les combattre.

— Oui, je connais ta façon de voir le problème... Mais je serais plus rassuré si tu restais dans le cadre de l'affaire Kessler. On n'a pas besoin de complications avec le Canada.

— Ne te fais pas de mouron, rétorqua ironiquement Bolan. Personne ne saura qui m'a mis sur cette piste.

— Arrête de dire des idioties, tu sais très bien que...

— Je te rappellerai dès que possible, Hal. Ciao.

L'Exécuter raccrocha pour composer aussitôt un nouveau numéro, à Vancouver cette fois. On lui répondit à la seconde sonnerie.

— Passez-moi Bob, demanda-t-il sèchement.

— Il est pas là, répliqua une voix masculine à l'accent du Bronx.

Bolan le savait pertinemment. Le Bob en question devait être en ce moment aux nouvelles chez la blonde Walkyrie de *Lighthouse Park*.

— Où peut-on le joindre ? questionna-t-il.

— J’sais pas, il m’a rien dit.

— Alors, prenez un message. Dites-lui que les sponsors de l’Est sont déjà en route pour Vancouver. Il faut que nous nous rencontrions rapidement. O.K. ?

— Heu, ouais, c’est noté. J’peux savoir qui vous êtes ?

Bolan ricana.

— Dis-lui que je peux lui éviter des emmerdes si on arrive à en discuter à temps.

— Oui, oui... Où il peut vous rappeler ?

— C’est moi qui rappellerai, conclut Bolan en coupant la communication.

Il se leva, s’adressa un petit sourire dans une glace. Ce premier appel allait occuper pour quelque temps les pensées des *amici* de Vancouver.

Il était 5 heures de l’après-midi quand Bolan descendit au garage pour en sortir le Bronco qu’il gara dans l’allée desservant l’ensemble des propriétés mitoyennes. La pluie tombait avec moins de force, mais un petit torrent déferlait dans le caniveau longeant le trottoir. Il fit démarrer l’Econoline qu’il avait garée un peu plus loin, la rentra à la place du 4 x 4 et ferma la porte métallique. Séchant soigneusement les flancs de la camionnette, il entreprit d’y peindre le logo d’une entreprise bidon de plomberie. Pour cela, il choisit un pochoir en plastique qu’il avait en stock dans l’une de ses caisses, le fixa sur la carrosserie blanche et réalisa son maquillage à l’aide d’une bombe de peinture. Dans une heure ce serait parfaitement sec et apte à affronter les intempéries.

Ensuite, il se réinstalla dans la salle de séjour, à côté du téléphone sur lequel il connecta un petit ordinateur portable équipé d’un modem de télécommunication.

Il lui fallut près d’une heure pour obtenir l’information qu’il cherchait. Après s’être branché sur une banque de données informatique de la Chambre de commerce, il fit défiler la liste des sociétés de la Colombie britannique, s’attachant plus particulièrement aux entreprises nouvellement créées, et les passa au crible. Il allait entreprendre l’examen de la province d’Alberta lorsqu’il trouva la bonne réponse. La boîte s’appelait G.T.A. – Global Technologies Associates, inc. – et était à la fois un bureau d’études et un importateur de matériel informatique. Son siège social était situé dans Burnaby, le centre-ville de Vancouver. Son P. – D. G. se nommait Howard J. Kessler.

Et voilà ! On y était. Bolan ne s’était pas trompé dans ses déductions. Si la mafia utilisait le businessman américain comme homme de paille, c’était évidemment pour s’assurer une couverture officielle dissimulant les vrais agissements criminels. Et Kessler devait

forcément figurer sur un registre légal.

La fiche informatique de la G.T.A. mentionnait aussi que cette société avait trois succursales : à Edmonton, Toronto et Montréal. Ainsi, tout le territoire canadien était couvert, d'est en ouest.

Bolan n'avait pas pour habitude de se livrer à des investigations. Le plus souvent il travaillait sur des renseignements fournis par un contact ou par Brognola, se rendait dans la zone suspecte qu'il inspectait. Là, il repérait ses cibles puis s'efforçait de les éliminer le plus rapidement possible. Mais cette fois-ci il s'agissait d'une affaire très particulière. Le seul renseignement qu'il possédait, au départ de Seattle, concernait la disparition de Kessler. Ce point de départ l'avait très vite dirigé vers Vancouver, mais, à présent, il devait en connaître un peu plus long sur l'organisation en présence avant de donner l'assaut.

Il prit une douche, s'allongea sur un canapé, alluma une cigarette et se mit à réfléchir. À 19 h 45, il sortit et prit Je volant de la camionnette Econoline en direction du centre-ville. Il faisait déjà nuit et la pluie tombait toujours, ralentissant la circulation dans les grandes artères de la cité brillamment éclairées par ses hauts lampadaires et ses publicités lumineuses.

Bolan passa par *Oak Street*, longea ensuite la 49^e Avenue jusqu'à *Boundary Road*, une immense chaussée qui coupait la cité du nord au sud, puis s'arrêta un peu plus loin dans Willingdon. Il gara l'Econoline dans une rue perpendiculaire, revint à pied jusqu'à l'immeuble abritant de nombreux bureaux, notamment ceux de la G.T.A.

Presque toutes les fenêtres étaient illuminées sur la façade, mais ça ne signifiait pas forcément qu'il y avait des occupants à l'intérieur. Pourtant, l'Exécuteur était certain que les locaux de la société véreuse étaient sous surveillance et gardés par des mafiosi armés. Sans doute y avait-il aussi un contrôle électronique. Il décida donc d'y aller carrément.

Le col de son imperméable remonté, un chapeau en feutre sur la tête, il repéra le bouton de sonnette du concierge automatique sur lequel il appuya deux fois. Bientôt, une voix traînante lui parvint à travers un petit haut-parleur :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Débloque-moi la porte, faut que je monte, annonça Bolan.

— Aucune visite n'est prévue ce soir, Bernie a dit...

— Y a contrordre !

— Mais on n'a pas reçu de...

— Faut vérifier le matériel tout de suite. Tu veux que je te fasse un dessin ?

— Bon... Mais qui est-ce ?

— Doug. Je dirige ce secteur, merde ! Tu vas me laisser longtemps

sous la pluie, connard ?

L'Exécuteur misait sur le nombre toujours impressionnant de mafiosi évoluant sur un territoire en activité, la plupart ne se connaissant pas entre eux. Et il était toujours délicat, voire dangereux, pour un homme de main, de laisser un chef de secteur à la porte. Le culot de Bolan fut payant. Il entendit le cliquetis de la serrure électrique et il n'eut qu'à pousser la porte.

Dans le hall d'entrée, de nombreuses plaques indiquaient les sociétés abritées par l'immeuble. Il repéra celle de la G.T.A., nota l'étage, et appela l'ascenseur. La cabine le déposa au onzième sur un palier dont une porte était entrouverte. Il se dirigea droit dessus, apercevant une silhouette trapue dans l'entrebâillement.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? grogna le type à moitié planqué.

Bolan distinguait une seconde silhouette par-dessus son épaule, un homme qui restait en réserve, la main sûrement posée sur la crosse de son arme.

— Ouvre, on a une grosse emmerde.

La porte s'ouvrit complètement pour le laisser entrer. Il passa devant le sbire, fit quelques pas dans une grande entrée brillamment éclairée, meublée de trois fauteuils et d'un guéridon avec des revues.

La porte fut vivement refermée. Les deux gardes étaient sur la défensive, essayant visiblement de comprendre quelle était l'importance du visiteur nocturne dans la hiérarchie de l'organisation.

— Qu'est-ce que c'est, l'emmerde ?

— Ça, répliqua calmement l'Exécuteur en braquant brusquement sur le second porte-flingue le Beretta silencieux qui lui cracha une pastille brûlante en plein front.

CHAPITRE VI

Les yeux du deuxième mafioso s'agrandirent démesurément et il eut un couinement bizarre en regardant son comparse allongé par terre, du sang épais coulant de son front éclaté. Puis il fixa avec horreur le tube bulbeux du silencieux dont l'extrémité laissait échapper une petite fumée bleutée.

— Mais... mais pourquoi ? ânonna-t-il.

Sous la menace de son arme, Bolan le fit pivoter pour le fouiller et lui confisqua un revolver .38 à canon court.

— Combien étiez-vous ici ?

— D... deux. J'ferai c'que vous voulez, mais tirez pas, bon Dieu !

— Conduis-moi.

— Ouais, ouais... Qu'est-ce que vous voulez voir ?

Visiblement, la trouille lui tordait les tripes.

— Tu sais très bien ce qui m'intéresse, grogna Bolan. Et dis-toi que je peux me passer de toi.

Le visage crispé, les yeux toujours écarquillés, le mafioso se mit à marcher d'un pas mécanique vers l'extrémité d'un couloir contigu au hall d'entrée. Il s'arrêta tout au fond, ouvrit une porte et se tourna vers Bolan.

— C'est là...

— Passe devant.

L'Exécuteur n'avait aucune idée de ce qu'il allait découvrir. Il savait seulement que c'était une chose importante pour la mafia, puisque l'endroit était gardé par des hommes en armes.

La pièce dans laquelle il venait de déboucher était aux trois quarts remplie de caisses en carton de dimensions diverses et portant des marques de matériel électronique ou informatique. Il ordonna à son prisonnier d'en ouvrir trois différentes, en examina le contenu. Au bout d'une demi-minute, il émit un petit grognement appréciateur.

Les plus gros emballages contenaient des ordinateurs ultra-perfectionnés, du type même de ceux qui équipaient la NASA et le Pentagone. La fiche d'accompagnement spécifiait d'ailleurs que ce matériel était destiné à des fins logistiques sur le territoire des États-Unis. On pouvait facilement en déduire que la mafia avait détourné ces équipements, sans doute grâce à des complicités au sein de l'administration U.S.

Des disquettes de logiciels figuraient dans des emballages plus petits – traitements de texte, programmes de comptabilité, de gestion et de communication – et des « cartes » électroniques étaient soigneusement rangées dans des boîtes de taille intermédiaire.

À l'époque où il possédait encore son char de guerre, un mobil-home à l'équipement hypersophistiqué, l'Exécuteur utilisait couramment ce genre de matériel de pointe. Il avait suivi en secret un stage de plusieurs jours auprès des deux techniciens de l'aérospatiale qui le lui avaient fourni. Aussi n'eut-il aucun mal à reconnaître des cartes modem destinées à la communication entre les ordinateurs. Mais celles-ci, outre leur complexité, avaient une avantageuse particularité : il était possible d'y intégrer un code secret afin d'y avoir accès depuis l'extérieur. Et Bolan imaginait facilement de quelle manière les *amici* avaient résolu d'utiliser cette possibilité technique.

Il n'envisageait pas que la *Cosa Nostra* puisse se livrer avec le Canada à une simple revente de matériel obtenu illégalement. Ce n'était pas d'une rentabilité suffisante, on laissait habituellement cette sorte de trafic à des revendeurs spécialisés, sous le contrôle d'un chef de secteur. L'affaire était infiniment plus astucieuse et plus vicelarde.

Dès le premier coup d'œil en entrant dans la pièce, il avait remarqué le montage en cours sur un établi. Quelqu'un – sans doute un technicien chevronné – avait laissé en suspens l'installation d'un de ces modems sur un ordinateur dont on voyait les circuits intérieurs. À côté, il y avait un bloc-notes sur lequel on avait inscrit toute une série de chiffres en regard d'une série de lettres qui pouvaient être des initiales ou des abréviations.

Bolan arracha la page annotée, la mit dans sa poche, puis fixa le truand déconfi qui se tenait immobile dans un angle de la pièce.

— C'est Kessler qui dirige cette société ? questionna-t-il.

L'autre plissa les yeux, l'air de ne pas comprendre.

— Qui ?

— Tu m'as entendu. Kessler. Ne joue pas au plus con ou tu vas gagner.

— Je connais pas ce type !

— Qui alors ?

— Ben... Vous le savez pas ? Vous...

Il s'interrompit en entendant le double déclic du chien qui s'armait sur le Beretta, puis s'empessa d'enchaîner :

— Gordon. Bob Gordon. C'est lui le boss.

Le nom de Gordon n'éveillait aucun souvenir pour l'Exécuteur. Peut-être s'agissait-il du même « Bob » qu'Erika Kessler avait alerté téléphoniquement après la visite de Bolan. C'était probable, mais à vérifier. Kessler n'était sans doute que le prête-nom de la G.T.A.

— Montre-moi son bureau.

Docile et la tête basse, le type quitta la pièce, marchant doucement jusqu'à une porte capitonnée dont il essaya vainement de faire tourner la poignée.

— C'est verrouillé, annonça-t-il.

Bolan le poussa de côté et expédia trois balles dans la serrure qui se déchiqueta dans un horrible grincement. Puis il donna un coup de pied dans le battant, propulsa le truand devant lui et pénétra à son tour dans la pièce. C'était plus un salon qu'un bureau. L'endroit était confortable et meublé assez luxueusement, mais avec un goût affreux. Des doubles rideaux bariolés encadraient deux grandes fenêtres devant lesquelles on avait disposé un immense canapé recouvert de cuir rouge faisant le pendant avec trois fauteuils massifs. Contre un pan de mur, une fausse cheminée en marbre blanc répandait une lueur rouge émanant d'une ampoule colorée placée dans l'âtre. Des appliques lumineuses dorées éclairaient l'ensemble de la pièce d'une lumière trop crue et, pour couronner le tout, une moquette verte aussi épaisse que du gazon garnissait le plancher.

Le seul meuble qui laissait à penser qu'on travaillait parfois dans les lieux était une table en acajou verni, munie de tiroirs, sur laquelle étaient disposés un téléphone et un sous-main en feutrine.

Bolan s'en approcha, ouvrit tour à tour les deux tiroirs pour en examiner le contenu : quelques feuilles de papier, un carnet à la couverture cartonnée et un petit automatique de calibre. 32. C'était tout.

Il empocha le carnet, reporta son attention sur le mafioso qui s'était adossé contre la cloison opposée et lui trouva soudain un air sournois. Du canon du Beretta, il lui fit signe de s'éloigner, découvrit, à la place qu'il occupait une seconde plus tôt, un coffret mural plat comportant un bouton électrique.

— Qui as-tu appelé ? le questionna-t-il sèchement.

L'autre se contenta de fixer un point imaginaire sur la moquette, les mâchoires serrées et l'air buté. Bolan en était certain, l'autre avait donné l'alerte en déclenchant un signal électrique dans une relative proximité. Ça signifiait que des tueurs ne tarderaient pas à débarquer dans les lieux et qu'il n'avait sans doute, que quelques secondes pour s'éclipser.

— T'as gagné, mon gars, dit-il au mafioso en relevant la gueule sinistre du Beretta.

Il lui logea une ogive de .9mm parabellum dans la tempe qui éclata sous l'impact. Puis il fonça vers la sortie, déboucha sur le palier à l'instant où une porte claquait un étage plus bas et que retentissait le bruit d'une galopade furieuse.

L'Exécuteur fit un bond jusqu'à l'escalier de service dont il gravit une dizaine de marches. Il n'eut que quelques secondes à attendre. Trois hommes brandissant des pistolets firent irruption sur le palier, s'arrêtèrent net devant la porte d'entrée ouverte qui laissait voir le cadavre du premier garde. L'un d'eux poussa une exclamation une fraction de seconde avant qu'une balle brûlante lui traverse le crâne

de part en part. Les deux autres pivotèrent d'un bloc et reçurent presque simultanément une ration de plomb silencieux qui les cloua contre le mur derrière eux. Avant de mourir, l'un d'eux pressa convulsivement la détente de son arme, provoquant un coup de feu qui fit un bruit tonitruant dans l'étage. Un gros morceau de plâtre et de ciment amalgamés s'arracha d'une cloison tout près de Bolan, puis le silence retomba.

Rapidement, mais sans précipitation, l'Exécuteur rejoignit la cabine de l'ascenseur qu'il fit descendre au rez-de-chaussée. Trente secondes plus tard, il se mettait au volant de l'Econoline et démarrait en direction de l'est, se noyant ensuite dans la circulation de *Boundary Road*.

Ce qu'il venait de voir confirmait l'idée générale qu'il s'était faite de la situation. À présent, il avait suffisamment d'éléments en main pour établir un contact direct avec ceux qui contrôlaient la magouille canadienne à Vancouver.

Peu importait qu'il y ait eu de la casse. En découvrant la viande refroidie qu'il laissait derrière lui, les *amici* importants allaient d'abord éclater de rage, puis se poser de nouvelles questions, échafauder toutes sortes d'hypothèses plus ou moins vraisemblables.

Leurs affaires véreuses étant bien entendu ignorées des non-initiés, ils en viendraient en quelques heures à se méfier les uns des autres, à s'espionner mutuellement et à vivre dans un climat de dangereuse incertitude. Un climat d'instabilité propice à une infiltration.

La plupart du temps, l'Exécuteur ne faisait qu'utiliser les propres ressorts de la *Cosa Nostra*. Il avait une profonde connaissance de ses ennemis, savait très bien quelles était leur puissance et leurs faiblesses.

Certains, qui ne connaissaient Mack Bolan qu'à travers la relation de ses agissements dans les médias, affirmaient qu'il était le pire ennemi de la mafia. D'autres s'étonnaient qu'il puisse survivre aussi longtemps dans une guerre où il aurait dû succomber dès le deuxième ou troisième affrontement. Ceux-là ne connaissaient rien aux méthodes de combat de l'Exécuteur ni à sa psychologie. Bolan n'était pas le pire ennemi de la mafia, pas plus que les agents fédéraux ou les brigades antigang spécialement créées pour lutter contre *l'Organized Crime*. La mafia était son propre ennemi, le plus mauvais, le plus implacable.

Et ceux qui croyaient qu'il existait un code d'honneur au sein de la mafia, un respect entre truands, un sens de la fraternité, ceux-là se trompaient lourdement. Il n'existait ni sens de la famille ni amitié véritable.

Depuis le début de son existence, la mafia n'est constituée que de hordes de sauvages ivres de puissance, associés lorsqu'il s'agit de

détrousser, piller et saccager, mais soupçonneux et craintifs au dernier degré. Des cannibales vivant sans cesse sur le qui-vive et s'attendant à chaque seconde de leur vie ignoble à se faire dépouiller à leur tour par leurs semblables.

Bolan, donc, avait depuis longtemps compris le parti qu'il pouvait tirer de cet état de fait. Il ne se prenait pas pour le juge des *amici*, pas plus que pour leur bourreau. Les mafiosi s'étaient condamnés eux-mêmes. Il n'était que l'Exécuteur de la Sentence.

Quant aux pions minables qu'il venait de liquider, il n'avait pas jugé utile d'essayer d'en obtenir des renseignements. Il les avait éliminés sans passion, sans en éprouver la moindre joie. Simplement pour dégager le terrain qu'il voulait examiner.

Cependant, Bolan désirait en connaître un peu plus sur un certain personnage qui tirait des bouts de ficelle depuis l'État du Missouri. Dans la conjoncture locale, c'était un élément encore trouble dont il ne pouvait négliger l'importance occulte.

Et, qui sait, peut-être cette carte éloignée allait-elle constituer un atout. En tout cas, l'Exécuteur était fermement décidé à plonger dans la fourmilière.

Les troupes de l'Est allaient comprendre que l'air de Vancouver ne valait vraiment rien pour leur santé.

CHAPITRE VII

— Ça n'a pas été coton d'obtenir ton renseignement, annonça Brognola. J'attendais ton appel plus tôt.

Bolan l'avait sonné téléphoniquement dès son retour à la villa de Richmond, sur le coup de 9 heures du soir.

— J'étais occupé, répliqua-t-il pensivement.

Brognola enchaîna :

— Le numéro que tu m'as indiqué correspond à Saint Louis, Missouri. Le type se nomme Andy Pradler. Ce n'est pas, comme tu le crois, un *amici*. Devine un peu de quel côté il prend ses ordres ?

— Je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes, Hal.

— Alors, accroche-toi... CIA !

Il laissa planer un petit silence avant d'ajouter :

— Les gens de Langley ne sont jamais très bavards quant à leurs opérations en cours, mais ils nous communiquent régulièrement des listes d'agents intervenant sur le territoire US. Pas par esprit de loyauté, mais simplement pour qu'on ne leur tombe pas dessus en cas d'embrouille. C'est un accord tacite entre eux et nous.

— Je croyais que la CIA n'avait pas le droit d'opérer à l'intérieur du pays, ricana Bolan.

— Ça, c'est la théorie. En fait, la présence de Pradler à Saint Louis est liée à ce qui se passe au Canada... Il n'est donc pas dans l'illégalité. Tu vois, on en apprend toujours... J'ai sauté sur mon téléphone pour réclamer un éclaircissement à la direction de Langley. Chou blanc, évidemment ! Tu sais ce qui m'a été répondu ? Faites-nous parvenir une demande de renseignement écrite. Quelle rigolade ! C'est à se taper sur les cuisses... Heureusement que je connais quelqu'un là-bas qui a pu me fournir une information à peu près valable. Bien qu'il n'ait pas pu tout me dire, ce type m'a laissé entendre qu'il s'agit d'une opération hypersecrète menée en collaboration avec les agents de l'antidrogue. J'ai donc contacté un ami à la DEA, quelqu'un qui ne peut pas me refuser grand-chose. Il a d'abord été gêné et a préféré me rencontrer dans un bistrot en bas de mon bureau. Il m'a presque tout déballé. Bref, il s'agit bien d'un coup monté conjointement avec la CIA qui a réussi à infiltrer quelques pions dans le système mafieux à la frontière canadienne.

— Tu n'étais vraiment pas au courant ? l'interrompit Bolan.

— Tu parles ! Je n'avais jamais entendu parler de ces petits futés qui se promènent dans ton coin.

— Pas de petits gars du FBI non plus ?

— Aucun sur cette affaire. À moins que quelqu'un chez moi me

fasse un enfant dans le dos. Mais attends, le plus amusant arrive...

Bolan venait d'allumer une cigarette. Il souffla lentement sa fumée en se faisant attentif.

— La CIA non plus n'était pas avertie que certains de leurs agents s'étaient glissés dans la combine, du moins pas au début. D'après ce qui m'a été confié, ces gus avaient initialement pour mission de surveiller certains gros marchés canadiens qui risquaient d'échapper aux USA. Il paraît qu'ils ont envoyé un premier rapport selon lequel de gros pontes véreux de New York étaient entrés dans le circuit. Et puis, plus rien. Ou du moins seulement des informations rassurantes comme quoi tout était rentré dans l'ordre. Du ronron, quoi...

— Ils s'étaient fait acheter par la mafia...

— Exactement ! Y a plus de moralité, ricana Brognola. Quand je te disais que c'est un coup tordu !...

— Et, selon toi, quel rôle joue Pradler à Saint Louis ?

— C'est lui qui a découvert le pot aux roses en allant prendre des nouvelles des agents qu'il avait expédiés à Vancouver. Mais il a été malin, c'est un vieux renard du renseignement. Il ne leur a rien laissé paraître de ce qu'il avait entrevu. Rentré à Washington, il a proposé à son chef direct un stratagème pour continuer l'opération en douceur. L'astuce consistait à laisser faire tranquillement les faux-culs de Langley, à leur laisser croire qu'ils avaient réussi à berner leur direction tout en les observant de très près. Ensuite Pradler s'est rendu à Saint Louis pour recueillir des informations. Il y a d'ailleurs établi une sorte de plaque tournante.

— Quelque chose m'échappe, Hal. Pourquoi Saint Louis ?

Brognola soupira :

— Tu sais, le monde est tout petit. Les gens qui ont les mêmes préoccupations se retrouvent toujours forcément sur le même terrain. Un pion que tu connais a servi de lien entre la CIA et l'antistup. Éva Swanson. Je pense que tu ne l'as pas oubliée ?

Bien sûr que Bolan n'avait pas oublié cette rousse voluptueuse qui avait croisé son chemin d'abord à Philadelphie et ensuite à Saint Louis. Éva Swanson avait été la maîtresse d'Augie Marinello, mais en fait c'était l'un des agents les plus efficaces de la *Drug Enforcement Administration*. Bolan l'avait tirée in extremis du pétrin dans le Missouri et elle l'avait ensuite aidé à retrouver la piste du Roi des rois déchu. Ayant partagé durant plusieurs mois la vie intime de ce dernier, la jeune femme avait eu connaissance d'une bonne partie des affaires criminelles montées par la mafia de l'Est. Et il était relativement facile de comprendre le mécanisme ayant favorisé la coopération entre les deux agences nationales, ce que résuma Brognola :

— D'après mon contact, l'antistup avait suivi la filière véreuse

jusque dans le nord-ouest. Comme il n'était pas question de poursuivre hors frontière, ils ont demandé à la CIA de prendre le relais. Toutes les informations recueillies par la fille Swanson sont passées entre les mains de l'agence de Langley et c'est Pradler qui a été chargé de l'affaire. Voilà pourquoi il est allé renifler le terrain à Saint Louis.

— Un retour aux sources...

— Il paraît que certains *amici* importants sont revenus là-bas après ton blitz. Pour quelle obscure raison, je l'ignore ! Peut-être étaient-ils obligés d'utiliser des structures sur place, à moins qu'ils aient tenu à effacer toute trace de leurs magouilles.

Mais ce qui est important, c'est le fait que tout est parti du Missouri et se poursuit au Canada. Je suppose que ça ne t'étonne pas outre mesure.

— C'est bien dans les méthodes d'Augie, répliqua Bolan. Il s'est toujours arrangé pour manipuler plusieurs combines en parallèle pour le cas où l'une d'elles avorterait. Mais je ne crois pas qu'il réapparaisse de sitôt. Il est comme les araignées, il préfère l'ombre.

— Je le pense aussi. Tout ça paraît logique. Il se démène comme un damné pour se reconstituer un territoire, mais il n'a plus la notoriété de naguère. Pire, d'après des échos entendus dans le Milieu de la côte Est, de nombreux soldats de la rue disent qu'il constitue maintenant un danger pour l'*Organisation* et que le mieux serait qu'il disparaisse.

Bolan écrasa sa cigarette dans un cendrier tout en réfléchissant et enchaîna :

— D'après ce que j'ai compris, les copains qu'il a envoyés ici sont en train de le couillonner dans les grandes largeurs. Ils font cavalier seul. Loin des yeux, loin du cœur...

— Un sacré marché de dupes...

— Ça n'a rien de nouveau. Récapitulons, Hal. Augie et le staff qui lui reste montent une opération visant à bouffer de gros marchés canadiens. Pour ce faire, ils utilisent l'un des cerveaux américains, un spécialiste en la matière, Howard Kessler. Parallèlement, une équipe de la CIA dirigée par Andy Pradler surveille ces mêmes marchés, mais se fait phagocyter par les *amici*. Cette équipe est décidée à se remplir facilement les poches et fait parvenir à Langley des comptes-rendus lénifiants. O.K. ? Pradler découvre leur trahison, mais fait semblant d'être dupe tout en les plaçant sous surveillance.

Erika, la nouvelle femme de Kessler pourrait être le pivot de son stratagème. Mais, à ce sujet, je ne pense pas que ce soit Pradler qui la lui ait collée dans les bras. Il y a une incompatibilité chronologique. Il a plutôt utilisé un élément mis en place par la mafia en jouant sur des ressorts encore nébuleux.

— C'est peut-être un peu nébuleux, mais ça tient debout.

— Pour simplifier, tout le monde trahit tout le monde. Chacun tisse sa propre toile d'araignée qui risque de s'emmêler aux autres au bout du compte. Mais si aucun élément nouveau n'intervient, les grands bénéficiaires seront forcément les *amici* qui ne respectent aucune règle, tout ce qui compte pour eux, c'est le profit quels que soient les moyens pour y parvenir. Et les petits malins de la CIA et de l'antistup se retrouveront finalement comme des boy-scouts en culottes courtes. Les traîtres comme les autres.

— Le raisonnement tient toujours la route. Mais c'est dingue !

Bolan eut un rire sans joie.

— La mafia est dingue, Hal. Et, pour tout arranger, le monde entier devient dingue.

— Je sais, soupira le superflic de Washington. Ça ne me fait évidemment pas plaisir, mais c'est comme ça, on n'y peut rien. Je crois que c'est l'essence même du genre humain. Construire et tout bousiller ensuite. Parfois j'ai l'impression que le monde défile tout autour de moi sans que j'y comprenne quoi que ce soit et j'ai envie de tout laisser tomber. Peut-être que je deviens trop vieux pour ce métier.

— Qu'est-ce qui se passe, Hal ? Tu as un problème métaphysique ?

— Une fantastique indigestion, oui. J'ai sans doute avalé trop de charogne ces temps-ci.

— Bon, autre chose sur le plan des détails techniques : ils ont fait passer au Canada du matériel électronique spécial. Le dernier cri, avec possibilité de codage à distance et récupération de données informatiques. Peut-être une partie de ce matériel est-elle déjà en place et opérationnelle...

— Attends. Tu veux dire qu'ils comptent s'en servir pour ponctionner les Canadiens ?

— C'est évident. L'approvisionnement et la revente passent par une société dont Kessler est le P. – D. G. : la *Global Technologies Associates* qui possède trois autres succursales sur le territoire canadien. Mais en fait je suis certain qu'il n'est pas question de revente, c'est sans doute un don qu'ils font à leurs nouveaux associés, dans le cadre d'opérations de plus vaste envergure. Pourquoi les grossiums canadiens refuseraient-ils un tel cadeau ? Ce sont des équipements ultras performants encore introuvables dans les circuits normaux. Et ton pote Howard Kessler sert d'accréditif. Officiellement, c'est un élément fiable, la droiture même.

Brognola poussa un sifflement.

— Bon Dieu ! Je n'imaginais pas que ça allait jusque-là.

— Eh oui, Hal ! Grâce à ces bidules, la vermine mafieuse sera en mesure d'espionner toutes les sociétés dans lesquelles ils auront été placés et connectés au réseau de télécommunication. Les *amici* n'auront qu'à composer les numéros de téléphone correspondants et

les codes secrets pour lancer la procédure de récupération de données. Et cela sans que personne ne le sache. C'est imparable.

— Et alors... ils pourront tout connaître de la marche de ces sociétés !

— Et même modifier des paramètres à distance. Des programmes de comptabilité par exemple, ou de gestion de stocks, de synthèse... On peut aussi envisager le blocage de contrats, l'intoxication des structures administratives.

— Les cibles finiront forcément par s'en apercevoir, objecta Brognola.

— Ouais. Mais quand il sera trop tard. Tu sais comme moi combien il est difficile de réorganiser un système informatique en dérangement. En l'occurrence, le dérangement aura été savamment programmé pour qu'on ne s'en s'aperçoive pas trop vite. Et sois convaincu que les *amici* ne laisseront pas traîner les choses. Cette fois, ils ont l'intention de bouffer la totalité des territoires du nord.

Le téléphone cessa soudain d'émettre des sons, comme si la ligne avait été coupée.

CHAPITRE VIII

— Tu es toujours là, Hal ?

Le haut fonctionnaire reprit enfin d'un ton altéré :

— Oui. Je réfléchissais à ce que tu viens de me dire, Mack... Si on ne se trompe pas, c'est le plus gros coup que la *Cosa Nostra* ait tenté ces dix dernières années. Est-ce que tu te rends compte de la portée d'une telle pratique ? Plus aucun établissement commercial ou industriel ne sera à l'abri d'un pillage de ses données de fonctionnement interne, de ses marchés ! Ces fumiers pourraient même provoquer des faillites et racheter ensuite à bas prix les sociétés tombées en déconfiture.

— Exactement. La protection informatique n'est qu'une illusion.

— Et si l'on considère que le Canada n'est qu'un début, un banc d'essai pour les mafiosi, ça veut dire que la combine pourrait se généraliser, faire tache d'huile.

— Je suis entièrement d'accord avec toi. Augie a toujours eu plusieurs longueurs d'avance sur ses congénères. Malheureusement, on ne peut pas s'occuper de lui tant que personne n'est capable de le localiser, et sois sûr qu'il a enregistré la leçon de Philadelphie. Ne le sous-estimons pas, ce type est tout l'inverse d'un idiot. Combien de temps a-t-il fallu au FBI pour comprendre et admettre que le sénateur Neal Townsend était en même temps Augie Marinello et qu'il téléguidait de son bureau la plus grande partie des opérations criminelles de la *Cosa Nostra* ? Je te pose la question, Hal.

— Nom de Dieu ! On ne va quand même pas rester les mains dans les poches à attendre un miracle !... Bon, oublie une partie de ce que je t'ai dit. Essaie de savoir d'où provient ce matériel. Si au moins on peut stopper l'approvisionnement...

— Ça ne changera rien. Il existe une infinité de moyens pour se procurer ces appareils. Neutralise un point de détournement et il en apparaîtra aussitôt un autre, n'importe où dans l'échelle de production ou de destination. C'est l'administration du pays tout entière qu'il faudrait mettre en sommeil. C'est évidemment une utopie, mais même si l'on y parvenait, les créneaux véreux ne seraient pas colmatés pour autant.

Bolan ne le savait que trop, une incroyable quantité de gens vivaient grâce à la mafia ou étaient obligés de subir son joug s'ils voulaient tout simplement subsister. Ces pions souvent insignifiants constituaient néanmoins une puissance sur laquelle s'appuyait continuellement la pègre. Petits revendeurs, indicateurs, courriers, traficoteurs et autres malfrats d'occasion. Un peuple de fourmis qui

œuvrait en silence, une force quasi invisible. Les fuites, les indiscretions et les détournements de toute sorte pouvaient à tout moment et en tous lieux être le résultat de ce travail souterrain. Le cancer rongait la société de l'intérieur.

— Eh oui, admit Brognola après un long soupir.

Je sais bien que tu as raison, j'essayais seulement de croire à l'impossible. Ça fait du bien de temps en temps.

— Je n'ai plus le temps de philosopher, Hal. Je vais raccrocher.

— Quand vas-tu lancer ton blitz ?

— Pour l'instant je mène une opération de renseignement et d'usure. Mais je ne vais pas tarder à donner le grand coup de bélier. Au fait, sais-tu si la *Commissione* est au complet en ce moment ?

— On les observe continuellement. Il y a eu pas mal d'absentéisme à la dernière réunion du Conseil. Apparemment, il y a un malaise et il semble que les avis soient très partagés au sujet de leur projet de restructuration.

— Chacun veut tirer la couverture à soi...

— Comme toujours, ça rassemble un peu à un vaudeville.

— Qui tire plus fort que les autres ?

— Angelo Lazzi et Barney DiMaggio.

— Les deux adversaires de Marinello ?

— Oui. Ils jubilent depuis qu'il est hors circuit, mais ils se tiennent sur la défensive. De nombreux jeunes loups se déclarent encore officiellement pour Augie tout en essayant de se partager son ex-territoire. À leur façon de s'agiter, on peut croire pourtant que les deux gros requins préparent une prise de pouvoir totale. Lazzi est parti pour l'Italie avant-hier et DiMaggio pour l'Amérique latine. Ils cherchent sans doute des appuis extérieurs.

— En Amérique latine ?

— Oui, et il a l'air de s'y être installé pour plusieurs jours.

— Es-tu sûr de l'information ?

— Absolument. C'est confidentiel vis-à-vis des autres membres de l'Organisation, mais nous en avons la certitude.

Bolan pensait depuis quelque temps que le FBI avait introduit une nouvelle taupe dans le circuit de la *Commissione*, les renseignements de Hal semblaient le confirmer...

— Ça présente un intérêt pour toi ? demanda Brognola.

— J'aurai peut-être besoin d'une référence.

— À toi de voir.

— Et au sujet des troupes en déplacement vers le nord-ouest ?

— Tout ce qu'on sait, c'est qu'elles sont maintenant arrivées dans l'État du Washington, pas loin de Seattle.

— Ça se précise ! Seattle n'est qu'à deux heures de Vancouver.

— Pas la peine de te donner un conseil...

— Non. Je dois détruire la combine diabolique dans les heures à venir. C'est le seul moyen d'éviter le pire. Si je ne réussis pas, ça signifiera que je suis mort.

— Arrête...

L'Exécuteur lança un rire clair dans le téléphone :

— On y passe tous un jour ou l'autre. Statistiquement, je ne devrais plus être de ce monde.

— Au fait... Les gars de la CIA, sur place...

— Eh bien ?

— Tu comptes les liquider aussi ?

— S'ils ont franchi la barrière, je les considérerai au même titre que les *amici*. Ce sont des professionnels, pas des civils. Ils savent ce qu'ils font et ils n'ont aucune excuse.

— Mais l'observateur de Pradler ?

— Si ce n'est pas la personne que l'on pense, je m'efforcerai de découvrir qui d'autre. Mais je n'aurai pas le temps de mener une enquête, une fois la mèche allumée, je ne pourrai plus l'éteindre.

Bolan allait éloigner le combiné de son oreille, mais un doute le retint.

— Je te pose une dernière fois la question, Hal. As-tu des agents dans le circuit ? Si oui, fais-les dégager sans délai.

— Aucun dans ton secteur, répondit Brognola après une légère hésitation.

Bolan ressentit une crispation dans la nuque.

— Ni dans le cadre d'une opération parallèle, de près ou de loin ?

— Seulement quelques hommes sur la côte Est, mais ça n'a rien à voir.

— Tu veux dire des taupes ?

— Appelle-les comme ça si tu veux, grinça son ami. On cherche toujours à coffrer l'ex-roi de Philadelphie, même si ça paraît impossible. Tu connais la routine...

— O.K. Préviens-les quand même, on ne sait jamais. Et si tu n'y parviens pas, prie pour qu'ils ne viennent pas traîner dans le coin.

— Et toi, tiens-moi au courant. Essaie de ne pas te faire tuer.

— Je vais faire ce que je peux, Hal. Ciao.

Bolan raccrocha. À présent, la situation était claire, la magouille apparaissait clairement. Il n'y avait pas à s'y tromper. Ainsi que le faisait valoir Brognola, il s'agissait d'un coup énorme, peut-être le plus important depuis l'affaire du détournement par la mafia de missiles à têtes nucléaires. Mais Bolan n'envisageait pas de changer ses méthodes de combat. Quelle que soit l'importance de l'opération, la stratégie restait la même.

Cette fois, c'était le nord de l'Amérique qui était visé. Seul le cadre différait, c'était un simple changement de champ de bataille.

L'enjeu canadien.

Il consulta sa montre, vit qu'il était 21 h 15. Le moment était venu d'établir le contact avec l'ennemi.

Il se changea rapidement, enfila un imperméable et sortit sous la pluie à l'instant où un gigantesque coup de tonnerre ébranlait le ciel nocturne.

C'était bon signe, en quelque sorte. Quand on parlait d'orage, Bolan connaissait.

CHAPITRE IX

L'Exécuteur avait pris la Corvette rouge pour retourner à *Lighthouse Park*. Il stoppa à trois cents mètres de la propriété des Kessler, le long d'un bois de pins, et se mit aussitôt à l'écoute de ses « bugs ».

Le relais de retransmission avait enregistré trois appels téléphoniques sur la piste 1 et plus d'une heure de conversation sur la 2. Le récepteur qu'utilisait Bolan était capable de supprimer les « blancs » entre les échanges de dialogue, ce qui réduisait le temps total à un peu moins de la moitié.

Il écouta rapidement l'enregistrement, accélérant certains passages qui ne lui semblaient pas suffisamment importants. Le premier coup de fil était un appel local. Bien qu'il n'ait jamais entendu la voix d'Howard Kessler, l'Exécuteur comprit qu'il s'agissait de lui. L'homme d'affaires annonçait qu'il était retenu en ville et qu'il ne rentrerait pas avant minuit. Le second avait été donné depuis la grande maison par Bob Stacci qui avait conversé quelques instants avec un certain Marcus. La brève conversation concernait des visiteurs de l'Est, en route pour Vancouver. Et, enfin, le dernier appel était un cri d'alarme lancé par un homme qui se faisait appeler Stevie et qui relatait la découverte de cinq cadavres dans un immeuble proche de *Boundary Road*.

Le contenu de la piste n° 2 fit comprendre à Bolan qu'il y avait du monde dans la grande bâtisse. Au moins cinq personnes à en juger par les différents timbres de voix entendues. Le ton de la conversation était à l'inquiétude et à l'orage et il en apprit beaucoup à l'Exécuteur qui décréta le moment venu d'entrer dans la danse.

Bob Stacd était un homme d'assez belle prestance, au visage sympathique et qui avait la parole facile. Il pouvait aisément passer pour un homme du monde aux yeux de ceux qui ne connaissaient pas son appartenance à l'*Honorata societa*, autrement dit la mafia. Mais en cet instant il ressemblait surtout à ce qu'il était au fond de lui-même : un requin de la plus méchante espèce qui se serait empêtré dans un filet de fond.

Marchant de long en large dans l'immense living, les mains profondément enfouies dans les poches de son pantalon, il jetait des regards venimeux aux hommes assis sur le grand canapé en cuir blanc ou dans des fauteuils. D'un coup, il s'arrêta au centre de la pièce, pivota d'un quart de tour sur les talons et fixa d'un œil agressif un homme qui s'appuyait des fesses sur une commode :

— Mais, nom de Dieu, Skipper ! Comment est-ce possible que tes mecs se soient laissé buter comme ça ? C'est impensable. Deux

connards dont c'est le boulot de garder une planque, et trois autres qui se tenaient en renfort. Où les as-tu péchés, hein ?

Sammy « Skipper » Ventura était un homme d'environ trente ans, de taille moyenne, musclé et au visage dur. Il en avait vu des vertes et des pas mûres tout au long de sa carrière de malfrat et particulièrement depuis qu'il était devenu *caporegime*, nommé par un chef de Philadelphie. Mais en cet instant il affichait une mine penaude et ennuyée, avalait difficilement sa salive avant de rétorquer d'une voix plaintive :

— Écoutez, m'sieur Bob, ça ne sert à rien de s'énerver. Je connaissais bien ces gars, ils étaient parmi les meilleurs et j pense qu'ils ont droit au respect maintenant qu'ils sont morts. Faudrait plutôt chercher qui a fait ça...

Stacci le fixa comme s'il allait le bouffer tout cru puis il explosa :

— Dis donc, Sammy, tu te prends pour qui ? Recommence encore à me parler sur ce ton et je te fais bouffer ton pif de merde, t'as compris ? Espèce de... de...

— Calme toi, Bob, intervint un personnage assis nonchalamment dans un fauteuil et qui répondait au nom de Bernie Marcus. C'est vrai qu'il vaudrait mieux se préoccuper de savoir qui sont les agresseurs de...

— Agresseurs, mon cul ! Ces fumiers savaient exactement ce qu'ils faisaient, c'est pas par hasard qu'ils se sont pointés là-bas.

— C'est ce que je pense aussi, répliqua Marcus d'une voix qui voulait être calmante. Mais qui te dit qu'ils étaient plusieurs ?

— Tu crois vraiment qu'un seul type aurait pu faire autant de dégâts ? Et ils ont vu le matériel, putain de bordel ! lança Stacci d'un ton hystérique.

Bernie Marcus était petit et grassouillet avec une tête toute ronde dans laquelle brillaient des yeux vifs et intelligents. Il avait la responsabilité financière de l'opération en cours, mais n'appartenait pas vraiment à la *Cosa Nostra*. Il faisait partie de la mafia juive de New York City avec laquelle les *amici* s'étaient depuis longtemps associés, chacun des deux clans ayant compris le parti qu'ils pouvaient tirer d'une telle alliance.

Bemie Marcus avait une formation économique et financière, possédait en outre une licence de droit et une autre de psychologie. Jamais il n'avait tenu d'arme, mais il avait poussé tellement de gens au suicide – industriels et hommes d'affaires qu'il avait ruinés – que sa conscience était aussi sombre que le fond de l'océan. Mais Bernie Marcus se fichait pas mal de sa conscience. Il y avait longtemps qu'il s'asseyait dessus en rigolant.

Il dissimula à Stacci une petite moue dédaigneuse avant de lui renvoyer d'un ton amical :

— Tu as sûrement une idée sur l'origine de cette saloperie, Bob...

Stacci se calma subitement. Son front se plissa et il se passa la main sur le menton.

— Une idée, oui. Mais il est encore trop tôt pour affirmer quoi que ce soit. Ça peut venir aussi bien de la côte Est que de ces salauds de la CIA.

— Ceux de New York n'ont aucun intérêt à faire une chose pareille.

— Suppose qu'ils aient eu vent de... du fait que nos projets soient maintenant différents des leurs ?

— Moi, je ne peux m'empêcher de repenser à ce qui s'est produit hier à Seattle. Onze pauvres types tués comme du bétail, sans qu'ils aient eu la moindre chance de se défendre... Je ne suis pas un spécialiste en la matière, mais ça ressemble bien à une opération de commando, Bob. Et il y a un parallèle flagrant avec l'horreur de ce soir.

— Ouais, grogna Stacci.

Il fixa une nouvelle fois Sammy Ventura :

— Qu'est-ce que tu as fait pour qu'on voie un peu plus clair dans cette merde, Skipper ?

— J'ai envoyé une équipe là-bas. Les gars se renseignent à droite et à gauche. Si l'attaque a bien été menée par une équipe de torpilles, quelqu'un devrait les avoir aperçus, il n'était pas très tard. J'ai aussi placé des hommes pour assurer la protection des grosses têtes.

— O.K. Combien as-tu mis de gars en place autour de la maison ?

— Ici ?

— Où veux-tu que ce soit ?

— Y en a trois dans le parc, un près de l'entrée et trois autres qui font des rondes le long de la clôture d'enceinte. Sept en tout.

— Ça devrait aller. Où est Erika ?

— Elle a dit qu'elle allait nous faire du café, lui répondit Sammy Ventura. Elle doit être dans la cuisine.

— Dis-lui de se magner le cul. J crois pas qu'on va beaucoup dormir cette nuit. Et sa putain de bestiole ?

— Je sais pas. Ça fait un moment que je l'ai pas vue.

Marcus ricana :

— Peut-être qu'elle rôde dans le parc. Tu devrais dire à tes hommes qu'ils planquent leurs culs, Skipper. Des fois qu'elle ait faim.

Stacci considéra les deux autres occupants du living-room. Le premier se nommait Richard Sanders – Ricky pour les intimes – et ressemblait à une statue par l'immobilité qu'il conservait depuis plus d'un quart d'heure. Il parlait peu et écoutait beaucoup. Il émargeait au budget de la *Central Intelligence Agency* américaine, mais avait choisi de retourner sa veste, considérant que les activités de la mafia étaient

infiniment plus lucratives.

L'autre était une torpille, un tueur professionnel réputé pour sa sauvagerie et son absence totale de sentiments. Il ne dépendait que de Bob Stacci. Lorsqu'on lui désignait un ou plusieurs hommes à abattre, il disparaissait le temps nécessaire à accomplir sa besogne puis refaisait surface comme si de rien n'était, sans un mot d'explication. Mais on pouvait être sûr que le contrat avait été rempli. On le connaissait dans le Milieu sous le nom de « Butcher », le Boucher, mais son vrai patronyme était Douchko Zarovitch. Il était d'origine yougoslave, immigré depuis plus de quinze ans aux États-Unis où il avait commencé comme briseur de grèves pour cent cinquante dollars la semaine. Ensuite la mafia l'avait récupéré et lui avait confié des tâches plus en rapport avec sa mentalité.

Butcher n'avait jamais été autre chose qu'une brute primitive et cruelle, ce qui, aux yeux de ses employeurs, était un atout pour un exécutant. Il avait des mains énormes et noueuses, mais sa principale particularité résidait dans son regard. L'un de ses yeux – le gauche – était marron alors que l'autre présentait une couleur bleu très clair. Ce regard vairon en mettait plus d'un mal à l'aise, même parmi les mafiosi qui le connaissaient et peu nombreux étaient ceux qui pouvaient le regarder en face plus de deux secondes.

Stacci se gratta la nuque, demanda à l'agent marron des services spéciaux :

— Ne le prends pas mal, Ricky, mais est-ce que ça ne pourrait pas être certains de tes gars ?

— Au sujet de ce sale coup ? Sûrement pas, renvoya Sanders. Ça fait des années que je fais équipe avec eux, je les connais bien.

— On peut avoir fait pression sur eux. À supposer que Washington soupçonne quelque chose...

— Aucun risque. On a endormi Pradler à ce sujet. Et ils ont bien l'intention de toucher le gros pognon une fois l'affaire en route. Ils n'ont pas envie de crever pour avoir joué aux cons.

— Ils n'ont pas intérêt ! grinça Stacci, l'œil mauvais.

Sanders fit un geste entendu de la main, voulant montrer par là qu'une telle idée était impensable, que tout baignait de ce côté. Ce qu'il ignorait, c'était que les six hommes avec lesquels il avait pipé les dés de la CIA étaient condamnés par avance. Bob Stacci avait choisi de les utiliser pour que les services spéciaux américains lui fichent la paix durant le montage de l'opération et jusqu'à son accomplissement. Mais, dans sa tête, il y avait déjà l'image de leurs cadavres en surimpression sur ses rêves de fortune, l'un n'allait pas sans l'autre. Il était évidemment impensable de laisser dans le circuit des types étrangers à l'entreprise élaborée avec tant d'ingéniosité. Immoral, même, qu'ils en retirent des bénéfices ! Bien sûr, Sanders lui aussi

faisait partie du lot et sans doute faudrait-il également liquider des sous-fifres un peu trop au courant des dessous de la combine. Quant aux *amici* de New York City, il y avait longtemps que Stacci avait décidé de les court-circuiter en souplesse. Sans aucun doute ceux-là montreraient-ils méchamment les dents lorsqu'ils découvriraient qu'ils avaient été blousés, mais peu importait. Une fois le grand carrousel canadien en route, rien ne pourrait plus le stopper à condition d'en tenir fermement les leviers.

Bob Stacci avait cette intention. Il était un battant, un homme à l'intelligence rapide et qui savait manipuler les affaires à haut rendement, contrôler les situations complexes. Augie Marinello, pourtant, ne lui avait jamais laissé sa chance. Stacci avait été l'un de ses lieutenants, mais avait dû se contenter de tâches subalternes indignes de son intelligence et de ses capacités. Pis, il avait fréquemment été obligé d'endurer les colères et les sarcasmes du maître de Philadelphie, ravalant sa bile et serrant les poings dans ses poches tout en montrant un visage impassible. Tout cela pour quoi ? Pour se voir préférer d'autres lieutenants, d'autres *consigliere* infiniment moins méritants et surtout moins capables, simplement parce que ces sales cons s'étaient comportés toute leur vie comme des hypocrites, passant la main dans le dos d'Augie, ronronnant à ses pieds et lui abandonnant parfois le bénéfice d'affaires qu'ils avaient réalisées. Pour se faire bien voir. Des enfoirés, oui. D'immondes fumiers sans aucun sens de l'honneur et sans la moindre classe.

Stacci, lui, avait une indéniable classe et beaucoup de tête. Pourtant, il avait été envoyé en Europe pour y monter un business à la con qu'un simple chefaillon pas trop stupide aurait pu mener à bien : la mise en place d'une chaîne de supérettes destinée à laver l'argent illégal de la prostitution et de la coke. Une mission de confiance ? Tu parles ! Un exil, oui, une enculerie de première évidemment conseillée par les autres endoffés.

Mais, alors que Stacci réalisait ce boulot ingrat en Europe, un ouragan s'était déchaîné sur Philadelphie : Mack Bolan La Pute était venu semer sa merde sur la grande cité portuaire, mitraillant tout sur son passage, égorgeant les *amici*, répandant un immense bain de sang dans la rue. Et Marinello avait pris la tangente pendant que les lèche-culs se faisaient massacrer jusqu'au dernier.

Bob Stacci, lui, était toujours vivant ! Il était revenu aux States et avait refait surface auprès d'Augie qui s'était alors rabattu sur le seul lieutenant digne de ce nom encore en vie. Parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, il lui avait confié le projet canadien en s'imaginant qu'il allait pouvoir de nouveau se remplir les poches sur le dos des autres et redevenir le potentat qu'il avait été durant toutes ces années de choux gras.

Augie le prétentieux pouvait s'asseoir sur ses illusions. C'était Bob Stacci qui allait faire tomber le gros, le très gros pognon dans son escarcelle, aidé par l'équipe constituée en secret et qui ne dépendait que de lui. Une sacrée revanche ! Et le roi en déroute n'était pas près de refaire surface !

Ouais, Stacci était un battant, quelqu'un à qui on ne pouvait pas facilement en remontrer. Pourtant, à l'instant présent, il nourrissait quelques pensées suffisamment sombres pour que l'inquiétude puisse se lire sur son visage de requin. Il ne fallait surtout pas qu'il y ait de vagues tant que l'énorme machine à sous n'était pas complètement en train de tourner.

Et, pourtant, le mécanisme bien huilé grippait sournoisement depuis la veille. Il y avait eu la boucherie de Seattle, puis l'effraction à la G.T.A., le massacre de cinq hommes chargés par Skipper de veiller à la sécurité du stock de matériel... Et ce type brusquement apparu, dont il ne connaissait même pas le nom... Johnny, lui avait dit Erika la pouffe. Johnny qui, Johnny quoi ?... Le gus s'était introduit dans la maison où il avait tranquillement évolué comme s'il était chez lui, posant des questions comme s'il était tout à fait normal qu'on lui réponde. Il lui avait ensuite fait passer un message ambigu, affirmant qu'il pouvait lui éviter des emmerdes et qu'il le recontacterait. Et depuis, ce sale con ne donnait plus de nouvelles. Merde, qu'est-ce que ça signifiait ? La situation commençait à puer salement, tout semblait se précipiter d'heure en heure.

Il gonfla sa poitrine dans une profonde inspiration, relâcha doucement l'air.

— Au fait, demanda-t-il à Ventura, qui accompagne Kessler ?

— Jeff Arrighi et Max Mounty. Y a rien à craindre avec eux, ce sont des gars qui en connaissent un rayon.

— Comme ceux que tu avais placés dans les bureaux, railla le boss de la combine canadienne. J'espère que...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

— Réponds, intima-t-il sèchement. Et fais gaffe à ce que tu dis.

Skipper alla décrocher l'appareil sur une table basse, écouta un instant puis le tendit à Stacci :

— C'est pour vous.

— Qui est-ce ?

— Un certain Johnny. Il dit que vous attendez son appel.

CHAPITRE X

Stacci s'empara du téléphone et grogna tout de suite :

— Je ne connais pas de Johnny.

— C'est bien Bob Stacci ? s'enquit le correspondant.

— Peut-être.

— J'ai besoin d'être sûr.

— Vous feriez mieux de dire clairement ce que vous voulez.

— Pour que tout le monde soit au courant ? Je suis prêt à parier que vous êtes sur écoute.

Stacci émit un gros rire qui se cassa brusquement puis il éloigna un peu le combiné de sa joue et le considéra avec méfiance.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? lâcha-t-il.

— Le petit oiseau. Revenez sur terre, mon vieux, l'orage gronde tout près d'ici.

— Quel orage ? J'entends la pluie tomber, c'est tout.

— La foudre suit derrière. Et vous allez avoir besoin de plus que d'un parapluie pour vous protéger, assura le correspondant d'une voix durcie.

— Tiens ! Et vous avez peut-être une solution ?

— Exact. Vous prenez la carte ou vous passez votre tour ?

— Disons... que je demande à voir.

— O.K. Dans dix minutes à *Lighthouse Park*.

— Ça me va, acquiesça Stacci. Vous savez où se trouve la propriété...

— Pas question que j'aille là-bas, trop dangereux.

— Vous vous dégonflez ?

— Disons que je suis prudent. Je me méfie de certaines personnes de votre entourage.

— Tiens donc ! Bon, que proposez-vous, heu ? Johnny Machin ?

— Retrouvons-nous au croisement de Marine Drive et de Horseshoe.

— D'accord, grinça le nouveau maître de Vancouver. Dans dix minutes, et tâchez d'être seul.

Il n'attendit pas la réponse, claqua le combiné sur sa fourche et se retourna pour regarder les autres.

— Tu vas sortir voir ce type ? fit Bernie Marcus.

— Je veux voir ce qu'il a dans la peau.

— C'est peut-être un piège.

— Si c'est le cas, il n'a aucune chance. Skipper, prends trois gus avec toi et va m'attendre dans la Lincoln. Butcher, tu viens avec moi aussi.

Skipper Ventura objecta :

— On ne devrait pas toucher aux hommes en surveillance à l'extérieur.

— Tu penses à quelqu'un qui serait assez dingue pour se pointer ici en douce ? Il reste quatre sentinelles dehors, ça doit suffire, non ?

Visiblement, le *caporegime* n'était pas satisfait de la décision. Il voulut insister, mais Stacci le coupa durement :

— Fais ce que je te dis, Skipper, discute pas.

Ricky Sanders intervint alors :

— Je vais rentrer en ville, Bob. Faut que je voie ce que font mes bonshommes.

— T'aurais quand même pas les foies, Ricky ?

— J'aimerais pas spécialement qu'on sache que je suis ici, si tu vois ce que je veux dire. Ce ne serait bon pour personne.

— O.K. Rappelle-moi dans une heure. Et n'oublie pas qu'on a une réunion demain.

— Je pars aussi, dit Marcus. C'est mieux que tu aies le champ libre.

Stacci ne répondit pas. Il préférait en effet qu'il n'y ait pas d'interaction avec les hommes placés sous son contrôle. Il attendit que tout le monde ait disparu, sauf Butcher qui se tenait ostensiblement à son côté, et appela :

— Erika !

Après un instant, une tête dorée apparut dans l'entrebâillement d'une porte.

— Je m'absente. Ne sors pas et ne téléphone pas. Vu ?

Erika Kessler hocha silencieusement la tête et se retira tandis que Stacci et son tueur attitré quittaient la demeure. Un silence pesant s'installa dans les lieux.

Bolan avait suivi en direct le déroulement de la conversation entre les cinq hommes, jusqu'à ce qu'il lance son appel à l'aide du radiotéléphone. Tout de suite après, il avait abandonné la Corvette et s'était dirigé vers la propriété en utilisant le couvert des pins jusqu'à la clôture d'enceinte. La pluie avait cessé, mais ce n'était sans doute qu'une rémission.

Depuis sa position, il avait une vue relativement dégagée de la demeure. Il assista au départ de deux véhicules, puis il y eut un mouvement dans le grand parc dont le devant était éclairé de place en place par des spots. Leur lumière crue et assez éblouissante laissait de larges zones d'ombre. Au-delà d'une courbe de l'allée principale, la façade de la maison apparaissait un peu comme un décor de cinéma, irréaliste, éclairée par des lampes noyées dans des plates-bandes.

Un homme venait d'apparaître dans la lumière et marchait à grands pas sur la pelouse, lançant des appels. Bientôt, trois silhouettes le rejoignirent, puis le groupe se mit en marche vers une construction

basse attenante à la grande villa. Ensuite, une dernière silhouette se présenta devant la façade et hâta le pas pour les rejoindre. Enfin, il y eut le ronflement calme d'un puissant moteur avant qu'apparaisse une grosse Lincoln noire dans laquelle Bolan distingua plusieurs hommes. De nouveau, le portail électrique s'ouvrit pour laisser le passage.

La manœuvre de l'Exécuteur avait réussi, Bob Stacci partait vers le lieu du rendez-vous accompagné par une petite équipe de protection.

Ses yeux s'étaient parfaitement accoutumés aux ténèbres relatives de l'endroit. Il laissa s'écouler un peu plus d'une minute avant de bouger, écoutant les bruits de la nuit. Puis il longea lentement la clôture, tous ses sens en alerte, repéra bientôt une sentinelle qui déambulait sans grande conviction, une vingtaine de mètres plus loin. Il la dépassa silencieusement, observa encore l'étendue du parc afin d'être sûr que le champ était dégagé de ce côté. Sauter la clôture ne lui posa aucune difficulté. Il atterrit sur l'herbe humide et disparut dans l'obscurité, se fondant dans le parc comme s'il en faisait partie intégrante.

Il allait devoir encore jouer sur l'effet de choc psychologique, ne pas laisser aux autres le temps de se reprendre.

Lorsqu'il parvint à une trentaine de mètres de l'arrière de la bâtisse, il se transforma une nouvelle fois en statue, se confondant avec un haut massif de buis. Quelque chose se mouvait imperceptiblement à une distance indéfinissable. C'était plus son instinct que ses sens qui l'avait mis en alerte. Muscles tendus, prêt à affronter l'inconnu, Bolan scruta les ténèbres dans lesquelles il s'était enfermé. Aucun bruit, pas le moindre glissement ne lui parvint, mais il vit bientôt une forme souple qui se glissait dans sa direction le long d'un buisson. Deux points phosphorescents et rapprochés luisirent à quelques mètres de lui. Il esquissa un sourire, laissa venir à lui le fauve qui calmement s'immobilisa à son côté.

Bolan laissa descendre sa main pour caresser le cou du guépard. L'animal releva doucement la tête pour l'observer avec fixité, fit une sorte de bâillement comme pour bien montrer qu'il n'éprouvait aucune hostilité.

Cela faisait à présent près d'une vingtaine de minutes que la Lincoln avait quitté la propriété. Le lieu du rendez-vous bidon n'était distant que d'environ deux kilomètres et Bob Stacci n'allait sûrement pas tarder à rentrer, furieux de s'être fait poser un lapin.

Alors, deux formes félines se mirent de nouveau en marche, aussi silencieuses que les ombres environnantes, effectuant un détour pour aborder par l'arrière la grande baraque à huit cent mille dollars de Kessler le pigeon.

Claquant rageusement la portière de la limousine, Bob Stacci escalada les quatre marches du perron et poussa la massive porte

d'entrée tout en grognant des mots indistincts. Butcher Zarovitch et Skipper Ventura suivaient derrière lui, presque à le coller. Skipper était tendu et mal à l'aise, un peu stressé par la rogne de son patron. Le tueur yougoslave, lui, n'éprouvait pas la moindre émotion, son visage aux pommettes saillantes était toujours aussi fixe et ses yeux vides de toute expression, comme morts.

Franchissant le vaste hall d'entrée, le trio déboucha dans le living-room aux dimensions cyclopéennes, s'aventurant jusqu'en son milieu. Erika Kessler, installée dans le divan, était vêtue d'une longue robe en satin noir et avait les jambes repliées sous elle. Stacci faillit passer brusquement sa hargne sur la jeune femme, mais se retint en découvrant le guépard au milieu de la moquette et qui émettait un sourd feulement.

Ce fut Butcher qui le premier découvrit l'anomalie dans le décor. Les deux autres n'avaient pas encore aperçu le troisième occupant des lieux, celui-ci paraissant se confondre avec l'environnement de la grande salle, vêtu d'une gabardine sombre et parfaitement figé. Il était adossé contre une haute bibliothèque en bois noir et contemplait les arrivants d'un regard glacé.

Instantanément, la main du tueur professionnel se posa sur la crosse du Colt. 45 qu'il portait sous son aisselle et il s'arrêta net, en extension. Stacci eut brusquement conscience qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il fit encore un pas en avant puis s'arrêta en léger déséquilibre, Skipper Ventura venant presque buter contre lui.

Durant un instant indéfinissable, l'atmosphère des lieux se chargea d'un formidable potentiel électrique au point que Stacci sentit ses poils se hérissier dans son dos. Les yeux réduits à des meurtrières, les trois hommes étaient tendus comme des cordes de guitare à la limite de la rupture. Deux, trois secondes s'égrenèrent, les battements de cœur se faisant pesants et sourds dans les poitrines. Puis Bolan annonça sans pratiquement remuer les lèvres :

— Relax, tout le monde ! Ce n'est pas une attaque.

Il leur avait semblé que sa voix était sortie d'un appareil électronique et Skipper serra les dents en ouvrant des yeux ronds.

— Si j'avais voulu vous liquider, vous seriez déjà tous allongés sans problème.

Ils entendirent un petit rire ironique qui ressemblait au grincement de la banquise. Enfin, Stacci refit surface, le menton en avant. L'enchantement était passé. Il remonta sa lèvre inférieure dans un rictus dédaigneux :

— C'est toi, le fameux Johnny ?

— Ouais.

Bolan le fixait avec une sorte d'amusement cynique.

— Il paraît qu'on devait se rencontrer sur Marina Drive. Tu as une explication ?

— C'est une démonstration, dit Bolan sans se départir de son ton réfrigérant.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que tu as voulu démontrer ?

— Que ton système de protection ne vaut pas un clou. C'est une vraie passoire. La preuve !

— Preuve, mon cul ! fit teigneusement Stacci.

— Tu as dégarni connement ton dispositif de protection.

Skipper émit un petit gloussement involontaire. Sur ce plan-là, au moins, il était entièrement d'accord avec le grand type au regard glacé.

— Je n'ai qu'un mot à dire pour que tu prennes deux chargeurs dans le caisson, dit encore Stacci qui avait pris la remarque comme une gifle.

— Tes deux gars n'auraient aucune chance, Bob. Tu devrais plutôt écouter ce que je suis venu te dire... Ce que certaines personnes de Manhattan veulent te dire.

Un nouveau silence pesa sur le trio mafieux et Stacci dit finalement :

— Tu es armé ?

Calmement, Bolan écarta en même temps un pan de sa gabardine et de sa veste, faisant apparaître la crosse du Beretta sous son aisselle.

— Comme tu vois. Je ne le sors que pour m'en servir.

— Bon... Je t'écoute.

— Pas avant que tu aies coupé les oreilles qui traînent chez toi.

— Tu rigoles !

Bolan prit un ton attristé et se décolla de la bibliothèque.

— Ça ne m'amuse pas du tout que tout le monde sache ce qui se passe dans ta maison, Bob. On m'avait dit que tu es un type plutôt futé, mais je vois que des gens importants se sont trompés à ton sujet. C'est navrant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? glapit soudain Stacci dont le visage s'empourpra.

— Je me demande si ça vaut la peine de poursuivre cette discussion avec toi, ajouta Bolan avec un rictus.

— Enfin, merde ! Tu vas me dire ce que...

— Je suis en train de te dire que ta baraque est truffée de micros. Tu t'es camé ou quoi ?

— Je t'interdis de me parler comme ça. Qui que tu sois et... et...

Stacci manqua s'étrangler, devint encore plus rouge. « Johnny » soupira et leva une main apaisante.

— C'est pas difficile, on peut détecter tes punaises depuis la route. Tu permets ?

Sans attendre, Bolan glissa la main dans la poche de son imper, en sortit un petit appareil de la taille d'un paquet de cigarettes dont il étira les brins d'une antenne. Puis, marchant lentement dans la pièce, il promena le boîtier devant lui jusqu'à ce qu'il émette une stridulation de plus en plus forte. Il passa la main sur le sommet d'un buffet en bois massif dont il ramena l'un des « bugs » qu'il avait lui-même placés lors de sa première visite, en même temps qu'un peu de poussière.

— Tu aurais pu faire le ménage toi-même, commenta-t-il en s'acheminant ensuite dans le couloir, guidé par l'intensité sonore de son détecteur.

Débouchant dans l'immense salon où il avait vu Erika Kessler pour la première fois, il en fit le tour, longea la piscine intérieure, s'arrêta devant une rangée d'étagères et déplaça un gros vase en porcelaine.

— Et voilà le second ! annonça-t-il en montrant dans la paume de sa main une autre petite boîte diabolique.

Les trois hommes l'avaient suivi, toujours sur la défensive, et Stacci commençant à montrer plus d'inquiétude que de hargne.

Après avoir tourné sur lui-même avec le détecteur, Bolan l'éteignit, ouvrit les deux « bugs » pour en ôter les piles et enchaîna :

— Ta cabane me paraît propre maintenant.

De pourpre, le visage de Bob Stacci était passé subitement au blanc grisâtre.

— Pourquoi ce serait pas toi qui aurais collé ces saloperies ? grinça-t-il d'une voix atterrée. T'es bien venu ici cet après-midi, hein ?

— Demande à la fille, elle ne m'a pas lâché d'une semelle.

— C'est vrai ? cria presque le chef mafioso en direction de la porte où se découpait la silhouette tout en courbes d'Erika.

L'Exécuteur misait sur son intuition, sur ce qu'il avait instinctivement ressenti lors de son premier contact avec la jeune femme, et aussi sur les renseignements que Brognola lui avait communiqués. Mais c'était un dangereux banco. Pourtant, il n'avait pas le choix. Durant une courte seconde, il se tint en alerte, prêt à dégainer son arme et à liquider les requins qu'il s'était mis dans la tête de blouser. C'eût été, à coup sûr, l'anéantissement de ses plans et il lui aurait fallu envisager un autre mode d'action qu'il n'aurait sans doute pas le temps de mener à bien.

La fille à la peau dorée le regardait droit dans les yeux d'un air totalement neutre. Elle savait que durant un certain laps de temps il avait eu la possibilité de microter la maison.

— Je ne l'ai pas quitté un seul instant, affirma-t-elle en prononçant froidement chaque mot.

Puis elle baissa les yeux et se retira.

C'était comme un message ultrarapide qu'elle lui avait fait passer. Il dissimula ce qu'il ressentait, ricana :

— Maintenant on discute, Bob ?

Bob eut un petit mouvement de tête, renifla et lança à Butcher et Skipper :

— O. K., les gars ! Laissez-nous, moi et Johnny on a à causer.

Aussitôt, la tension tomba à plat. Skipper laissa doucement fuser un soupir en suivant le tueur yougoslave qui s'acheminait vers la porte.

Bolan regardait Stacci et Stacci fixait le bout de ses chaussures. L'Exécuteur l'avait presque amené au point psychologique où il devait commencer à douter de tout, même de lui-même. Mais la partie n'était pas encore gagnée, il fallait le travailler au corps jusqu'à ce qu'il l'ait acquis à sa cause, et sans commettre la plus petite erreur de manœuvre.

Il n'avait jamais été en contact avec celui qui se croyait déjà le boss de Vancouver, mais il avait eu en main une fiche signalétique du FBI qui le décrivait avec précision. Stacci, lui, avait peut-être eu connaissance des deux portraits-robots de l'Exécuteur qui avaient circulé un peu partout depuis le blitz de Philadelphie. Certes, Bolan avait une telle habitude de modifier son comportement lorsqu'il entrait dans le jeu des mafieux qu'il était difficile de l'identifier avec certitude. Mais Stacci était un adversaire redoutable. Le Bureau fédéral le considérait comme extrêmement dangereux, intelligent et retors.

Un animal humain aux dents longues, à l'instinct de survie hyperdéveloppé.

CHAPITRE XI

Le boss frappa violemment sa paume droite de son poing gauche.

— J'aurais dû me méfier, grommela-t-il sourdement. Ces putains d'enfoirés...

— Et tu dois toujours te méfier, ajouta Bolan, enfonçant un peu plus le couteau dans la plaie. Je ne te demande pas de me faire confiance sur parole. Décroche ton téléphone et appelle Manhattan.

— Tu veux que...

— Oui.

— Tu as un nom à me donner ?

— Un seul. Les autres sont dangereux. Ne me dis pas que tu ne connais pas Barney DiMaggio.

— Lui ?

Les yeux du mafioso s'écrouillèrent comme s'il venait d'apercevoir un morceau de paradis.

— T'ai-je parlé de quelqu'un d'autre ? Brognola avait été formel : DiMaggio était actuellement en Amérique latine. Bolan ne prenait qu'un risque relatif. De plus, il était notoire que DiMaggio, l'un des chefs de New York City, rêvait depuis longtemps de supplanter Augie Marinello. Le montage était vraisemblable.

Le front de Stacci s'était plissé, ses paupières voilaient son regard. Il donnait l'impression de réfléchir douloureusement sur la conduite à tenir. Il était en train de supputer les chances qu'il avait de ce côté contre les risques que lui faisait encourir le clan Marinello et consort. Brusquement, il se détendit, déclara :

— J'ai pas besoin de me renseigner, Johnny. Je te crois.

« Johnny », l'Exécuteur, s'assit sur l'accoudoir d'un large fauteuil, alluma une cigarette et dit :

— Tu as une mouche chez toi, Bob. Peut-être même plusieurs. Et c'est pas tout.

Stacci, lui, se laissa carrément tomber dans un fauteuil en vis-à-vis.

— Je dois bien admettre que cette histoire de micros est bizarre, concéda-t-il. Mais...

— Bizarre ? C'est tout ce que ça te fait ? On est en train de te le mettre bien profond, en douce, et tu trouves seulement que c'est bizarre !

— C'est pas ce que je voulais dire.

— À ta place, je ferais tourner mes méninges à la vitesse de la lumière pour savoir qui a été en mesure de placer ces saloperies. Ça ne devrait pas être difficile, à moins que cette baraque soit devenue un hall de gare.

— On ne s'en est presque pas servi, protesta Stacci. On la réserve pour nous et lorsqu'on invite les grossiums canadiens.

— Ouais, fit Bolan d'une voix lugubre. En tout cas, ils savent maintenant ce que tu prépares et comment ça doit se dérouler. Ils savent tout, Bob.

Il se tut et le mafioso s'enferma durant un instant dans le mutisme. L'Exécuteur eut la quasi-certitude que Stacci se demandait ce que lui, « Johnny », l'envoyé de Manhattan, connaissait exactement de ses magouilles et de sa trahison envers Augie Marinello. Les paupières baissées pour voiler son regard, le boss de Vancouver demanda d'une voix un peu rauque :

— Que savent-ils exactement, Johnny ?

Bolan lui fit un sourire navré.

— Je viens de te le dire : tout. Et ne te pose pas la question en ce qui concerne Barney DiMaggio, il est également au courant. Seulement, lui ne te fera pas de merde, au contraire, il est prêt à t'épauler.

— Comment a-t-il été informé ?

— Tout bêtement en entendant certaines conversations à New York. Pas des ragots, des informations précises sur ce qui a été dit et écouté en douce chez toi, Bob. Pas besoin de t'en dire plus, n'est-ce pas ? Si tu connais un peu Barney, tu sais qu'il se débrouille toujours pour avoir un max de renseignements sur ce qui se passe dans l'*Organisation*, c'est un sacré cerveau et il travaille jour et nuit. D'ailleurs, il est très probable qu'il se retrouve dans pas très longtemps tout au sommet de la pyramide.

Bolan laissa passer deux, trois secondes et poursuivit :

— C'est une affaire de rapport de forces. Il prépare le terrain depuis des mois déjà et il a des appuis solides parmi ceux qui restent fidèles à la vraie cause. Quand je te parle, c'est comme si Barney te parlait. Tu comprends ce que je veux te dire ? Il faut que les temps changent, Bob, il faut que l'équilibre se rétablisse.

Stacci semblait de plus en plus captivé par ce qu'il entendait.

— J'en avais vaguement entendu parler, fit-il, de plus en plus conscient de l'importance de l'envoyé de Manhattan. Je te remercie de me le confirmer. Mais je voudrais pas qu'on croie que j'ai trahi qui que ce soit. Je...

Bolan l'interrompit :

— Tu n'as pas à te justifier. Nous savons l'un et l'autre qu'il a depuis longtemps décidé de te liquider au bout du compte.

— Heu... Tu viens de dire, il...

— Jouons franc jeu. Tu sais très bien de qui je parle. C'est lui qui te fait espionner. Dès le départ il s'est méfié de toi comme il se méfie de tous ceux qui l'entourent. Il t'utilise.

— Je ne le trahis pas, affirma avec fougue le boss en puissance, hésitant à prononcer un nom qui lui brûlait les lèvres. Simplement, je veux avoir aussi ma part. Il y a longtemps que j'ai droit à un territoire.

— C'est normal et c'est bien ce que nous avons compris. Tout pour sa gueule, rien pour les autres. C'est un leitmotiv chez lui. Tu sais ce que beaucoup de types importants de la côte Est pensent à son sujet ?

— J'ai entendu dire qu'on n'en veut plus dans l'Organisation...

— Ça va plus loin. Tous ceux qui marcheront désormais avec lui seront mis dans le même sac. Il s'est lui-même condamné. Il y a des centaines d'hommes qui sont sur sa trace pour lui faire la peau et je ne parle évidemment pas des flics. Nous voulions que tu le saches.

— Augie est un fumier, un fou dangereux ! explosa soudain Stacci en remuant la tête de gauche à droite.

Bolan se retint de sourire, assena un nouveau coup :

— Tu as fait un travail extraordinaire ici, Bob. Il n'est pas question de toucher à ton territoire. Au contraire, on va s'efforcer de mettre un maximum de chances de ton côté. Seulement... Je ne voudrais pas que Barney soit déçu, il a une haute opinion de toi, tu sais.

Il fit une pause, ménageant son effet.

— Quelque chose nous gêne en ce qui te concerne. Nous devons être sûrs que nous pouvons compter sur toi avant de t'épauler.

— Mais tu peux ! s'exclama Stacci avec véhémence. Vous pouvez tous compter sur moi.

— Nous voudrions en être absolument certains.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quelle preuve veux-tu ?

— Qui as-tu sonné à l'Est pour venir te prêter main-forte ?

Stacci eut un regard embarrassé qu'il tenta de dissimuler. Il commença à se ronger un ongle puis adressa une grimace à son vis-à-vis.

— C'est ça qui te chagrine ? Bon, j'aurais peut-être dû t'en parler plus tôt, mais j'avais pas encore bien compris à qui j'avais affaire. Tu m'en veux pas ?

— Je t'écoute, Bob.

— J'ai appris qu'Augie allait m'envoyer des mecs soi-disant pour un coup de main sur le tas. J'ai tout de suite pensé à un coup tordu et d'après ce que tu viens de me dire je ne me suis pas trop trompé, hein ?

— Continue.

— Eh ben... J'ai cru bien faire en demandant des renforts.

— Dis-toi que nous connaissons déjà la réponse. À qui ?

— Jack Coppola.

Bolan fit instantanément le rapprochement avec ce que lui avait indiqué Brognola. Jack Coppola n'était autre qu'un des trois *capi* qui se partageaient Atlantic City, la nouvelle capitale du jeu. Il ricana.

— Tu n'as pas spécialement bien choisi tes alliés. Ceux-là peuvent effectivement t'aider, mais ils s'efforceront ensuite de te bouffer tout cru. Tu sais qui il t'a délégué à la tête de ce renfort ?

— Il ne m'a rien dit à ce sujet.

— Max Carollo. Décidément, tu me fais de la peine.

— Tu veux dire...

— Ouais. Tu vois, tout se sait. Max l'Écrémeur, celui qu'on envoie pour dégager les territoires occupés. Sais-tu combien de pauvres types il a trucidés pour leur piquer ce qu'ils avaient gagné en suant sang et eau ?

— Merde.

— C'est vrai, t'es plutôt dans la merde.

Stacci, à présent, paraissait consterné.

— Je peux facilement annuler...

— Tu n'y parviendras pas. Il est trop tard, lui et sa troupe sont sans doute déjà sur place, ils ont été vus ce matin à Seattle.

— Je m'en doute. On doit les accueillir demain matin.

— Alors, ne change rien.

Bob Stacci grogna, poussa un soupir et se leva lentement pour se rendre près d'un petit bar inclus dans la bibliothèque.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda-t-il en sortant deux verres.

— Bourbon. Sec.

Ce n'était pas la boisson préférée de l'Exécuteur, mais c'était celle qui convenait le mieux à « Johnny ». Il y eut un glouglou dans les verres que le truand vint ensuite déposer sur une table entre les deux fauteuils. Puis il se racla la gorge, s'inquiéta :

— Comment vois-tu les choses, Johnny ?

Bolan le regarda amicalement.

— Avant de te dire ce que je pense de la situation, il faut que je t'informe d'autres données. La troupe de Max Carolla n'est pas seule en piste. Il en vient deux autres paquets de l'Est : Boston et New York. Compte environ trente soldats de chaque côté et tu seras dans le vrai. Autre chose : sois sûr qu'une équipe de pourris est en train d'opérer chez toi depuis déjà un certain temps. On ne t'aurait pas refroidi quelques hommes en ville, aujourd'hui ?

— Une belle saloperie ! admit Stacci d'un ton ambigu.

Bolan but une gorgée de bourbon, ajouta :

— Et ce qui s'est passé hier à Seattle ne t'a pas mis la puce à l'oreille ?

D'évidence, le mafioso commençait à décrocher, plissait le front pour tenter de comprendre toutes les implications de ce qu'il entendait.

— Tu y es, maintenant ? Et auparavant tous ces gus t'ont espionné

afin de savoir quand ils pourraient venir mettre leurs mains dans tes poches avant de te couper la gorge.

— Je commence à te croire ! fit Stacci d'une voix cassée.

Mais quelque chose sonnait faux dans son ton.

— Tu peux. Je vais te citer les noms des mecs qui conduisent ces deux autres troupes : David Vitali et Gus Sangallo. Je veux que tu vérifies l'information, prends ton téléphone et fais-le maintenant.

Un instant, Bolan crut qu'il allait se mettre à pleurer. De gros sillons s'étaient creusés sur le front du mafioso, une lippe lui tordait la bouche.

— Fais-le, répéta-t-il. Regarde la situation en face.

Stacci se leva pesamment pour s'approcher du téléphone qui se mit à carillonner à cet instant. Il étouffa à moitié un juron, posa une main mal assurée sur le combiné qu'il porta à son oreille.

— Résidence Kessler, annonça-t-il.

Puis il marmonna quelques réponses, écouta pendant près d'une minute et questionna plusieurs fois :

— Tu es certain ?... Est-ce qu'on les a vus ?... Ah ouais ?... Bon, continue de les surveiller en faisant gaffe.

Et il raccrocha. Bolan se garda bien de le questionner lorsqu'il revint s'asseoir en face de lui, le laissant remuer des pensées visiblement peu réjouissantes. Puis le mafioso trempa les lèvres dans son verre qu'il vida de moitié.

— Pour Sangallo, j'ai pas besoin de vérifier, déclara-t-il enfin. On l'a repéré en ville en compagnie d'une meute d'enfoirés. Ils sont descendus dans un hôtel du centre, sans même chercher à se planquer. Putain, c'est du délire ! Pourquoi tous ces gros tas de merde arrivent-ils en même temps dans ma ville ?

— Je t'ai dit que tout se sait, répliqua sèchement Bolan. Et tu as fait une erreur de manœuvre. Tu t'es fait des illusions en t'imaginant que tu pouvais mener tranquillement tes affaires ! Ça fait un moment que tu aurais dû t'attendre à ce que ces vautours viennent renifler de ce côté.

Stacci lui envoya un coup d'œil mauvais :

— Qu'est-ce que tu me conseilles ?

Son teint était devenu cireux, sa barbe lui faisant comme des plaques sombres sur les joues et le menton.

Après avoir donné l'impression qu'il réfléchissait, l'Exécuteur répondit :

— Invite-les tous.

— Et ça m'avancera à quoi d'avoir tous ces gus chez moi ? Tu peux me le dire ?

Quelque chose grinçait dans les réactions du mafioso, quelque chose que l'Exécuteur ne comprenait pas encore, mais qui n'était

sûrement pas de bon augure.

— Montre-leur que tu sais qu'ils sont là, que tu es parfaitement au courant et que tu ne les crains pas. Je ne vais quand même pas t'apprendre comment ça marche ! Secoue-toi, Bob. Si tu commences à paniquer, on ne pourra plus rien pour toi.

— Je t'ai demandé si tu as un plan.

— Dans un cas comme celui-là, il faut savoir exactement où est le danger. Rassemble tous ces mecs, parle-leur comme s'ils étaient tes frères, offre-leur le vin, le pain et le sel comme au bon vieux temps. Les uns et les autres ignoreront qui est qui et qui fait quoi, ils n'oseront pas broncher. Tu vas pouvoir leur en mettre plein la vue en souplesse. Ensuite ils repartiront gentiment, la queue entre les pattes.

— Combien as-tu d'hommes avec toi, Johnny ?

— Suffisamment pour que les autres n'aient même pas l'idée de froncer les sourcils.

— Personne ne m'en a parlé. Où les as-tu planqués ?

— Ne te casse pas pour ça, ils apparaîtront le moment venu. Tu peux déjà faire préparer le banquet.

— O.K., je pense que tu as raison, on fera ça à *Grouse Mountain*.

— Alerte tous tes informateurs, Bob. Qu'ils te préviennent quand Dave Vitali et ses porte-flingues auront débarqué, ça ne doit pas être difficile de les repérer, ces mecs-là sont des petzouilles.

— T'inquiète pas. Et pour ceux qu'Augie nous envoie ?

L'Exécuteur nota le « nous », l'interpréta comme un bon signe. Il se leva, s'assit sur la margelle de la piscine intérieure et rétorqua :

— On les embarque tous dans le même panier, Bob. J'ai l'impression qu'ils vont se sentir drôlement cons quand ils verront ce rassemblement.

Graduellement, le visage du champion de la magouille reprenait des couleurs. Il vida d'un trait ce qui restait dans son verre, alla le remplir jusqu'aux deux tiers en demandant à « Johnny » :

— Tu en prends un autre ?

Bolan tendit son verre vide dont il avait discrètement versé le contenu dans la piscine. Lorsqu'il fut de nouveau rempli, il le leva et ricana :

— À la consolidation de ton territoire, Bob !

L'autre plissa les yeux, but un peu de bourbon et fit un petit bruit de pet avec sa bouche.

— J'emmerde tous ces connards prétentieux, Johnny. J'suis content que nous nous soyons trouvés. Des hommes comme toi et moi, ensemble, ça peut faire de grandes choses. Tu crois pas ?

Bolan pensait qu'il en faisait un peu trop. Vraisemblablement avait-il en tête une idée très précise sur la façon dont il réglerait le cas de « Johnny » quand il serait délivré de ses difficultés. En tout cas,

effectivement, de grandes choses se préparaient. Mais pas dans le sens où Bob Stacci l'envisageait.

CHAPITRE XII

Bien qu'il eût joué au maximum à l'instinct, utilisant une bonne part de bluff et avec des données éparpillées, l'Exécuteur avait misé juste. Le Milieu de la côte Est avait bien eu vent de ce qui se préparait au Canada et plusieurs *capi* y avaient envoyé des délégations. Celles-ci avaient transité par la Californie et l'Oregon pour éviter de donner l'éveil, mais il était à présent certain qu'un gros rassemblement de malfrats allait s'opérer dans la région de Vancouver dans les heures à venir.

Qu'ils surviennent tous en même temps n'était pas anormal, ces chacals s'espionnant mutuellement. Mais ce qui paraissait curieux pour Bolan, était qu'ils arrivent alors que lui-même venait de débarquer au Canada de l'Ouest. Il ne voulait pourtant voir là aucune corrélation, aucune conjecture spéciale. Quelque chose, au sein de l'organisation locale, avait tout déclenché.

Bolan considéra d'un œil bienveillant le nouveau Seigneur du Nord, lui demanda d'un ton confidentiel :

— C'est Bernie Marcus qui couvre Kessler ?

— Heu, pas vraiment. Tu penses quelque chose à son sujet ?

— C'est un bon technicien, mais il n'est pas des nôtres. Ne l'oublie jamais.

— J'oublie rien.

— Quelle part du gâteau vas-tu abandonner à la *Cosa cashera*, Bob ?

— On marche à quinze pour cent avec eux, sans les frais, bien sûr.

— Tu te fous de moi ?

Stacci haussa les épaules.

— Ça ne vaut pas plus. Ils s'occupent seulement de mettre de l'huile dans les filières pour qu'on puisse amorcer les marchés. Ils sont très forts pour ça. Mais c'est Kessler que nous plaçons en avant, c'est notre atout numéro Un.

— On n'a jamais vu ces gros mecs marcher pour si peu de pognon. Habituellement, ils fonctionnent à cinquante-cinquante.

— Sais-tu ce que représentent ces quinze pour cent, Johnny ?

— Évidemment...

— Imagine les centaines de millions de dollars qu'ils vont prendre avec seulement ces petits quinze pour cent !

Bolan en effet imaginait facilement le fantastique bénéfice illégal que la mafia allait empocher. Une quantité inappréciable de grossiums canadiens de l'industrie, du commerce et de la haute finance étaient sûrement déjà en affaires avec ce qu'ils prenaient pour un important

consortium américain.

Howard Kessler constituait la caution morale et sociale de l'opération criminelle. Et lorsque les victimes de la monumentale magouille découvriraient qui était derrière tout ça, il serait trop tard, ils se trouveraient enfermés dans les métastases du cancer déployé par la *Cosa Nostra*, impliqués dans des combines inextricables.

Certains s'apercevraient qu'une grande part des actions de leurs sociétés ne leur appartenaient plus, rachetées par des prête-noms, d'autres se verraient obligés de continuer à patauger dans l'ignoble trafic, compromis dans des événements fabriqués de toutes pièces, et de nombreuses affaires changeraient de main après avoir été mises en faillite.

Bolan consulta sa montre, vit qu'il était 22 h 30. Il reporta ensuite son attention sur le visage désormais décontracté de Bob Stacci et décida qu'il était à point pour lui porter l'estocade.

— As-tu réfléchi à tes plombiers, Bob ?

— Quels, heu... Ah ! Ces putains de micros... Oui.

— Et je suppose que tu as maintenant une idée sur ceux qui les ont placés chez toi ?

— Je vois deux ou trois possibilités.

— Je crois que tu ne vois pas encore grand-chose. Je vais t'aider un peu. Cherche qui s'est greffé récemment sur tes opérations et tu auras sans doute trouvé la source de tes fuites.

— Merde ! Tu penses pas que ces gus de la CIA...

— Je ne pense pas, j'en suis certain. On t'a monté un gros bateau. Ces gars-là n'ont jamais décroché, mon vieux. Ils ont empoché ton pognon et sont en train de te blouser dans les grandes largeurs. Tu voulais la tranquillité avec les services spéciaux ? T'as récolté toute une équipe de mouches qui te sucent en douce.

— Comment peux-tu en être sûr ?

L'Exécuteur était obligé de lâcher un peu de lest :

— Le type auprès duquel ils prennent leurs ordres s'appelle Andy Pradler et il a établi son QG à Saint Louis. Là où Augie a fait démarrer le projet. Ça aussi tu peux le vérifier. Tu veux que je te donne le numéro de téléphone où tu pourras le joindre ? Lui et ses mecs surveillaient déjà certains gros marchés canadiens quand tu as débarqué dans cette ville. Regarde ça aussi...

Bolan sortit de sa poche les deux micros HF qu'il avait récupérés dans la maison, les présenta sur la paume de sa main.

— Dis-moi ce que tu vois inscrit sur ces bidules... Rien ! Aucune marque, aucun logo. C'est parfaitement anonyme, c'est tout petit, mais ça porte à plusieurs kilomètres. Où crois-tu qu'on peut trouver ces écoutes ? Chez le quincaillier du coin ? Même si tu trouves un marchand de matériel électronique de pointe, il sera pas foutu de te

les procurer !

Stacci saisit les deux boîtes minuscules, les retourna plusieurs fois en pinçant les lèvres. Il s'était de nouveau empourpré, donnant l'impression qu'il allait exploser.

— Je vais leur faire bouffer leurs couilles à ces endoffés, j'te jure qu'ils...

— C'est ça ! Cogne-leur dessus jusqu'à ce qu'ils te racontent toute leur vie. Tu auras gagné ! Bon Dieu ! Réfléchis un peu et tu comprendras qu'il ne faut rien changer pour l'instant.

— Et si je reste les bras croisés, ils continueront à pomper tout ce qui se passe chez moi !

— Laisse-les mariner dans leur jus jusqu'à demain matin, qu'ils ne se doutent de rien. Je m'en occupe.

— Comment ça ?

— Considère que c'est une première aide qu'on t'apporte. Il y a des choses que je ne peux pas encore te dire, Bob, mais fais-moi confiance.

— Tu peux pas m'éclairer un peu ?

Bolan, depuis quelques instants, marchait à l'instinct, improvisant en fonction des réponses et de l'attitude du mafioso. Il lui sourit ironiquement :

— Il se pourrait qu'ils aient quelques ennuis avec des gens venus de l'Est. Comme ça, tu t'en laves les mains et en plus tu pourras accuser certains envieux. Ce sera à toi de voir, mais l'affaire se passera sans à-coup pour toi.

— T'as l'air sûr de toi, hein ?

— Ouais. L'avantage que j'ai, vois-tu, c'est de pouvoir considérer la situation d'un regard neuf tout en sachant d'où vient la merde. En plus, là-bas à New York, on a l'habitude de démonter des mécanismes pourris, ce sera pas nouveau.

— Y a toujours autant de magouilles, quoi !

— À un point que tu ne peux même pas imaginer. Le Grand Conseil n'existe plus que par son nom, la plupart de ceux qui ont survécu aux attaques de la grande pute n'arrêtent pas de se tirer dans les pattes et complotent les uns contre les autres.

— Cette sale pute d'Augie. L'enfoiré !

Curieusement, Bolan parlait de Bolan et Stacci ne s'en apercevait pas, tout préoccupé qu'il était par ses propres problèmes.

— Je ne te parlais pas d'Augie.

— De qui tu...

— Bolan. La combinaison noire.

— Qu'est-ce que ce mec a à voir avec nos affaires ? s'étonna Stacci en écarquillant les yeux.

Bolan soupira.

— N'as-tu jamais entendu dire qu'il y a une sorte de charte secrète

établie entre lui et les Fédéraux ?

— C'est de la connerie. Jamais les flics ne marcheraient avec cette ordure, il y en a des milliers qui lui cavalaient après pour le mettre en boîte.

— Oui ou non, l'as-tu entendu dire ?

— Ouais. Qu'est-ce que tu sais là-dessus ?

— C'est fondé. En réalité, c'est pas avec les flics qu'il magouille, mais avec les gars de Langley. Tu me suis ? Ça colle mieux avec la psychologie du mec.

— Attends. Tu viens bien de me dire qu'il marcherait avec la CIA ?

— Exact. Merde, tu viens de me faire dire ce qu'on m'avait demandé de garder confidentiel. J'espère que tu ne me feras pas un coup en vache, Bob, on ne veut surtout pas que les choses s'enveniment et que tout le monde panique. C'est un fait dont nous sommes sûrs, nous avons quelques bonshommes là-bas. L'agence a passé un accord avec la combinaison noire.

Bolan jouait un jeu dangereux. Si Stacci avait vu passer les portraits-robots de l'Exécuteur, lui mettre la Grande Pute dans la tête pouvait lui rafraîchir la mémoire. Les sourcils du mafioso s'abaissèrent. Réfléchissant durant de longues secondes, il fit quelques pas le long de la piscine, lampa ce qui restait d'alcool dans son verre et refit face, donnant l'impression que ses pensées bouillonnaient dans sa tête.

— En somme, je dois comprendre qu'il est devenu une sorte d'arme secrète de la CIA. C'est délirant.

Bolan ricana.

— Mais parfaitement réel.

Le temps passait. Il n'était plus question de s'éterniser avec Stacci. L'Exécuteur l'avait amené à un stade psychologique propice à lui faire digérer à la fois la vérité et l'affabulation, mais le mafioso n'était pas un imbécile et le jeu trouble risquait à tout moment de devenir explosif.

Il conclut :

— Faut liquider le problème au plus vite. Tu sais ce qui se passera si la grande pute apprend qu'une centaine de *soldati* ou plus sont rassemblés à Vancouver ? C'est la CIA qui te l'enverra en colis express, tu peux en être sûr. Comment crois-tu qu'il a réussi son coup aux Caraïbes et le dernier en Europe, à Bruxelles ? Ce type n'est pas un mythe. Il ne pourrait être partout à la fois, s'il n'avait pas des appuis. On lui avait tout préparé, il n'a eu qu'à s'amener avec ses gros canons... Souviens-toi aussi, on a bousillé onze pauvres gars à Seattle et on a probablement fait parler Angie Gambino.

Il se décolla de son fauteuil en fixant sa montre, ajouta :

— Réfléchis à tout ça, Bob. Mais panique surtout pas.

— J'ai pas l'habitude de paniquer, rétorqua Stacci d'un ton mordant.

Il envoya un regard sournois à son interlocuteur, eut un rictus qui se transforma en sourire équivoque.

— Dis, c'est vrai que tu as assommé la bestiole d'Erika d'un coup de poing ?

Bolan lui sourit :

— N'exagérons rien. J'ai simplement utilisé un truc qu'un dompteur m'a appris. Dans mon boulot, il faut savoir faire face à n'importe quelle situation.

— Putain ! Si tu peux t'en sortir de la même façon avec les autres pourris... Tu crois que tu sauras les dompter ?

Le boss se tut puis reprit en baissant la voix :

— Heu, au sujet de la gonzesse...

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Du vent. Rien de spécial. C'est une drôle de nana que tu as mise en piste.

— Sûr.

— C'est toi qui l'as dégottée ?

— Je l'ai seulement récupérée, elle a été formée à L. A. Elle voulait faire du cinéma, mais des types de là-bas ont décidé qu'elle avait trop de talent pour jouer les connasses avec ces pédés d'Hollywood. Je l'ai payée cher, mais c'est un bon investissement.

Bolan en était convaincu. Il se souvenait de la guerre éclair qu'il avait menée à Hollywood où la *Cosa Nostra* avait entrepris de « fabriquer » des équipes de charme capables de venir à bout des cas les plus difficiles. Là où les moyens de pression habituels ne réussissaient pas, ces spécialistes de la séduction remportaient presque chaque fois le gros lot. À l'époque, une invraisemblable quantité de personnalités de toutes obédiences étaient passées à la casserole sans même s'en apercevoir.

— Tu sais, ça fait une sacrée paye qu'on prépare ce coup, ajouta Stacci avec fierté.

— Je vois. Howie n'a pas fait un pli, hein ?

— Tu parles ! Il en est dingue. Mais on a un autre moyen de le raisonner au cas où il aurait envie de ruer dans les brancards. Ça a d'ailleurs bien failli arriver quand il s'est aperçu qu'on n'est pas vraiment ce qu'il pensait.

L'Exécuteur faillit le questionner sur ce moyen, mais se retint. Il avait des projets en ce qui concernait Howard Kessler et l'heure n'était plus à la discussion. Il annonça :

— Je vais faire un saut à *Grouse Mountain* pour étudier les lieux. Tu peux me prêter quelqu'un pour m'accompagner ?

Il s'étira, se mit à marcher jusque dans la salle de séjour où Sammy Ventura et le tueur aux yeux vairons étaient assis, regardant la télévision. Erika et son guépard n'étaient pas dans la pièce.

— Sammy va t'accompagner, répondit Stacci après un temps de réflexion. Skipper !

Skipper Ventura se leva de son fauteuil, fixa son patron et le visiteur d'un regard incertain.

— Oui, monsieur ?

— Tu vas aller avec M. Johnny au fortin. Fais-lui visiter les lieux et raccompagne-le où il te dira.

Une lueur amusée passa brièvement dans les yeux du *caporegime*.

— On y va quand ?

— Tout de suite si tu es prêt, dit Bolan.

— C'est parti !

— Prends la Buick, ajouta Stacci.

« Johnny » intervint :

— Pas la peine, j'ai ma caisse. Tu viens, Skipper ?

Il marcha résolument vers la sortie, se retournant avant d'atteindre la porte.

— Prépare tout comme on l'a défini, Bob. Mets tout ton monde en alerte, mais que ça se passe sans vagues.

— Tu peux y compter.

— Et tâche de roupiller un peu, tu auras besoin d'avoir les idées claires demain matin. Je te recontacterai sitôt que j'en aurai fini.

Stacci voulut lui demander ce qu'il comptait « finir », mais la porte se referma sur les deux hommes et il se retrouva seul dans la pièce avec Zarovitch. Il resta un moment immobile, se massant doucement le menton avec la main, puis demanda au tueur qui avait quitté son siège :

— Qu'est-ce que tu penses de ce type, Douchko ?

L'autre le regardait sans rien dire, un petit rictus sur les lèvres.

— Qu'est-ce que tu as ressenti en le voyant ?

Enfin, le « Boucher » articula deux courtes phrases :

— C't'un mec dangereux. Je l'aime pas.

— T'as peur qu'il te pique ton job ?

— Non. Il pourrait pas.

Un rire bref agita le seigneur de Vancouver.

— Ne te casse pas pour ça. Je pense comme toi, ce gars est sûrement pire qu'un cobra, mais il représente des associés puissants. Et il va nous être utile demain. Après...

Il fixa le tueur, ricana encore.

— Après, peut-être bien que je te demanderai de t'occuper de lui, Butcher.

Une lueur cruelle parcourut le regard anormal de Douchko qui

resta pourtant d'une immobilité de statue.

Stacci fit quelques pas vers une table, ouvrit un coffret doré pour y choisir un cigare de tabac vert qu'il se ficha entre les lèvres. Il l'alluma tout en réfléchissant. Demain constituerait une étape délicate qu'il ne pouvait éviter, mais qu'il envisageait à présent avec une certaine sérénité.

Pour le récent patron des territoires du Nord-Ouest, tout allait se dérouler en souplesse et, quoi qu'il puisse éventuellement arriver de fâcheux, sa responsabilité ne serait pas en cause vis-à-vis des chefs nationaux de la *Cosa Nostra*. Personne ne pourrait lui reprocher quoi que ce soit.

Johnny Machin, l'envoyé de Manhattan, voulait prendre les choses en main ? Parfait ! Au moindre accroc, ce serait Barney DiMaggio qui s'en trouverait atteint par contrecoup. Un sacré calcul stratégique. D'épineuse, la situation allait se stabiliser, se clarifier.

Avec un peu d'optimisme, la journée pouvait même être amusante, pensait-il. Amusante et fructueuse.

Ce en quoi il se trompait lourdement.

CHAPITRE XIII

La Corvette rouge roulait rapidement sur l'*Upper Levels Highway* en direction du croisement avec *Lynn Valley Road*. La pluie n'avait pas repris, mais on entendait parfois des craquements dans le ciel, précédés par des lueurs fugaces au sein des nuages. Une fantastique quantité d'électricité s'était accumulée au-dessus de la ville et de sa banlieue.

Sammy Ventura n'avait pas desserré les lèvres depuis leur départ et Bolan ne l'avait pas encouragé à prendre la parole. Il était assis sur le siège de droite, à mine rêveuse, les paupières mi-closes tandis que l'Exécuteur retraçait dans sa tête les éléments importants de sa conversation avec Stacci. Jouant sur la corde raide, il avait réussi à embrouiller le mafioso, à semer la confusion dans son esprit, puis à le rassurer. Il savait que l'effet ne pourrait pas durer longtemps, mais ce serait suffisant. Peut-être...

Le rôle que l'Exécuteur avait tenu lui avait paru presque trop facile et un instant il s'était demandé si Stacci ne lui avait pas joué la comédie. À plusieurs occasions, il avait ressenti des réticences dans les propos du mafioso, comme s'il lui dissimulait ses vrais desseins.

Mais le danger existait réellement, ce qui avait fait passer dans la foulée la part de bluff. Et Stacci était très vraisemblablement persuadé que « Johnny » allait niveler pour lui la situation embarrassante, lui apporter la paix sur un plateau, en souplesse.

Bolan ne voulait pas que ça se passe en souplesse. Il voulait un bain de sang au cours duquel un maximum de requins seraient anéantis. Mais avant tout, il avait besoin d'un atout tactique.

Il lui fallait se mettre Skipper dans la poche.

Tournant la tête vers le *caporegime*, il lui demanda :

— On est encore à combien de *Grouse Mountain* ?

— Un peu moins de trois quarts d'heure. C'est pas loin, mais la route monte sec à partir du lac Capilano. Dites donc, c'est une sacrée caisse que vous avez. Elle va à quelle vitesse ?

Il lui adressa un sourire.

— Aussi vite que son moteur peut la pousser. Et il y a trois cents chevaux sous le capot. Est-ce que tu as entendu la conversation ?

— Un peu, oui, sans le faire exprès.

Il lança un rire bref.

— Monsieur Stacci aboie presque quand il est en rogne, ça aurait été difficile de pas l'entendre.

— Et qu'en penses-tu ?

— Je n'arrive pas à croire que des mecs comme nous le sommes

tous envisagent de lui piquer son territoire. Y a des règles, bon sang !

— Ce ne sont pas des mecs comme nous, Skipper. Et ils n'ont aucune règle. Oublie la théorie ou tu finiras par y laisser ta peau. J'ai un très sale pressentiment, tu sais.

— Est-ce que c'est si grave que ça ?

Bolan hocha gravement la tête.

— Je voudrais bien me tromper. Il faut le protéger, personne parmi mes associés ne souhaite que Bob ait des ennuis et que des rapaces s'installent ici. Faudrait être complètement con pour laisser faire une chose pareille.

Il laissa à Ventura le temps de comprendre le terme « associés » et enchaîna :

— Demain sera peut-être un jour de chance ou le commencement de la fin. Ça va dépendre en grande partie de toi.

— Comment ça, de moi ?

La Corvette dépassa rapidement l'embranchement de Lynn Valley et le *caporegime* le fit remarquer :

— On devait tourner à gauche pour monter vers *Grouse Mountain*.

— Nous n'y allons pas tout de suite, j'ai quelque chose à récupérer avant.

— C'est comme vous voulez... Heu, pourquoi moi ?

— C'est bien toi qui diriges les équipes, non ?

— Ouais. Mais je vois pas...

— Il va falloir que tu fasses un effort pour voir un peu plus. Et écoute aussi ton instinct, je ne crois pas me tromper en pensant que tu es un gars qui a traversé toutes sortes de situations et qui sait réagir, non ?

Skipper s'agita un peu sur son siège, fouilla dans sa poche pour en retirer un paquet de cigarettes froissé.

— Je n'ai pas voulu trop inquiéter Bob, lui dit Bolan. Il a déjà beaucoup de soucis en tête, mais il se peut que cette réunion nous pète à la gueule comme un paquet de merde bien dégueulasse. Nous avons des renseignements précis sur tous ces types et sur leurs intentions.

— Ça, je vous crois. Et y a aussi les gus de Marinello qui seront peut-être de la partie. Mais je ne comprends pas bien comment je vais pouvoir contenir tout ce monde.

— J'ai dit que l'affaire dépend en grande partie de toi. Pas en totalité.

— Et l'autre partie ?

— J'en fais mon affaire. À condition que je puisse compter à fond sur toi et tes hommes.

Le *caporegime* alluma sa cigarette, tira une longue bouffée qu'il expulsa ensuite très lentement.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il.

Bolan différa sa réponse de quelques secondes. La Corvette s'engagea le long du pont sur la mer qui relie Vancouver à sa banlieue nord. Puis, ponctuant bien ses mots, il entama :

— Tu devras arriver avant tout le monde là-bas, avant l'aube, même. Tu feras occuper toutes les positions stratégiques par tes gars et tu leur diras de se tenir prêts à défendre les lieux comme si une attaque pouvait survenir à chaque seconde. Tu les armeras comme s'ils devaient repousser un troupeau d'éléphants et ils devront être aux ordres à tout moment. Je les veux en pleine forme, qu'ils ne s'amusez surtout pas à picoler quand ça commencera.

— Oui, ça, c'est parfaitement de mon ressort.

— De quoi disposes-tu comme armement ?

— Un peu de tout. Des calibres, des P. – M., des fusils à pompe et... on a même deux bazookas.

— Tu as l'intention de démolir la baraque de Bob ?

Skipper rigola. Un peu sèchement, Bolan le ramena à l'ordre :

— Quel genre de P. – M. ?

— Des micro-Uzi et quelques Ingram. C'est tout petit.

— Bien. Ils pourront les planquer sous leurs fringues. Veille aux détails vestimentaires, ça paraît tout con, mais ça a son importance. Pas question qu'ils aient des bosses partout.

Le *caporegime* s'esclaffa de nouveau.

— Il faudra aussi leur donner des radios pour qu'on puisse les contacter individuellement.

— C'est prévu. On a des Motorola.

— Tu m'en fileras un aussi.

— Bien sûr, tout ce que vous voudrez !

— Je crois qu'on va bien s'entendre, Skipper. Tu préfères Sammy ou Skipper ?

— C'est pareil.

Le visage de Skipper était empreint de gravité, mais en même temps un sourire d'aise lui relevait les lèvres.

— Comment es-tu avec Douchko ? le questionna Bolan.

— Comme-ci, comme ça. Il est pas très causant.

Après un temps de réflexion, Skipper ajouta :

— Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais...

— Tu te méfies de moi ? s'esclaffa Bolan.

— Sûrement pas ! Ce que je voudrais vous dire c'est qu'il est pas tellement apprécié par mes gars. Il y a eu pas mal d'accrochages avec lui. En fait, j'ai cru qu'il est un peu débile, il a un calibre à la place de cerveau. Faut que vous le sachiez pour demain.

— Tu veux dire qu'il n'est pas fiable ?

— Non, c'est pas ça, mais il est pire qu'un chien de garde avec Stacci. Dès qu'on l'approche, il se met à grogner et à montrer ses dents

pourries. Vous avez vu ses yeux ? C'est pas normal.

— Il fait son boulot, c'est tout ce qui compte.

Après un moment de silence, Bolan reprit sur le ton de la complicité :

— Ne lui file pas de radio, demain. Ça vaudra mieux.

— Ouais, je comprends.

Bolan grogna un acquiescement et tendit la main vers le combiné du radiotéléphone de bord. Coinçant l'appareil entre son menton et son épaule, il pianota très vite un numéro. Quelques clics et des couinements passèrent dans la membrane sensible et, dès qu'il eut son correspondant, il annonça immédiatement :

— C'est Delta rouge. Je crois qu'on va pouvoir régler l'affaire sans casse. J'ai trouvé beaucoup de compréhension sur place, et des gens capables, aussi.

Le cas d'un tel appel avait été prévu avec Harold Brognola qui lui donna la réplique sans manifester aucune surprise :

— Comment ça se passe, Delta rouge ? Nous sommes tous très inquiets ici au sujet de qui tu sais.

— Bob a compris la complication à temps. Il va donner un grand banquet demain. Comme nous le pensions, il y aura plein d'invités, mais nous avons pris des mesures pour qu'ils soient bien reçus.

— O.K., Delta rouge. Tu es seul ?

— Non. Un ami est à côté de moi. C'est avec lui que nous préparons la réception.

— Je suis heureux pour Bob que ça se présente de cette façon. Et...

Bolan fit signe à Skipper de se rapprocher et décolla de sa joue le combiné qui continuait à débiter :

— Rassure-le pour la suite des événements. Dis lui qu'il a tout notre appui, s'il le faut on lui prêtera des équipes pour terminer ce qu'il a en cours.

— C'est déjà fait. Je te tiendrai au courant. Ciao.

Il raccrocha, envoya un sourire entendu à son passager dont les yeux brillaient.

— Tu as reconnu la voix ?

— Sûr ! affirma le petit mafioso qui n'avait certainement jamais approché Barney DiMaggio. C'est rassurant de savoir qu'il y a encore de vrais chefs.

— Celui-là a toujours su où il fallait marcher. Au fait, Kessler est bien protégé ?

— Deux de mes hommes l'encadrent constamment, il n'y a rien à craindre.

— Mais as-tu pensé à le retirer du circuit ? S'il montrait seulement le bout de son nez demain, imagine le reste...

— C'est juste, je n'y avais pas pensé.

— Fais-le mettre en stand-by, sous contrôle.

Bolan donna un coup de volant pour tourner dans une allée au nord de *Burnaby*. Il fit rouler le véhicule sur une centaine de mètres, dépassa légèrement une camionnette Ford Econoline dont les flancs comportaient le logo d'une entreprise de plomberie, puis freina pour s'arrêter.

— Prends le volant, indiqua-t-il à Skipper en descendant de la Corvette. Je te suivrai avec la camionnette.

— Vous allez rouler dans une caisse de plomberie ? ricana le *caporegime*.

— Ouais. Elle contient tout ce qu'il faut pour mettre de l'ambiance si nos invités ne sont pas dans le coup.

Il y avait placé l'une de ses malles, choisissant avec soin le matériel qui pouvait lui être utile. Il laissa le *caporegime* s'installer au volant de la Corvette. Celui-ci était aux anges, les yeux brillants et un sourire béat accroché aux lèvres. Il lui tapota l'épaule, ajouta :

— Pédale pas trop vite, je n'aurai que soixante-dix canassons dans cette tire de malheur.

Puis il alla faire démarrer l'Econoline qu'il plaça dans le sillage de la Corvette, en direction du nord.

Il fallut près d'une heure pour se rendre à *Grouse Mountain*. Au bout d'une petite route goudronnée en pente, une barrière métallique barrait l'accès à une esplanade qui pouvait servir de parking devant la façade d'un grand bâtiment comportant six étages. Skipper Ventura actionna plusieurs fois le klaxon de la Corvette, provoquant l'apparition d'un homme qui s'approcha pour échanger quelques mots avec lui. Un deuxième garde releva ensuite la barrière pour libérer le passage et les deux véhicules reprirent leur progression, s'arrêtant finalement devant un grand perron aux marches de marbre.

— Voilà, fit Skipper en mettant pied à terre.

Il désignait l'ensemble du long bâtiment d'un geste de la main. Le « fortin », selon le terme de Bob Stacci.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est chouette, non ? C'est un ancien hôtel qu'on a racheté pour quatre sous à une société en pleine dégringolade. Et il y a encore des dépendances derrière, dans le parc.

— Montre-moi le chemin, lui dit Bolan. Je veux voir tous les étages.

Skipper les lui fit visiter, lui faisant l'article comme s'il avait voulu lui vendre l'immeuble. Le rez-de-chaussée était constitué d'un très grand hall qui avait servi jadis de réception, d'un salon tout en longueur garni de banquettes et de fauteuils en similicuir, aux murs recouverts de tissu tendu. Une petite piste de danse circulaire était aménagée en bout du salon. Dans l'autre aile, il y avait une salle de restaurant qui faisait le pendant avec le salon et comportait des baies

vitrées donnant sur un parc gazonné.

Le premier et le second étage avaient été refaits.

On avait abattu des cloisons pour agrandir les chambres qui communiquaient entre elles et étaient meublées avec bon goût. Sans doute un décorateur était-il passé par là.

Au fond d'un long couloir, au premier, il y avait aussi deux grandes pièces aménagées en bureaux confortables, avec tout ce qu'il fallait pour y travailler dans le calme. Il y avait aussi une salle de conférence comportant une longue table en bois verni autour de laquelle vingt chaises étaient alignées.

Quant aux quatre autres étages, on n'y avait apparemment pas touché. Les chambres étaient petites et quelconques. Enfin, Skipper chaperonna son invité jusqu'au toit-terrasse d'où l'on pouvait englober visuellement un vaste panorama nocturne. En contrebas et à quelques kilomètres au sud s'épalaient les lumières de West et North Vancouver. Plus loin, c'était la dté proprement dite, une immense nappe lumineuse qui s'étendait à perte de vue.

Au nord, quelques lumignons accrochés en surplomb au flanc de la montagne indiquaient les positions de chalets ou de refuges.

— Dès le mois de décembre, on peut faire du ski dans tout ce secteur, commentait Skipper Ventura. D'ailleurs, l'hôtel accueillait surtout des touristes qui venaient faire de la glisse. Une sacrée vue, hein ? Et personne pour nous emmerder, ici on fait ce qu'on veut en toute tranquillité.

En saison, l'endroit avait sûrement beaucoup de charme, mais pour l'instant il était plutôt sinistre. Un insondable plafond nuageux s'appesantissait sur la montagne, donnant une sensation d'étouffement. L'impression que l'on pouvait toucher ces titanesques paquets de coton rien qu'en tendant la main au-dessus de la tête. Il y avait aussi l'humidité. Une humidité poisseuse que les vêtements n'arrêtaient pas et qui glaçait le corps jusqu'aux os.

Bolan respira lentement l'air lugubre de la nuit comme pour bien se pénétrer de l'ambiance des lieux. Puis il posa une question volontairement évasive à Skipper :

— Comment ça se passe habituellement ?

— Ici ?... Oh, très tranquillement. Ils reçoivent les grosses légumes pour discuter avec eux des marchés, des contrats et de tas d'autres trucs. Y en a qui restent plusieurs jours, et souvent ils organisent des sauteries pour les mettre dans le coup.

— Des partouzes ?

— Pas vraiment. Ça commence en bas, généralement par une bouffe, ensuite tout le monde danse et, après, ces gros mecs importants emmènent les nanas dans leurs piaules. Y en a qui préfèrent les petits garçons, alors on les fournit aussi. Sans problème.

Toutes les suites du premier et du deuxième étage sont équipées spécialement avec un réseau vidéo, vous voyez ce que je veux dire.

Bolan se contenta de ricaner, imaginant très bien la façon dont on enregistrerait les ébats des invités afin de pouvoir ensuite les faire chanter. Du grand classique.

CHAPITRE XIV

Ils redescendirent au sixième et, tandis que Sammy Ventura tirait la porte de l'ascenseur, Bolan s'immobilisa à l'amorce d'un couloir en entendant des éclats de voix et ce qui lui semblait être des rires.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Sans doute une télé.

Il avait repéré d'où venaient les sons.

— Va ouvrir cette porte, Skipper.

Skipper s'exécuta, fit quelques pas dans le couloir et actionna la poignée d'un battant qu'il poussa ensuite. L'Exécuteur était déjà derrière lui et regardait par-dessus son épaule. Un grand lit au centre de la chambre était occupé par deux couples entièrement nus qui se livraient sans retenue aux jeux de l'amour.

Une bouteille d'alcool à la main, une grande fille rousse à la peau laiteuse chevauchait un homme aussi poilu qu'un gorille et qui grognait de la même façon. À côté d'eux, une blonde potelée se tenait à quatre pattes, les mains en appui devant elle et recevait les hommages saccadés d'un type énorme et ruisselant de sueur. Tout cela dans un invraisemblable concert de vocalises orgasmiques, et sans que les protagonistes eussent la moindre conscience qu'ils étaient observés.

Le regard durci, Bolan referma la porte, alla ouvrir la suivante dans le couloir. Il y découvrit deux autres types affairés sur une fille qui paraissait faire tous les efforts du monde pour les satisfaire en même temps, haletant et poussant de petits cris suraigus. L'un d'eux jeta subitement un regard vers l'entrée, aperçut les intrus et ricana stupidement sans cesser de besogner la fille hystérique.

Sammy Ventura observait lui aussi, l'expression douloureuse. Ses yeux faisaient un rapide va-et-vient, de la scène au visage fermé de « Monsieur Johnny », ne sachant quelque contenance adopter.

Une troisième porte que Bolan poussa lui offrit un spectacle presque similaire et il visita ensuite une grande chambre tout au fond de la courside, où il eut l'occasion de contempler pendant quelques secondes ce qui ressemblait à un monstre pourvu d'une multitude de jambes et de bras emmêlés dans les positions les plus incroyables.

Il y avait là pour le moins une huitaine de participants lancés dans un joyeux pugilat où il était impossible de définir à qui appartenait une tête, un dos ou une paire de fesses. Des bouteilles vides traînaient un peu partout, sur les meubles et sur la moquette.

Bolan referma doucement le battant, se retourna et fixa Ventura d'un regard glacé.

— Ce sont tes soldats ? C'est ça qui va assurer demain la sécurité

de la baraque ?

Skipper présentait un visage atterré.

— J'suis désolé que vous ayez vu ce triste spectacle, monsieur Johnny. Je pensais pas qu'ils déconnaient comme ça quand j'ai le dos tourné.

Bolan, au contraire, était ravi de ce qu'il venait d'observer. La journée du lendemain promettait !

Il s'introduisit dans l'ascenseur, Skipper trotinant derrière lui. Les portes se refermèrent et la cabine commença à descendre.

— Moi aussi je suis désolé pour toi, gronda-t-il. Que tes hommes baisent et se soûlent la gueule lorsqu'ils n'ont rien d'autre à foutre, c'est normal. Mais pas en pleine alerte.

— Je vais aller balancer mon pied dans les culs de tous ces cons. J'vous jure qu'ils vont...

— Négatif ! C'est pas le moment de les sonner alors qu'on va devoir compter à fond sur eux demain matin. Fais-moi virer toutes ces putes hors de la maison, ordonne à tes gars de se foutre sous une douche glacée. Fais dégueuler ceux qui sont beurrés, au besoin enfonce-leur tes doigts dans le gosier.

Il soupira bruyamment, leva les yeux au ciel et ajouta :

— Dès qu'ils auront refait surface, rassemble-les dans le parc, en slips, et fais-leur faire un footing, ça leur remettra les idées en place. Va donner des ordres.

— Mais, j'peux pas leur dire de courir en slip, protesta le *caporegime*.

La voix de Bolan se fit grondante :

— Fais ce que je te dis ! T'es complètement inconscient ou quoi ? C'est pas une armée d'ivrognes et de tapettes qui pourront nous sortir de la merde quand elle commencera à monter.

La cabine de l'ascenseur s'immobilisa dans une petite secousse. Bolan fit coulisser la grille. Ventura pinça les lèvres, fit un bref mouvement de la tête et s'éloigna d'une démarche raide tandis que l'Exécuteur poursuivait sa visite des lieux. Il marcha jusqu'au comptoir du bar, en amorce du salon, vérifia qu'il était bien garni de toutes sortes de bouteilles d'alcool, découvrit plusieurs caisses de Moët et Chandon dans une petite chambre froide sous le comptoir. Il y avait de quoi abreuver un régiment jusqu'à ce que tout le monde roule par terre.

Puis il sortit et fit le tour du bâtiment pour observer les alentours dans l'éclairage des lampadaires dont étaient truffés le parking et le parc. Il nota mentalement et avec précision la disposition des lieux, observant des détails et imaginant le parking rempli de véhicules.

Dix minutes plus tard, alors qu'il allait rentrer dans le hall, il vit une douzaine de filles débouler à l'extérieur en pépiant, suivies par

deux hommes qui les pressaient. Puis Sammy Ventura dégringola les marches du perron en le cherchant du regard.

— Je vois que tu as fait le nécessaire, lui dit-il sèchement.

— J'ai donné des ordres aux chefs d'équipes pour qu'ils reprennent les gars en main.

— N'oublie pas le footing.

— J crois qu'ils en ont vraiment besoin. Ils sont presque tous à moitié schlass.

Bolan le regarda de haut puis lui sourit gentiment.

— Excuse-moi de t'avoir engueulé, Sammy.

— Ça ne fait rien, monsieur, assura Skipper, les yeux baissés. Je l'ai mérité, j'aurais dû être moins coulant avec tous ces gus.

— O.K., on n'en parle plus. Je dégage et on se revoit demain matin. Disons... à huit heures.

— C'est parfait, je serai déjà là.

— Tu peux faire décharger la caisse qui est dans la camionnette ?

— Sans problème.

— Qu'on la monte au sixième et que personne n'y touche » Elle est fermée à clé, mais si un petit malin essayait de l'ouvrir ce serait mauvais pour lui.

— N'ayez aucune crainte. Elle sera enfermée dans une chambre et un homme gardera la porte. Heu... la 601, près de l'ascenseur. Ça vous va ?

— O.K. Tu ne me demandes pas ce qu'il y a dedans ?

— Je ne vois pas pourquoi je le ferais, assura Sammy Ventura.

Bolan lui mit la main sur l'épaule.

— Je suis content de t'avoir trouvé, Sammy. Je craignais de tomber sur quelqu'un qui ne soit pas à la hauteur.

— Ouais. Heu, pour ces gars...

— Te casse pas, je t'ai dit qu'on n'en parle plus. Pense plutôt à demain. Tu as du pain sur la planche.

— C'est sûr.

— Tu veux que je te raccompagne ?

— Pas la peine, y a suffisamment de bagnoles ici, j'en prendrai une si j'en ai besoin.

— La camionnette restera là.

Skipper haussa les épaules comme si c'était parfaitement normal, demandant ensuite :

— Puis-je savoir quelle est votre impression, monsieur ?

Il faillit se mordre la langue, ayant encore en tête le spectacle offensant que ses soldats avaient offert à l'envoyé du futur *capo di tutti capi*.

— Je ne veux pas en avoir, rétorqua Bolan en inspectant la façade illuminée. C'est pas avec des impressions qu'on vient à bout des

problèmes.

— Oui, bien sûr. Mais si ça devait péter demain...

— Prie, Sammy. Prie pour que tout se passe bien, mais sois prêt.

Le *caporegime* soupira à son tour.

— Moi aussi, ça me fait sacrément plaisir de vous connaître, monsieur Johnny. Si ça devait mal tourner, j'aurais au moins...

— Hé, doucement ! C'est pas une oraison funèbre que je te demande. Ça ira. N'oublie pas de prévoir aussi quelques hommes à l'extérieur et bien placés. Les miens seront sur place de bonne heure. Tu ne les verras sans doute pas, mais ils seront là, prêts à intervenir en renfort.

— C'est rassurant.

Bolan lui adressa un clin d'œil de connivence avant de rejoindre la Corvette. Faisant ronfler plusieurs fois le puissant moteur, il abaissa sa vitre et lança en riant :

— N'oublié pas de les faire cavalier à poil ! Ciao.

Il passa sans problème la barrière métallique, donna deux petits coups de klaxon et accéléra doucement sur la route en pente. Il lui fallait rentrer en ville et donner quelques coups de fil.

La nuit serait longue et électrisée. Il n'avait pas envie de dormir. D'autres non plus ne dormiraient pas, s'efforçant de mettre tout en place pour la minute de vérité, de s'organiser et de se demander s'ils n'avaient rien oublié. Jusqu'à l'aube dont la grisaille humide viendrait surprendre les cerveaux déjà engourdis par le manque de sommeil.

Bolan s'était fait un copain de Skipper Ventura et la chose n'avait rien de surprenant. Il savait exactement comment prendre ces hommes qui naviguent entre deux eaux dans le milieu de la mafia, sans le moindre espoir d'atteindre jamais un sommet de l'organisation, mais relativement intelligents, fidèles et admiratifs devant le courage, le pouvoir de décision.

Pour lui, « Monsieur Johnny » était de la race des chefs, les vrais, ceux qui se conduisent en hommes et respectent un code d'honneur. Pas un de ces ramollis qui passent leur temps à donner des ordres depuis un salon sans jamais se salir les godasses dans la boue. Bref, l'image même d'un mec qu'on respecte et qu'on sert sans discuter les ordres.

Bolan en avait connu de nombreux qui ressemblaient à Skipper et qui se comportaient à peu près de la même façon. Des *soldati* de la rue avec quelques galons dorés. Des hommes malheureusement du mauvais côté de la barrière et qui auraient peut-être pu mener une existence radicalement différente si la vie leur en avait donné la chance.

Quel gâchis !

Mais il n'était pas question pour l'Exécuteur de philosopher ni de

définir quelle était la part du destin dans l'accomplissement criminel des mafiosi. Il ne priait pas pour que les malfrats se repentent et deviennent bons. Il les éliminait.

Quand le moment serait venu, il n'hésiterait pas une seconde à liquider Sammy Ventura, de même que ses soldats dégénérés.

À mesure qu'il avançait tout au long de sa croisade sanglante et qu'il voyait le mal commis par la mafia, Bolan devenait de plus en plus féroce, de plus en plus implacable. Aussi n'envisageait-il nullement de faire quartier à la vermine qui avait envahi Vancouver.

Il s'arrêta dans Burnaby, à côté d'une cabine de téléphone, et lança un appel à San Francisco, en Californie, où il savait pouvoir joindre le pilote Jack Grimaldi. Il l'obtint en ligne et lui donna des consignes pour le lendemain.

Ensuite, il choisit de rejoindre sa planque de Richmond où il prit une douche avant de s'allonger sur un lit pour passer en revue les détails de son plan d'attaque.

CHAPITRE XV

Pour les habitants de Vancouver, la nuit se déroula comme une banale nuit d'automne. Pourtant, une activité insolite régnait dans les entrailles de la cité portuaire. D'étranges conseils de guerre se tenaient dans des chambres d'hôtel, tandis que des éclaireurs faisaient des allers et retours tels des yoyos en folie entre divers points sensibles de la ville.

Le téléphone, surtout, fonctionnait presque sans discontinuer pour des appels locaux ou longue-distance. Des gens de diverses appartenances, aux agissements souterrains, échangeaient prudemment des informations, parlant à mots couverts, chuchotant parfois.

La tension montait graduellement, devenait insoutenable à mesure que la nuit avançait.

Bolan s'était assoupi aux alentours de 3 heures du matin. Il dormait de ce qu'il appelait le sommeil du combattant, à mi-chemin entre la perte de conscience et l'état d'alerte. Il avait décidé de refaire surface à 5 heures. Il fut debout trois minutes avant l'heure, instantanément lucide et prêt à l'action.

Il but un bol de chocolat au lait froid, mangea plusieurs biscuits secs ainsi que deux oranges, puis s'occupa de sa tenue vestimentaire. La combinaison noire de combat, d'abord. Elle lui faisait comme une seconde peau sur le corps, souple et lui laissant l'entière disponibilité de ses mouvements.

Son blitz allait s'opérer de jour. Certes, la combinaison noire était surtout utile de nuit, afin de lui permettre de se confondre avec l'obscurité, mais Bolan l'utilisait en toutes circonstances lorsqu'il se lançait en plein baroud. Sa haute silhouette sombre bardée d'armes, effrayante, procurait un avantage psychologique éprouvé, terrorisait l'ennemi et lui faisait perdre une bonne partie de ses moyens. C'était un atout supplémentaire dans une guerre éclair.

Il fixa sur son épaule gauche le holster spécial destiné au Beretta 93-R équipé de son silencieux. L'arme tirait des cartouches de .9 mm Parabellum au coup par coup ou en courtes rafales de trois balles. Six chargeurs de vingt cartouches chacun vinrent prendre place dans des poches disposées sur ses cuisses.

Big Thunder, le gros *AutoMag* .44, lui posait un problème, étant donné ses imposantes dimensions. Il choisit de le fixer sur le côté droit de sa poitrine à l'aide d'un harnachement ajustable. Quatre chargeurs de .44 magnum furent logés dans des emplacements prévus sur la bretelle de maintien et il se fixa la gaine d'une dague de commando

sur l'avant-bras.

Ouvrant une grande valise en toile imperméabilisée, il en tira une chemise en soie blanche et un costume noir qu'il enfila par-dessus la combinaison et son armement. La veste était suffisamment ample pour dissimuler la grosse bosse de l'*AutoMag*. Une cravate bleue compléta son habillement, ainsi que des boots de cuir souple qui lui montaient à mi-mollet.

Enfin, il passa la gabardine sombre et alla inspecter brièvement les pièces de la petite villa qu'il quitta ensuite définitivement.

Le 4 x 4 Bronco était garé à quelque distance, mais il se dirigea vers la Corvette dont il prit le volant et qu'il lança à travers la ville en direction de *Lighthouse Parc*.

Bolan avait dû lâcher du lest pour convaincre Bob Stacci. Afin d'accréditer son personnage, il lui avait révélé l'existence des micros qu'il avait lui-même posés dans la matinée. Mais, si le mafioso n'avait pas eu l'idée de poursuivre la recherche, le « bug » téléphonique était resté en place et avait continué de fonctionner. De même que le relais électronique de puissance dissimulé à l'extérieur de la propriété.

L'Exécuteur allait donc relever une dernière fois ses écoutes. Il arriva à Lighthouse trente-cinq minutes plus tard alors qu'il faisait encore nuit, fit stopper la Corvette sur un terre-plein de Marine Drive et brancha aussitôt son récepteur spécial. Quatre minutes plus tard, la bande magnétique fut remplie de communications téléphoniques qu'il se repassa en écoute rapide. L'une d'elles, surtout, retint son attention :

— Ça fait trois fois que je t'appelle, où étais-tu ?

La voix de Bob Stacci à laquelle celle de Bernie Marcus donnait nerveusement la réplique :

— Avec Robert. Il commence à mouiller salement et il a fallu que je le rassure.

— Et les autres, tu as parlé avec eux ?

— On a eu des coups de fil. Dans l'ensemble, c'est pas la joie.

— Rappelle-les et fixe-leur un rendez-vous. Dès que tu les auras sous la main, emmène-les là où tu sais.

— On se met au vert ?

— Exactement. Stand-by jusqu'à nouvel ordre.

— Et... Howie ?

— Il est déjà là-bas avec deux hommes de Skipper.

— Dis... Qu'est-ce que tu as prévu au cas où la réunion tournerait mal ?

Stacci laissa passer quelques secondes puis ricana :

— Toutes les dispositions sont prises, rien ne peut nous atteindre. Si ça foire, le fortin disparaîtra dans un putain d'enfer avec tous les connards qui seront à l'intérieur. Il n'y aura qu'un geste à faire.

La voix de Bernie Marcus se fit un peu chevrotante :

— J'aime pas ça, Bob. Comment expliqueras-tu ensuite que...

— Je te demande pas si tu aimes ou non. J'y ai bien réfléchi, j'ai tout calculé. Si ça se passe mal, je te rejoindrai en fin de matinée.

— Bon, d'accord. Tu sauras où me joindre à partir de huit heures.

C'était tout. Mais c'était le plus important. Le reste des enregistrements concernait des prises de contact avec des hommes venus de New York, de Boston et d'Atlantic City. Apparemment, il y avait aussi une délégation en provenance de Kansas City, dans le Missouri, qui s'était d'office invitée aux agapes. Bolan l'avait déduit à travers les propos échangés. Était-ce le détachement envoyé par Augie Marinello ? Ça en avait tout l'air.

Selon ce qu'il entendait, l'Exécuteur comprenait que Stacci avait fait le nécessaire pour que tout le monde débarque gentiment dans le « fortin » de *Grouse Mountain*. D'étranges faire-part d'invitation avaient occultement été lancés tous azimuts au cours de la nuit.

Il était à présent 6 h 30. Bolan appela la maison des Kessler sur le radiotéléphone de bord et tomba tout de suite sur Bob Stacci :

— Tu as passé une bonne nuit ? lui demanda-t-il sur un ton léger.

Le mafioso avait reconnu la voix de « Johnny ».

— Tu n'as que ce genre de conneries à me dire ?

— Faut bien garder le moral, Bob. Tu as pu contacter tout le monde ?

— Évidemment. Qu'est-ce que tu crois !

— Alors, nous serons prêts à les recevoir.

— Quand seras-tu là-bas ?

La voix de Stacci était traînante, caverneuse. Il y eut un bâillement étouffé dans le combiné.

— Bientôt, ne t'inquiète pas.

— Avec tes gars ?

— Tu ne penses quand même pas que je vais arriver tout nu.

— Ouais, ouais. Tâche de prendre tous ces mecs en souplesse, hein ?

— S'il le faut, je leur ferai boire tout le champagne de la réserve avec un entonnoir.

— C'est ça. Beurre-les un max, Johnny, donne-leur tout ce qu'ils veulent à bouffer. Ensuite on les portera gentiment à leurs bagnoles.

— À quelle heure arriveras-tu ? questionna Bolan. Il faudra que je l'annonce à ces mecs.

— Vers 9 heures. Chambre-les bien en attendant !

— Compte sur moi, conclut-il en raccrochant.

Pendant une minute il demeura immobile, le regard fixant un point imaginaire à travers le pare-brise, puis il prit une profonde inspiration et relança le moteur de la Corvette.

Stacci le requin avait poussé ses calculs jusqu'à l'extrême limite, envisageant même de faire sauter la cabane si l'affaire devenait trop dangereuse pour lui. Il devait avoir placé de nombreuses cloisons étanches entre lui et les hommes qu'il manipulait, sa troupe, ses contacts d'affaires, ses hommes de paille. Il n'hésiterait donc pas à mettre le plan alternatif à exécution et à sacrifier ses propres soldats en même temps que les délégations de l'Est. C'était bien dans la psychologie d'une ordure vicieuse de la *Cosa Nostra* qui possédait vraisemblablement d'autres équipes jusqu'alors en réserve.

Peut-être même avait-il décidé de tout envoyer en l'air quoiqu'il advienne, estimant qu'après un tel coup plus personne n'oserait jamais venir le provoquer sur « son » territoire.

Eh oui ! La partie était loin d'être jouée. Bolan devait tenir compte de la duplicité et de la démente de Bob le requin. Il avait pris un certain nombre de précautions pour opérer et terminer son blitz, mais se demandait si ce serait suffisant.

À 8 h 15, il se présenta à l'entrée du « fortin » alors qu'un crachin poisseux tombait du ciel gris. La pression barométrique avait encore baissé, le toit-terrasse de l'ex-hôtel menaçait de disparaître dans les nuages qui s'appesantissaient de plus en plus sur la montagne, glissant sur ses flancs comme une lente avalanche cotonneuse.

Il franchit la barrière métallique qu'un soldat aux traits fatigués releva en maugréant. Un deuxième garde se tenait un peu en retrait, appuyé contre un mur.

Par la vitre ouverte, il demanda au type :

— Il y a déjà du monde ?

L'autre vint s'accouder à la portière.

— Un premier arrivage, des gars de Boston à ce qu'on m'a dit.

Il désigna le parking où stationnaient cinq grosses voitures, ajouta :

— Sont là depuis vingt minutes.

— Dis-moi, tu ouvres comme ça à tout le monde ?

— J'veus ai vu hier soir, monsieur. Et j'ai reconnu votre caisse.

— T'as l'air crevé.

— Un peu, oui, j'ai à peine dormi deux heures.

— Ça va, fit Bolan en embrayant. Je vais te faire remplacer.

Il roula jusqu'au milieu du parking, claqua la portière de son véhicule et franchit le perron du grand bâtiment. Un coup d'œil général le renseigna sur l'équipe qui était déjà arrivée. Une quinzaine d'hommes occupaient le fond du salon, près de la piste de danse. Ils étaient assis et discutaient à voix contenues, des verres remplis à portée de main. Parmi eux, Bolan reconnut deux tueurs de Boston et identifia un soto-capo du Massachusetts.

Quelques soldats anodins déambulaient dans le hall et à l'amorce du salon, deux autres avaient pris place derrière le comptoir du bar,

essuyant mécaniquement des verres déjà propres et le regard aux aguets. Bientôt, Sammy Ventura s'amena en hâtant le pas, un sourire un peu crispé aux lèvres. Bolan attaqua bille en tête :

— Je sais que la situation est difficile, Skipper, mais essaie de ne pas claquer tes gars.

— Il a fallu tout préparer. On n'a pas eu beaucoup de temps.

— Fais quand même remplacer les gardes à l'entrée, ils sont complètement dans le potage. Ensuite, présente-moi tes chefs d'équipes.

Skipper hocha la tête, faillit dire quelque chose puis s'éclipsa tandis que Bolan se dirigeait vers la délégation de Boston. Il salua le *soto-capo* David Vitali, ajouta en lui souriant :

— Tu as fait bon voyage, Dave ?

— Infect ! rétorqua le mafioso dont les traits étaient tirés par le manque de sommeil. Et notre hôtel était dégueulasse. Heu, on se connaît ?

Il dévisageait Bolan, essayant de le situer.

— Moi je te connais, Dave. Ça me fait plaisir de te voir à Vancouver. Tu peux m'appeler Johnny.

L'autre lui renvoya son sourire.

— Moi aussi, je suis content de trouver un interlocuteur valable. C'est toi qui, heu... qui t'occupes de faire tourner la cabane ici ?

— Peut-être bien, répondit Bolan sans se départir de son sourire.

— Oui, je vois... C'est bien que Bob nous ait invités. Il sera là quand ?

— Il ne devrait pas tarder. Le temps de régler quelques affaires.

Bolan passa familièrement son bras sous celui de Vitali et l'entraîna pour lui faire faire quelques pas à l'écart.

— Tu es au courant ? lui demanda-t-il.

— Au courant de quoi ? Il y a quelque chose que je devrais savoir ?

— Pour les autres... Je veux dire, ceux de Manhattan et d'Atlantic City.

Les traits du *soto-capo* se tendirent un peu plus.

— Eh bien, je suis au courant que New York envoie une équipe, on s'est entendus là-dessus. Mais on ne m'a rien dit au sujet d'Atlantic City.

— C'est Max Carollo qui est à la tête de la délégation, Dave. Envoyé par Jack Coppola.

— Quoi ? L'Écrémeur, ce sale con ?

Bolan haussa les épaules.

— Je pensais que tu le savais. Tu comprends ce que ça pourrait signifier ?

— Putain de merde !

— C'est pas tout. L'ex-roitelet de Philadelphie nous envoie aussi du monde.

Vitali se raidit. Ses yeux firent un rapide mouvement de va-et-vient et il grogna :

— J'aime pas ça. J'aime pas ça du tout.

— Moi non plus répliqua Bolan en soupirant. Faut pas être un génie pour comprendre les intentions de ces mecs. C'est pour ça que j'ai tenu à t'en parler tout de suite. Nous n'avons aucune sympathie pour eux, mais il se trouve que Bob ne s'est pas senti en mesure de leur refuser. D'après eux, ils sont venus donner un coup de main, mais sois sûr qu'ils vont tout faire pour s'approprier le gros gâteau. Tu as sans doute une idée de ce que ça représente...

— Ouais, fit Vitali après un temps de réflexion. Je crois que je vais calter d'ici avec mes hommes. On se retrouvera au téléphone.

— C'est pas ce que je te conseille, Dave. Ici, c'est une place forte et tu as l'avantage d'être arrivé le premier. Répartis discrètement tes gars aux bons endroits et dis-leur de se tenir prêts au cas où il y aurait un incident.

La respiration de Vitali se bloqua. Bolan crut l'entendre grincer des dents.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne solution. Nous ne sommes qu'une quinzaine.

— Mais ils m'ont l'air de types qui savent se démerder. De mon côté, je dispose de cinquante hommes, Dave. À nous deux, on constitue une force que pas un de ces gus n'osera affronter. Et puis, je ne t'ai jamais dit qu'ils comptent faire un coup d'État. D'après nos informations, ils vont essayer de nous faire ça à l'influence, au culot. C'est peut-être des péquenauds, mais ils ne sont pas stupides au point d'envisager de tuer la poule aux œufs d'or en foutant la merde.

— D'accord. Mais il y a un risque. Frank ne m'a pas envoyé au Canada pour me faire canarder.

Bolan déduisit que le soto-capo parlait de Frank Lippi, le plus puissant des *capi* de Boston. Il était clair que lui aussi tenait à assurer la partie à Vancouver.

— Tu ne vas quand même pas laisser le terrain à quelques endoffés ? Que pensera Frank en apprenant que tu t'es dégonflé devant Max Carollo ?

Bolan ricana en enchaînant :

— Qu'est-ce que t'a dit Bob, cette nuit ?

— Qu'il savait que j'étais là et que ça lui ferait plaisir de discuter avec moi. Il m'a aussi assuré qu'il venait d'avoir Frank au bout du fil.

— Tu as vérifié, je suppose ?

— Oui, évidemment.

— Alors pourquoi hésites-tu ? Comprends bien une chose, Dave :

Bob à besoin d'hommes comme nous pour l'épauler. Et si Frank t'a délégué, c'est parce qu'il compte sur toi à fond. Du moins, c'est mon sentiment. Est-ce que je me trompe ? Téléphone-lui donc...

— À Bob ? Je ne sais même pas où il est en ce moment.

Bolan eut un geste d'agacement.

— À Frank, pas à Bob ! Je suis certain qu'il te donnera le feu vert. Et rappelle-toi : nous sommes du même bord, toi et moi. Si nous sauvons la situation, il nous en sera plus que reconnaissant. Il ne peut pas tenir la position tout seul. Ce coup est trop important.

— Dois-je comprendre qu'il s'est laissé dépasser ?

— Sûrement pas. Mais tout seul il ne pourra traiter que le tiers à peine des affaires qui se présentent. Il y a des places à prendre...

Bolan marqua une courte pause, ajouta :

— Je dois te laisser, Dave, faut que je m'occupe de mes hommes.

Du coin de l'œil, il venait d'apercevoir « Butcher » Zarovitch en discussion avec Skipper près du bar. Lorsqu'il rejoignit ce dernier, Butcher avait déjà disparu par la porte menant au restaurant.

— Bob est arrivé ? demanda-t-il au *caporegime*.

— Pas encore, Butcher me dit qu'il aura un peu de retard.

— Tes hommes sont en place ?

— Tout est O.K. de ce côté.

Ventura tendit un talkie-walkie Motorola à Bolan.

— Il est calé sur une fréquence codée, expliqua-t-il. Personne d'autre que nous et mes gars ne pourra se mélanger à nos appels.

Bolan prit l'appareil et le questionna encore :

— Que vient faire Butcher ?

— M. Stacci lui a demandé de tout contrôler.

À cet instant, le bruit de plusieurs véhicules se fit entendre au-dehors et sept grosses carrosseries freinèrent pour prendre place sur le parking. Suivi de Skipper, Bolan s'avança près d'une fenêtre.

À peine les voitures étaient-elles arrêtées que des hommes en jaillissaient et s'éparpillaient de tous côtés, leurs yeux fouillant l'ensemble de la propriété. Lorsqu'ils eurent envahi les lieux jusqu'au perron, deux d'entre eux se détachèrent pour pénétrer dans le bâtiment où ils jetèrent un long regard méfiant. Puis l'un d'eux ressortit et fit un signe.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'un gros personnage au visage taurin daigna quitter l'abri d'une limousine noire pour marcher vers le perron. Max Carollo, l'Écrémeur.

— La Gestapo et le Herr General ! commenta un peu aigrement Skipper. Vous avez vu ces types ? À les voir, on dirait qu'ils ont l'intention de nous foutre dehors pour prendre notre place.

— Occupe-toi de les recevoir, lui ordonna Bolan. File-leur à boire et tout ce qu'ils veulent, mais ne les mélange surtout pas avec ceux de

Boston.

— Je m'en garderai bien !

— Annonce-leur que Stacci ne va pas tarder.

Il le quitta et pénétra dans l'imposante salle de restaurant où l'on avait préparé des tables. Il y avait des plateaux de victuailles sur les nappes blanches, de la charcuterie, des toasts, des crudités. Des bouteilles de vin étaient réparties sur les tables, d'autres, par dizaines, s'amassaient sur une desserte. Du champagne, aussi. On avait bien fait les choses, poussant même le souci à offrir du Chianti italien. Comme au bon vieux temps.

Bolan enregistrait machinalement tous ces détails tout en observant Douchko Zarovitch affairé au fond de la salle devant un haut buffet. Il s'était arrêté devant la seconde porte d'une sorte de sas qui desservait le restaurant, et Butcher ne pouvait l'apercevoir.

Au bout de quelques secondes, le Yougoslave se retourna en inspectant la salle de son curieux regard vairon et commença à marcher en direction de la sortie.

L'Exécuteur se décolla de la porte pour réintégrer le hall principal. Qu'est-ce que le tueur-garde du corps était venu faire à *Grouse Mountain* alors qu'il était censé ne pas quitter son patron afin de le protéger ? Ça n'avait pas de sens, sauf pour Bolan qui commençait à penser que ses craintes étaient justifiées.

S'il ne se trompait pas, il allait devoir précipiter les événements et opérer son blitz avant même d'avoir distribué entièrement les rôles. Sans avoir assuré suffisamment son repli.

Un banco qui pouvait bien lui coûter la vie.

CHAPITRE XVI

Bolan laissa le tueur pénétrer dans le hall. La troupe en provenance d'Atlantic City avait déjà investi le salon à grand bruit et Max Carollo était en train de discuter avec Sammy Ventura.

Bolan accéléra le pas pour rattraper Butcher. Il allait le rejoindre quand un homme de Ventura intercepta le Yougoslave pour lui parler. À moins de deux mètres, le bref échange fut parfaitement compréhensible :

— Monsieur Stacci vous demande au téléphone, indiqua le soldat.

— Où ?

— Dans le bureau, au premier.

D'une démarche raide, le Yougoslave s'achemina vers l'escalier au fond du hall et Bolan le suivit, louvoyant entre les hommes de plus en plus nombreux, pour lui laisser un peu d'avance. Sur le palier du premier, il croisa l'un des gardes de l'entrée qui dévalait l'escalier, une radio à la main.

— T'as pris une douche ? lui demanda-t-il.

— Pas le temps, répliqua l'autre. On m'a dit de voir Skipper.

— Quel est ton nom ?

— Rudy, m'sieur.

— Ouvre l'œil et tiens-toi à l'écoute, lui conseilla Bolan en faisant mine de s'engager vers l'étage supérieur.

Dès que le soldat eut disparu à sa vue, il redescendit les quelques marches pour continuer son trajet. Tout au fond du couloir une porte se refermait. Il prit la même direction, mais sans hâte, laissant passer quelques secondes, puis entra à son tour dans la pièce aménagée en bureau.

Butcher se tenait à l'autre extrémité et regardait par une fenêtre, un téléphone contre sa joue, grognant parfois de courtes réponses. Lorsqu'il eut fini, il se tourna lentement, les yeux baissés et les lèvres retroussées sur ce qui aurait pu être un sourire ironique. Il n'aperçut l'Exécuteur que lorsqu'il fit un pas en avant en direction de la porte et envoya hargneusement comme s'il était pris en faute :

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Et toi ?

— Ça vous regarde pas.

— Bien sûr que si. Tu as posé tous les détonateurs ?

— Qui vous a parlé de ça ? rétorqua-t-il, une lueur sournoise dans ses yeux dissemblables.

— Bob. Tu te crois seul dans le coup ?

— Je vois pas ce que vous voulez dire. Je fais mon boulot et c'est

tout.

Contrairement à sa réputation, le tueur se montrait relativement loquace. Mû par une intuition, Bolan lui jeta :

— Pour qui travailles-tu réellement, Douchko ? J'ai l'impression que ce n'était pas à ton boss que tu parlais.

À l'expression de férocité qui se peignit soudain sur la face brutale, Bolan sut qu'il avait touché un point sensible, il n'y avait pas à s'y tromper. Butcher n'était pas aussi abruti qu'il en avait l'air. Immédiatement, l'Exécuteur comprit ce qui se passait dans sa tête. Il était allé trop loin, l'affrontement était inévitable.

Un rictus cruel retroussa les lèvres du Yougo qui lâcha méchamment :

— J'veais te foutre en l'air, connard. Je vais faire péter ta tronche d'enfoiré.

— Ce n'est pas la bonne solution et tu n'y parviendras pas.

Bolan essayait de gagner un peu de temps pour l'inciter à parler, à lâcher un renseignement qui viendrait confirmer ce qu'il devinait.

— Je sais à qui tu passais les informations, Douchko. Les autres le savent aussi, il est trop tard.

Mais la pression était devenue trop forte. Pendant une seconde, les deux regards s'affrontèrent, le bleu acier de Bolan contre l'étrange mélange bicolore des yeux vairons. Un instant extrêmement fugace, mais qui parut durer indéfiniment. Puis il y eut un double et rapide mouvement de part et d'autre.

Butcher avait lancé sa grosse pogne pour saisir la crosse de son Colt. 45. Tandis qu'il émettait un feulement sauvage, le Beretta silencieux était déjà dans la main de l'Exécuteur et toussait doucement.

Alors que le tueur n'avait même pas encore extrait son arme de sa gaine, un troisième œil sanglant apparut au milieu de son front, juste au-dessus de ses gros sourcils broussailleux. Il bascula lentement, entraînant une chaise dans sa chute.

Bolan se pencha sur le corps pour le fouiller, trouva très vite ce qu'il cherchait. L'objet ressemblait à une calculatrice de poche curieusement munie d'une courte antenne rétractable.

Ainsi, il ne s'était pas trompé. L'appareil qu'il avait en main n'était pas autre chose qu'une radiocommande destinée à la mise à feu à distance de charges explosives. Il en avait déjà utilisé de semblables dans sa guerre contre la mafia.

Mais où les charges étaient-elles dissimulées ? Le temps qui restait à Bolan n'était pas suffisant pour se livrer à des recherches, d'autant plus que la tension allait très vite monter. Il décida donc au pied levé de se servir de la sordide machination de Bob Stacci pour poursuivre la partie machiavélique.

Ayant attrapé le cadavre, il commençait à le traîner vers un placard lorsque la porte s'ouvrit sur un jeune type aux yeux fouineurs qui poussa tout de suite une exclamation et chercha à prendre son arme.

— Fais pas le con, lui dit sèchement Bolan. Ce fumier allait faire tout sauter.

— Quoi ? Qu'est-ce ?

— Aide-moi au lieu de poser des questions à la con.

Mécaniquement, le soldat vint près de lui et se baissa. Puis il éructa soudain :

— Mais... C'est Butcher !

Le coude de Bolan l'atteignit à la gorge comme un marteau-pilon et lui écrasa la trachée-artère, le projetant en même temps à plus de deux mètres. C'était l'un des hommes de Skipper Ventura. Pour sa mise en scène, il aurait préféré avoir affaire à un soldat de Max Carollo ou de Vitali, mais il n'avait guère eu le choix.

Une minute plus tard, les deux cadavres étaient dissimulés, l'un derrière un divan, l'autre à l'intérieur d'un grand placard servant de rangement. Il y avait du sang sur la moquette. Bolan transporta un fauteuil sur la tache, vérifia qu'il n'en avait pas sur ses vêtements, puis sortit.

Le couloir était désert, un fort brouhaha commençait à se faire entendre depuis le rez-de-chaussée. À mi-chemin, Bolan voyant un type déboucher en courant l'empoigna par le col de sa veste.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Le chef m'a demandé de vérifier l'étage.

— Tes sûr que tu te trompes pas ?

— Il paraît que la réunion va se tenir ici.

— Tu es avec qui ?

— M. Carollo.

Il le lâcha.

— Bon, ça va. Amène-toi.

Ouvrant la porte d'une chambre, il le précéda, attendit qu'il l'eût rejoint sans méfiance près d'une fenêtre et fit jaillir la dague de combat de sa gaine.

Quand il ressortit, Bolan était seul, le visage sans aucune expression, froid et calme. Il s'adossa à un mur du couloir en entendant de nouveaux bruits de pas, attendit d'apercevoir deux hommes se profiler à contre-jour pour venir à leur rencontre et leur posa la même question qu'au dernier visiteur malchanceux.

— Pourquoi tu demandes ça ? répliqua le plus grand des deux.

Il leur ricana au visage.

— Tu crois qu'on laisse entrer ici tous les petzouilles de Vancouver ?

— Je suis pas un petzouille, connard. C'est un certain Sammy qui m'a dit où ça devait se passer. On doit jeter un coup d'œil.

— Et vous êtes d'où ?

— Va le demander à David.

Bolan simula l'indécision.

— Ah oui ?

— Ouais. Tu nous laisses passer ?

— Bon, je vous accompagne.

— Montre-nous la salle de conférence.

En fait de salle de conférence, Bolan leur montra une chambre vide, les y fit entrer et les tua silencieusement en moins d'une seconde. Replaçant dans son holster le Beretta dont le muflé était encore chaud, il sortit et referma soigneusement la porte, puis appela dans son *transceiver* radio :

— Skipper !

Il répéta deux fois son appel, mais personne ne lui répondit et il changea d'idée :

— Rudy ! T'es là ?

— Oui, j'suis là, fit le petit mafioso qu'il avait croisé quelques minutes plus tôt. Qui est-ce ?

— Jack. Tu sais où est Skipper ?

Bolan souhaita qu'il y eût dans les lieux un soldat répondant au prénom de Jack. La réponse lui arriva tout naturellement :

— Non. On vient de m'envoyer au sixième pour relayer Big Ted. J'préfère garder la nana plutôt que de faire le pied de grue en bas.

— De quelle nana parles-tu ?

— Ben, de celle que Butcher a amenée ce matin.

Le sang de Bolan puisa plus fort à ses tempes.

— O.K., fit-il. T'es un sacré veinard. La quitte pas des yeux, surtout, et la laisse pas cavalier dans les étages, ça ferait mauvais effet.

— Je n'ai d'yeux que pour elle ! Elle a un de ces culs !

— Fais pas leçon, hein ! Bon, silence, maintenant.

Raccrochant le Motorola à sa ceinture, il s'achemina rapidement jusqu'au bout du couloir où il savait pouvoir trouver un escalier de service, qui l'amena devant les cuisines. De là, il gagna la salle du restaurant et se dirigea vers le hall d'entrée.

— Où est Skipper ? demanda-t-il à un homme qui marchait de long en large et semblait épier tout le monde.

— Dans le salon, il cause avec des huiles.

Effectivement, Bolan vit Sammy Ventura en discussion avec deux hommes près du bar. Il le héla. Le *caporegime* tourna le regard de son côté et, après un signe de tête, vint à sa rencontre.

— Je t'ai appelé par radio, lui dit durement Bolan. Je croyais que ces appareils devaient servir à ça.

— J'étais avec Benny Martin, protesta Skipper. J'ai dû bloquer le son pour qu'il n'entende pas les messages.

— Qui est Benny Martin ?

— Le second de Gus Sangallo.

Ainsi, la troupe de New York était arrivée.

— Combien d'hommes avec lui ?

— Une trentaine. Que des sales gueules.

— Fais gaffe, mais ne les brusque pas, faut jouer tout en souplesse.

Et ceux de Kansas City ?

— Toujours pas là, et aucune nouvelle.

Bolan consulta sa montre.

— J'ai l'impression qu'ils ne viendront pas.

— C'est ce que je pense aussi. Je me demande s'il n'y a pas un coup tordu de leur côté.

— Ça se pourrait bien, dit Bolan.

Il prit un air contrarié, questionna à voix basse :

— Dis-moi, qu'est-ce que c'est que cette connerie, Sammy ?

— Quelle... Je vois pas ce que vous voulez dire.

— Qu'est-ce que tu me caches ?

— Mais je vous jure que tout le dispositif est prêt...

— Je te parle de la fille auprès de laquelle tu as envoyé Rudy monter la garde.

— Ah ! Je pensais pas que ça vous intéresserait.

— Tout m'intéresse quand il s'agit de la sécurité.

— C'est Butcher qui...

— Je sais. Qui est-ce ?

Skipper se mordilla la lèvre avant de répondre :

— La fille de Kessler.

— Lisa Kessler ? Bon Dieu, mais ce con de Butcher est complètement ravagé.

— Je lui ai dit que cette gonzesse n'avait rien à faire ici, mais il m'a affirmé que c'était un ordre de M. Stacci.

— Et tu l'as cru ?

— J'ai bien essayé de vérifier, mais M. Stacci est introuvable. Alors, j'ai posé une seconde fois la question à cet abruti de Yougo, il m'a répondu qu'elle ne resterait pas longtemps.

— Où s'est-il rendu dans la maison ? Où l'as-tu vu aller ?

— C'est important ?

— Vital.

Ventura fronça les sourcils, paraissant faire un effort de mémoire.

— Au début, je l'ai vu tout au fond du salon, là où se tient l'orchestre quand on fait une sauterie. Il farfouillait à droite et à gauche. Heu... Ensuite il est allé derrière le bar, il a demandé à un de mes hommes qui s'y tenait d'aller lui chercher un *transceiver*. C'est ce

gars qui me l'a dit ensuite, mais il ne restait pas assez d'appareils. Et puis... ouais, je l'ai vu dans les cuisines quand je suis allé vérifier si tout collait de ce côté.

— C'est tout ?

— Je ne pouvais pas être partout, Johnny. Et je n'avais aucune raison de me méfier du Yougo. Vous craignez qu'il ait fait quelque chose de pas catholique ?

Ça n'avait en effet rien de catholique. Mais selon ce que savait à présent Bolan, c'était dans la logique des choses... D'assez bons emplacements pour répartir des charges explosives.

Il prit un air catastrophé.

— Ça pue, Sammy. C'est toi-même qui m'as dit que Butcher n'est pas un mec normal. Quant à la gonzesse...

Sammy continuait de se mordiller la lèvre, comme un gosse pris en faute.

— Vous avez raison, je vais lui dire qu'il se magne de sortir cette fille d'id.

— Laisse, je m'en charge. Dans quelle piaule est-elle ?

— La 612.

— Bon. Toi, occupe-toi de nos invités et fais en sorte qu'ils ne se baladent pas partout dans les couloirs. J'en ai vu qui se dirigeaient vers les étages.

— Je vais faire placer un barrage. Au fait, vous m'avez demandé de vous présenter mes chefs d'équipes.

Bolan suivit le regard du *caporegime* et aperçut cinq hommes qui se tenaient à l'autre bout du hall, les yeux fixés dans leur direction.

— Je les verrai plus tard, décréta-t-il. Donne-moi leurs noms.

— Y a Tom Gaiza, Nike Michele, Chris Monty et Jeff Arrighi. Le plus grand, c'est Vince Dallas, c'est lui qui dirige l'équipe extérieure.

Bolan grava leurs noms dans sa mémoire.

— Je leur ai dit qu'ils doivent se conformer à tout ce que vous leur demanderez, Johnny. Ce sont des types très bien.

Il leur fit un signe de la main, adressa une grimace amicale à Skipper en ajoutant :

— Va retrouver Benny Martin, annonce-lui que la conférence se tiendra dans un quart d'heure au premier étage.

— Même si M. Stacci n'est pas encore arrivé ?

— On ne pourra pas les faire attendre plus longtemps. Te frappe pas, Sammy, ça devrait bien se passer.

Le plantant là, il se dirigea vivement vers l'entrée du restaurant où il venait de voir entrer un homme blond d'assez grande taille, vêtu d'un costume gris perle, d'une chemise bleue et d'une cravate d'un orange criard. Il semblait très décontracté et échangeait des plaisanteries avec un autre type à l'allure de mastodonte dont la tête

ressemblait à celle d'un bull-dog. Ce dernier s'appelait Gus Sangallo et représentait l'une des grosses légumes de la mafia new-yorkaise.

Bolan connaissait l'autre de longue date, depuis le début de sa guerre contre le Crime Organisé. Il se nommait Cari Lyons et avait été flic à Los Angeles, puis s'était enrôlé dans une brigade spéciale d'intervention anti-crime – Able Group – formée par Harold Brognola dans le cadre de la répression du grand banditisme.

Qu'est-ce que Lyons venait foutre dans cette galère ? N'y avait-il pas assez de la présence de Lisa Kessler dans ce fortin du diable qui allait dans quelques instants être le siège d'un des plus grands bains de sang auquel la mafia ait été conviée ?

Car ce n'était maintenant qu'une affaire de quelques minutes. Bolan en avait la sensation physique. Quelques brèves minutes auxquelles allaient ensuite s'enchaîner des secondes de démente.

CHAPITRE XVII

Bolan dépassa le groupe d'hommes au milieu duquel se tenait Lyons et lui envoya un coup d'œil latéral. Ce dernier le regarda aussi, brièvement, et Bolan crut qu'il allait l'interpeller. Mais – l'avait-il reconnu ou pas ? – il resta la bouche ouverte, indécis, avant de reprendre sa discussion avec l'énorme Sangallo.

Tandis que les nouveaux arrivants marchaient tranquillement dans la salle, devisant et commentant les événements, Bolan s'approcha du meuble devant lequel s'était affairé Douchko Zarovitch. Il en ouvrit les portes du bas, découvrit des piles d'assiettes sur une étagère, des cartons de vin en dessous, et des serviettes pliées et mises en piles. Rapidement, il écarta avec précaution tout ce qui lui paraissait anodin, allongea le bras pour ouvrir une caisse comportant l'inscription « Droguerie » sur son couvercle, et suspendit son geste à mi-course.

La caisse recélait une douzaine de containers de métal peints en kaki, comportant chacun deux cosses destinées à y fixer des fils électriques. Sur l'un des containers, on avait attaché une boîte noire d'où partait un fil d'une quinzaine de centimètres qui pendait le long de l'emballage. Bolan retint un sifflement. Il y avait là une vingtaine de kilos de plastic C-4, l'un des explosifs militaires les plus puissants qui soient.

Il rabattit le couvercle sur lequel il remplaça les piles de serviettes, referma le meuble dont il s'éloigna ensuite d'une démarche nonchalante malgré la tension qui l'animait. Combien y avait-il de ces charges dans le grand bâtiment ? Au moins quatre, d'après ce que lui avait dit Skipper Ventura, et peut-être plus. C'était largement suffisant pour réduire la place forte de la mafia en une infinité de débris minuscules qui iraient se perdre dans l'atmosphère.

Quand il avait eu la quasi-certitude de ce qu'avait fait le Yougoslave, Bolan avait envisagé d'utiliser la situation à son avantage. Évidemment, cela lui simplifiait les choses. Mais des éléments nouveaux et totalement imprévus étaient survenus. Lisa Kessler, d'abord. Il ne pouvait tout faire sauter avant de l'avoir évacuée et mise en sécurité. Il ne pouvait pas non plus l'emmener en se repliant, ça n'entraînait pas dans son plan.

Et puis maintenant c'était Cari Lyons qui apparaissait au beau milieu de la délégation venue de New York. La tuile totale ! Le plan échafaudé par l'Exécuteur n'était plus utilisable.

Quant à Stacci, il y avait gros à parier qu'il ne montrerait pas le bout de son nez. Il devait se terrer dans un trou en attendant que

l'affaire se tasse ou qu'elle pète. Mais une question, pourtant, demeurerait sans réponse : pourquoi Stacci voulait-il que Lisa Kessler meure dans l'explosion ? Ça n'avait aucun sens. Lisa Kessler morte, Stacci n'avait plus de moyen de pression sur Howard Kessler.

Bolan sentait que la réponse était simple et parfaitement rationnelle dans la psychologie des *amici*, mais il ne faisait encore que l'entrevoir. Et il n'avait vraiment plus de temps d'y réfléchir. Ce qui comptait, maintenant, c'était d'amorcer le bain de sang général avec de nouvelles données qui constituaient pour lui un handicap désastreux.

Au départ, il n'escomptait évidemment pas venir à bout à lui tout seul de la troupe nombreuse qui à présent occupait les lieux. C'eût été une folie. Il avait envisagé de provoquer divers incidents suffisamment importants pour provoquer la panique parmi les différents clans mafieux. Il avait résolu de les faire s'entre-tuer. Mais voilà que tout était remis en question. Il ne pouvait évidemment pas abandonner Lisa Kessler ! Ni Lyons...

Et tout pouvait se déclencher à n'importe quel moment, à chacune des secondes qui filaient comme de minuscules particules de vie.

Combien y avait-il d'hommes à présent réunis dans le « fortin » ? Cent ? Cent vingt, plus probablement.

Intrigant, intoxicant et jouant sur des ressorts qu'il savait particulièrement sensibles, Bolan avait réussi à prendre le contrôle des équipes de Skipper, mais ça ne durerait qu'un temps. Lorsque tout pèterait, il devrait jouer en solitaire, balancer de l'essence sur le feu pour l'attiser et ensuite essayer de sauver sa peau.

Il lui faudrait donc se frayer un passage au milieu de tous ces fauves en emmenant la fille et le flic avec lui. C'était leur faire courir un risque démentiel. À moins que...

Il reporta son attention sur le groupe entourant Gus Sangallo qui revenait lentement vers la sortie du restaurant et le devança. Lorsque tout le monde se retrouva dans le hall d'entrée, il marcha carrément vers Cari Lyons auquel il s'adressa d'un ton enjoué :

— Je ne pensais pas te voir ici, Braddock. Comment vont les affaires à Manhattan ?

Le flic déguisé en mafioso le fixa d'un air étonné.

— Est-ce que nous nous connaissons ?

— Un peu ! Ça fait longtemps, mais je n'ai pas oublié. Tu ne te souviens pas de Charly Rickert ?

L'Exécuteur venait de rappeler à Lyons le sanglant épisode de *Beverly Hills* où il lui avait sauvé la vie en liquidant in extremis Charly Rickert, un policier véreux vendu à la mafia. Le capitaine Braddock était alors le supérieur de Lyons.

Ce dernier donna d'abord l'impression de ne pas comprendre puis

une lueur fugace anima son regard. Les yeux baissés, il répliqua d'un ton anodin :

— Ouais. Mais je ne m'appelle pas Braddock. C'est Vince Polaski, mon nom.

— Merde, t'as raison ! Moi qui croyais ma mémoire infailible ! Désolé, Vince.

— Pas grave.

— Je t'offre un pot ? On a encore du temps à tuer avant l'arrivée du big boss.

Lyons se tourna vers Sangallo qui avait suivi distraitement la rapide conversation.

— Vas-y, fit le mastodonte de New York qui ajouta en ricanant : et essaie de tirer les vers du nez de ton pote, Vince. Demande-lui quand on va pouvoir bouffer toute cette belle charcuterie.

Bolan comprit le sous-entendu, rigola à son tour en entraînant le flic en direction du bar. Il se fit servir deux coupes de champagne, en offrit une à Lyons, puis lui chuchota à l'oreille :

— Compte dix secondes et rejoins-moi au sixième, chambre 612.

Sans plus attendre, il traversa le hall, monta l'escalier et s'adressa à l'un des deux *soldati* qui barraient l'accès au palier :

— Quelqu'un va me rejoindre, Vince Polaski. Tu te souviendras ?

— Oui, monsieur.

— Ne lui fais pas d'histoire, hein ?

— Comptez sur moi, monsieur.

Il emprunta l'ascenseur pour monter au sixième, se lança vers la porte de la chambre 612 où il frappa trois coups.

— Qui est-ce ? répondit une voix d'homme.

— Johnny. Ouvrez.

L'instant d'après, Rudy ouvrait le battant, un revolver à la main.

— Pose ta péttoire et dégage.

— Mais, Skipper m'a dit de pas bouger d'ici...

— Il s'est trompé, tu dégages, rétorqua Bolan qui lui expédia aussitôt une pastille brillante de .9 mm dans le nez.

Il repoussa le corps pour l'empêcher de bloquer l'entrée et examina la chambre. Une fille brune à demi nue était attachée sur un grand lit par les poignets et les chevilles. Pour tous vêtements, elle ne portait qu'un slip minuscule et un soutien-gorge qui ne cachait presque rien de ses seins. Un morceau d'adhésif médical était collé sur sa bouche. Elle avait relevé la tête pour essayer de comprendre ce qui se passait et roulait des yeux vers l'entrée.

Elle était vraiment splendide malgré l'expression terrorisée de son visage. Dix-sept ans, maxi ! De corps, elle en faisait un peu plus, à cause des rondeurs placées exactement là où il le fallait, mais ce n'était encore qu'une gamine. Une gosse complètement dépassée par

les événements et visiblement à deux doigts de la crise de nerfs.

Il la sentit prête à hurler quand il lui ôta son morceau de sparadrap. Lui plaquant une main sur la bouche, il lui intima :

— Silence, Lisa Kessler. On va vous sortir d'ici. Si vous criez, c'est foutu. O.K. ?

Après quelques secondes elle hocha la tête pour montrer qu'elle avait compris. Il trancha ses liens, l'aida à se mettre debout. Titubant un peu, elle se cramponna à lui pour faire quelques pas tandis que des sanglots commençaient à l'agiter.

Bolan était en train de lui mettre sa gabardine sur le dos lorsque Cari Lyons se pointa dans la chambre. Le flic se statufia après avoir failli buter sur le cadavre de Rudy. Il fit l'ébauche de lancer sa main en direction de son arme, stoppa d'un coup son geste en poussant une exclamation.

— Merde !

— Referme la porte, lui conseilla l'Exécuteur.

Il boutonna la gabardine pour cacher le corps de la fille et en noua la ceinture tandis que Lyons l'observait d'un œil ahuri.

CHAPITRE XVIII

— Nom de Dieu ! Sur le moment, je ne t'ai pas reconnu, mais, quand j'ai entendu ta voix, j'ai cru rêver ! T'as repris ton premier visage ? Le bruit en avait couru, mais je n'y croyais pas. Décidément, on a du mal à te suivre !

— C'était le but du petit jeu ; je vois que ça a marché !

— Je voudrais bien savoir ce qui se passe et ce que tu magouilles ici, Mack.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Tout va se désintégrer d'un instant à l'autre.

— Qu'est-ce qui va se désintégrer ?

— La cabane et tout ce qu'il y a dedans.

— Mais c'est de la démente ! J'arrive à peine, j'essaie de comprendre la situation et je tombe tout de suite sur un cinglé qui m'annonce la fin du monde. Je suis sur un coup fantastique, une opération préparée depuis des mois et...

— Annule-la et prépare-toi à te casser d'ici.

— Dis-moi au moins comment et quand ça doit se produire, que je ne meure pas idiot !

— Tu peux déjà commencer à compter les secondes, Cari.

— D'accord, mais...

— Tu bosses toujours pour Hal ?

— Rien n'a changé, c'est toujours Able Group. On a réussi à infiltrer la mafia de New York.

— Depuis combien de temps savais-tu que tu allais atterrir à Vancouver ?

— Hier matin. Ça s'est décidé d'un coup. On ne...

Lyons fut interrompu par une voix qui sortait du *transceiver* :

— Johnny ! C'est Skipper.

— Je t'écoute, répliqua Bolan.

— Il faut que je vous parle d'urgence. Où êtes-vous ?

— Parle.

— Pas dans cette boîte !

— Tu m'as dit que la fréquence est codée, non ? Alors, vas-y.

— Eh bien... Ça pue de plus en plus, Johnny. Et on a vu un gros tas de merde.

— Dépêche-toi de t'expliquer.

L'Exécuteur sentit que le moment était presque arrivé. Il devinait la gêne du *caporegime* qui voulait sûrement éviter que ses révélations s'ébruient. D'un coup, sa voix grimpa vers les aigus :

— On a trouvé de la viande froide au premier, trois types de chez

les gars de l'Est. Y en a un qu'a eu la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. C'est... Je me demande ce qui a pu se passer, c'est à peine croyable.

— Calme-toi, Skipper.

— Je m'efforce de rester calme, mais maintenant je suis sûr qu'on ne pourra pas éviter la bagarre. Ils vont vite se rendre compte qu'il leur manque des mecs... Ça va saigner, je vous dis !

— T'excite pas, bon Dieu ! Garde ton sang-froid et fais en sorte que pas un seul de ces types ne monte dans les étages. Je prends tout en main. Est-ce que je peux compter à fond sur Tom, Nike et les autres chefs ?

— Comme sur moi-même.

— C'est bon. Fais servir un nouveau coup à boire pendant que je règle une affaire. Embrouille-les le plus longtemps possible. Fonce.

— C'est pas vrai, c'est pas vrai ! soupira Cari Lyons dont la respiration s'était faite plus rapide.

Il avait sorti son arme – un automatique Browning – et en vérifiait le chargement tandis que la fille observait les deux hommes sans paraître comprendre la situation ni entendre ce qui se disait. Ses yeux étaient légèrement dilatés. Peut-être avait-elle été droguée, ou alors c'était la peur.

Appuyant de nouveau sur le bouton d'émission, l'Exécuteur lança :

— Tu as entendu, Nike ?

— Oui, fit Nike Michele dans la radio. Si on doit en arriver au clash, mes gars se laisseront pas surprendre.

— J'ai besoin de toi. Rappelle tout de suite au sixième.

— Maintenant ?

— Je t'ai dit tout de suite. Ne prends pas l'ascenseur.

Repérant une paire d'escarpins de l'autre côté du lit, Bolan supposa qu'ils appartenaient à Lisa Kessler. Il les lui tendit.

— Qui est-ce ? demanda nerveusement le flic en désignant la fille.

— Un moyen de pression utilisé par les cannibales de Vancouver. Emmène-la d'ici, Cari. Pars avec elle et va à *Lighthouse Park*, démerde-toi pour trouver la propriété Kessler. Enregistre bien, je n'ai pas le temps de répéter. Tu trouveras là-bas une autre fille, une sorte de Walkyrie blonde. Sors-la également et planque-les toutes les deux. Normalement, tu ne devrais pas avoir de difficulté, mais au besoin, emploie la force. Fais quand même gaffe. Dès que les nanas sont à l'abri, appelle Hal à Washington et donne-lui ta position.

L'Exécuteur lui tendit un trousseau de clés :

— Prends l'ascenseur. Monte dans la Corvette à l'entrée du parking. Démarre tranquillement et ne te retourne pas. D'accord ?

— Je ne crois pas avoir le choix.

— Non. Fous le camp.

Le flic de l'anticrime avait la gorge serrée. Bolan aussi. Ils échangèrent un dernier regard et Lyons sortit en tirant la fille par le bras.

L'instant d'après, l'Exécuteur lança un appel dans le Motorola :

— Jeff ! Tom ! Chris !...

— Ouais. C'est monsieur Johnny ?

— Affirmatif. Écoutez bien, un type et une nana vont sortir, ils prendront ma caisse. Qu'on les laisse passer. O.K. ?

Plusieurs voix lui répondirent affirmativement en se chevauchant.

— Je ne t'ai pas entendu, Jeff.

Jeff Arrighi était le chef de l'équipe chargée de la protection extérieure. Il répondit avec un temps de retard :

— C'est d'accord, monsieur.

— S'il le faut, protégez-les.

— N'ayez crainte !

La voix de Skipper Ventura s'intercala :

— Que se passe-t-il, Johnny ? Qui est le type ?

— Ne t'occupe pas de ça, c'est quelqu'un de confiance.

— Je ne comprends pas ce que...

— Tu comprendras dans quelques instants.

— Mais on pourrait au moins attendre l'arrivée de M. Stacci !

— Négatif ! On met l'atout en sécurité.

— Je pense que...

— Qu'est-ce que tu penses, Skipper ?

La voix de Bolan avait claqué durement. Il jouait sur l'ascendant qu'il exerçait sur Sammy Ventura, mais frémissait intérieurement en imaginant ce qui arriverait si le *caporegime* réagissait dans le mauvais sens. Il devait commencer à se poser des questions sur l'étrange comportement de « Johnny ».

— O.K., renvoya-t-il enfin.

Au ton de sa voix, l'Exécuteur sut qu'il n'était que temporairement résigné. Sans doute allait-il vouloir se renseigner sur ce qui se passait réellement.

— Je te rejoins dans un instant, enchaîna-t-il. Jeff ?

— Oui, monsieur, fit le *transceiver*.

— Tu as enregistré ?

— Pas de problème pour moi.

— O.K. Ouvrez l'œil, tous !

Interrompant l'émission, il se rendit ensuite dans le couloir, courut jusqu'au palier pour y attendre Nike Michele. Celui-ci déboucha bientôt, essoufflé et les traits crispés.

— Comment est le climat en bas ?

— Il y a de l'électricité dans l'air. David Vitali tourne en rond en cherchant deux de ses gars qui ont disparu et le gros Max commence à

grogner mauvais. Il a dit à Skipper qu'il exigeait de voir tout de suite M. Stacci.

— Stacci arrive, je viens de l'avoir au téléphone, assura Bolan dont le regard était devenu glacial. Sais-tu où est Kessler ?

— Bien sûr.

— Je vais te confier un travail de confiance, Nike. J'espère que tu seras à la hauteur.

— J'essaierai.

— N'essaie pas seulement, fais-le. Prends trois ou quatre hommes avec toi et va chercher Kessler. Si quelqu'un se met en travers de ta route, liquide-le.

— O.K.

— Dès que ce sera fait, amène-le à cette adresse.

Bolan lui mit dans la main une feuille de carnet sur laquelle il avait inscrit l'adresse de sa seconde planque à Port Moody.

— Les clés sont sous la première marche du perron, ajouta-t-il. Tu te souviendras ?

— Bien sûr.

— Enferme-toi là-bas avec Kessler et attends mon signal. J'espère que tu ne vas pas rater l'opération, Nike. C'est là-dessus que repose le succès ou l'échec du projet.

Le chef d'équipe siffla doucement entre ses dents.

— C'en est à ce point ?

— On fait déjà de la corde raide. Si tu manques le coup, on se fait piquer toute l'affaire par une bande de fumiers.

— Mais qui ?

— Tu le demandes ?

— Heu, non... J'm'en doute.

— Ce qui se passe n'est qu'un camouflage, tu comprends ? Une diversion pour qu'ils opèrent leur coup pourri pendant qu'on est occupés ici.

D'évidence, le mafioso ne comprenait pas grand-chose à la situation, mais, à voir son expression, il était plutôt satisfait à la perspective de quitter les lieux. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, ne sachant trop quoi répliquer.

— Qu'est-ce que tu attends ? lui lança Bolan. Tu veux que je te prenne par la main ?

L'autre opina et fit demi-tour pour dévaler les escaliers. L'Exécuteur demeura quelques secondes sur place, écoutant les sons assourdis qui lui parvenaient du rez-de-chaussée. En effet, il y avait de l'électricité dans l'air. Le ton montait, les esprits s'échauffaient. Les chefs avaient de plus en plus conscience que la situation était anormale.

Mais plus la fièvre montait, plus Bolan devenait de glace.

Malgré leur méfiance et leur instinct de fauve, les mafieux n'avaient pas encore découvert le pot aux roses, mais cela ne saurait tarder.

Il se rendit dans la chambre 601 où Skipper avait fait déposer la longue caisse en plastique apportée dans l'Econoline. Elle pesait plus de cinquante kilos et il dut la charger sur son dos pour la transporter sur le palier jusqu'à un escalier de service. De là, il gagna la terrasse où il déboucha dans le brouillard.

Le plafond nuageux s'était abaissé au point d'englober les deux derniers étages de l'immeuble dans une chape humide et poisseuse.

Ouvrant la caisse, il en tira un combiné M-16/ M-203 dont il passa la bretelle à son épaule. L'arme pouvait tirer aussi bien des balles de calibre .223 que des grenades de .40 mm explosives, incendiaires, ou de la grenaille. Il préleva également sept chargeurs de trente cartouches de .223 et un gros ceinturon militaire dans lequel il y avait une douzaine de grenades pour le M-203.

Il sortit ensuite l'objet le plus encombrant : un long fuseau de toile grise comportant des armatures en aluminium qu'il déplia et qui atteignit une longueur de trois mètres. Il en verrouilla les fixations, contrôla rapidement les attaches et déposa l'ensemble de la machine à même le sol de la terrasse.

C'était un système « P. L. » mis au point par une firme de Los Angeles, un compromis entre le deltaplane et le parachute directionnel. Replié, il ressemblait à un long parapluie, et il n'y avait plus qu'à faire sauter un verrouillage pour que les armatures se mettent définitivement en place sous l'action de ressorts et tendent la toile.

Quelques secondes plus tard, l'Exécuteur avait quitté la terrasse. Il se rendit au troisième étage, s'enferma dans une chambre contiguë au palier et équipée d'un téléphone. Là, il entreprit d'ôter ses vêtements, ne conservant que sa combinaison noire et l'armement qu'il avait déjà sur lui. Il y fixa le ceinturon militaire, vérifia tout son matériel et se passa la bretelle du gros combiné de combat autour du cou.

Il était prêt. Ou presque. Étrangement, il lui paraissait que les événements traînaient alors qu'il n'y avait que quelques minutes qu'il avait trucidé les trois mafiosi de Vitali et Carollo au premier étage.

Décrochant le téléphone, il appela le rez-de-chaussée.

— J'écoute, fit une voix anonyme.

— Est-ce que tu vois Max dans les parages ? Max Carollo.

— Heu... oui, il est pas loin.

— Va me le chercher. Ensuite, tu m'appellera Vitali.

— De la part de qui ?

— Le Président, crétin. Magne-toi.

Bientôt, la voix rocailleuse de l'Écrémeur aboya dans l'appareil :

— Qu'est-ce qu'on me veut ?

— Écoute, Max, je prends des risques en t'avertissant, lui dit Bolan précipitamment. En ce moment même, tu es assis sur une poudrière.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu. Ils veulent t'affaiblir. Ils ont déjà commencé à liquider tes hommes en loucedé. Tu ne t'es aperçu de rien ?

— Qui est-ce qui me parle ?

— Aucune importance. Va plutôt faire un tour dans les piaules du premier, tu pigeras ce que je veux te dire.

Et il lui claqua l'appareil au nez.

Vitali était déjà près du poste téléphonique quand il rappela le rez-de-chaussée. Il lui tint à peu de chose près le même langage, ajoutant :

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit tout à l'heure ? Ils sont de connivence avec la troupe d'Atlantic City. La chausse-trappe a été montée depuis longtemps. Réagis vite, Dave, c'est une question de secondes. Ou tu vas y laisser ta peau.

Reposant définitivement le téléphone, Bolan s'approcha de la fenêtre par laquelle il observa le parking encombré de nombreux véhicules. Des chauffeurs désœuvrés faisaient les cent pas à proximité. Des hommes qui appartenaient sans doute à l'équipe de Jeff Arrighi se tenaient un peu partout, régulièrement répartis, et feignaient de se promener. Il y en avait sans doute aussi derrière, dans le parc. Plus loin, ayant franchi la barrière de l'entrée, un véhicule de sport rouge s'éloignait sur la petite route en pente. Dieu merci, Lyons et la fille se tiraient sains et saufs du guépier. Mais il s'en était fallu d'un cheveu.

Moins de dix secondes plus tard, Jeff Arrighi accompagné de trois de ses hommes grimpait dans une voiture qui se mettait aussitôt en marche. De ce côté là aussi, les choses se mettaient en ordre.

En attendant, la délégation de Kansas City ne s'était toujours pas manifestée. Pourtant, Bolan était certain qu'elle était arrivée la veille au soir en ville. Il fallait donc craindre un coup de vice de ce côté.

Mais, au point où en étaient les choses, ça n'avait plus aucune importance.

Quittant la chambre, la silhouette noire de l'Exécuteur se profila dans le couloir désert, vint se plaquer à l'angle du palier pour écouter l'écho de vives discussions qui montaient jusque-là. Brusquement, quelqu'un se mit à crier :

— Virez-moi ces mecs et allez vérifier les chambres !

Une autre voix lui donna aussitôt la réplique :

— Tu ne feras pas un pas de plus, Max !

— T'as peur de ce qu'on pourrait trouver là-haut ?

— Y a rien à voir ! hurla encore quelqu'un. C'est privé, merde !

Un bruit de cavalcade succéda à la dispute, puis des jurons et des invectives. Tandis que les éclats de voix reprenaient, des portes

claquèrent. Il y eut des glapissements et un homme hurla hystériquement :

— Attention ! Putain de merde, c'est un piège ! Ils ont...

Le reste de sa phrase se perdit dans le tumulte des cris et des interpellations. Bolan entendit encore :

— Ils l'ont égorgé !... Y a... Y a plein de sang partout !

— Par ici !... Les salauds les ont assassinés ! Doux Jésus !...

Tout de suite après, il y eut un glapissement strident et trois coups de feu rapprochés, puis une clameur générale ponctuée de nouvelles détonations, et le *transceiver* de Bolan se mit à gémir :

— M'sieur Johnny !... M'sieur Johnny ! Où êtes-vous, bon sang ? On est en train de s'entre-tuer ici !

Un sourire féroce flotta sur les lèvres de l'Exécuteur. C'était parti, le blitz commençait.

— Bingo ! murmura-t-il en se détachant du mur pour se lancer dans la mêlée.

CHAPITRE XIX

Une longue rafale crépita alors que Bolan atteignait le palier du second étage. Quelques ricochets cinglèrent sur le mur derrière lui. Ensuite, ce fut un épouvantable concert de détonations venues de toutes parts, aussi bien du rez-de-chaussée que du premier.

Libérant la sécurité du M-203, il envoya coup sur coup deux grenades explosives dans la cage d'escalier, dévala les marches jusqu'à mi-hauteur pour arroser le palier d'une douzaine de balles de .223. Un semblant d'accalmie succéda à la volée de plomb qu'il venait d'expédier, presque aussitôt remplacée par des hurlements dans le hall et le salon. Une voix se fit faiblement entendre par-dessus le vacarme :

— Les fenêtres ! Taillez-vous par les fenêtres, nom de Dieu !

Bolan plaqua le *transceiver* contre sa joue :

— Jeff ! Ils vont tenter une sortie.

— Mais qui ?... Où sont nos gars ? crépita l'appareil.

— On tient la position, liquide tout ce qui sort !

Quelques marches à descendre encore et l'Exécuteur se retrouva de plain-pied dans le champ de bataille, se dissimulant contre une colonne de marbre.

En quelques secondes, la situation était devenue complètement démentielle. On ne pouvait même plus parler de panique. Des hommes tiraient au jugé en tous sens. Certains s'étaient repliés au fond du salon, d'autres avaient pris d'assaut le bar pour s'y réfugier, se croyant à l'abri des projectiles. Il leur démontra leur erreur en leur envoyant une giclée de frelons métalliques qui transpercèrent le bois trop tendre du comptoir et s'enfoncèrent dans les chairs hurlantes. Quelques silhouettes se dressèrent dans une clameur épouvantable, des hommes essayèrent de sauter par-dessus le bar pour s'enfuir, poursuivis par l'inférieur crépitements du M-16.

D'autres s'étaient massés au fond du hall et effectuaient un tir de barrage nourri dans une direction approximative. L'Exécuteur avait déjà éjecté son chargeur vide qu'il remplaça en une fraction de seconde par un neuf et poursuivit son travail d'extermination. Il voulait équilibrer les forces antagonistes en présence, favoriser au maximum l'autodestruction de la racaille hurlante et crépitante qui s'était laissé enfermer stupidement dans un piège grossier. Des hommes trop sûrs d'eux, trop imbus de leur puissance et qui se croyaient au-dessus de leurs semblables.

Il y en avait encore qui se tenaient par grappes derrière des tables renversées qu'ils poussaient devant eux en tirillant. Et, du côté de la longue rangée de fenêtres, des hommes accroupis brisaient des vitres

pour tenter une sortie sur le parking, aussitôt criblés de balles par les tireurs qui se tenaient à l'extérieur.

Il y eut soudain un mouvement de foule dans l'immense salon. Des *soldati* jaillissaient d'un peu partout, sans doute des troupes tenues en réserve et qui avaient attendu que l'engagement soit plus avancé pour intervenir.

D'un bond, l'Exécuteur changea de position afin d'avoir un meilleur axe de tir et commença à les mitrailler en continu. Derrière le groupe de défense, il aperçut Max Carollo qui se tenait près d'un pilier. Le gros soto-capo s'y était recroquevillé et criait des ordres d'une voix hystérique. Bolan l'ajusta froidement et pressa la détente du M-16. Le crâne du pourri explosa, giclant sur les hommes qui se tenaient devant lui. L'un d'eux reçut une bonne moitié de sa cervelle en plein visage et fit des gestes saccadés pour se débarrasser de la matière visqueuse. Deux autres *soldati* prirent chacun plusieurs ogives de .223 dans la poitrine, le cou et la tête.

Bolan continuait d'arroser la racaille mafieuse, implacable et diabolique dans son lugubre accoutrement. Personne ne semblait s'être aperçu de sa présence tant la confusion était à son comble. Une courte flamme crépitante était accrochée au bout du canon du M-16 et paraissait animée d'une vie démoniaque.

Il en était à son troisième chargeur et il avait déjà largué cinq grenades. Il dut se replier d'un coup sous les impacts sauvages d'une rafale de P. – M qui découpèrent une partie de la colonne contre laquelle il s'était tenu. Quelques fragments lui cinglèrent la joue, un plus gros morceau lui heurtant violemment la tête.

— J'l'ai vu ! vociféra soudain une sorte de gorille dégingandé qui lui avait tiré dessus. C'est Bolan !

Arrêtez tous, putain ! Arrêtez de vous entre-tuer, c'est lui !

Mais personne ne parut l'entendre ou comprendre son avertissement. L'Exécuteur lui balança une grenade qui le transforma en une boule de feu et fit décoller du sol trois autres mafiosi abrités illusoirement derrière une table.

Il prit une profonde inspiration, bondit vers les premières marches de l'escalier tout en arrosant l'espace derrière lui pour couvrir son repli. Plusieurs cadavres jonchaient le palier du premier étage, déchiquetés par les premières grenades qu'il avait tirées dans la cage de l'escalier. Il les dépassa au pas de course et longea le couloir jusqu'à son extrémité. Alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres de la porte de l'escalier de service, celle-ci s'ouvrit brutalement sur un homme qui débouchait lui aussi en courant, brandissant un petit P. – M micro-Uzi.

Sans ralentir sa course, Bolan le cisailla en pointillés de la hanche droite jusqu'à l'épaule gauche, sauta par-dessus le corps qui

s'effondrait et dévala les marches en béton. Traversant en trombe les cuisines, il s'immobilisa un bref instant à côté de la porte à double battant qui donnait accès au restaurant. Puis il l'ouvrit brutalement en se lançant dessus de tout son poids, atterrit sur le seuil de la grande salle préparée pour le banquet.

Une quinzaine d'hommes, au moins, s'y étaient réfugiés, éparpillés un peu partout, hagards, les visages empreints de frayeur et les nerfs hyper tendus. Il leur fit goûter un festin très spécial en leur distribuant une volée indigeste de plomb et de cuivre qui les mit subitement en transe. Certains s'étaient jetés sous des meubles, derrière des tentures ou carrément à plat ventre sur le parquet ciré, tirant n'importe comment en direction de la sinistre silhouette sombre d'où jaillissait la mort. Quelques-uns brandissaient leurs armes au-dessus de leurs têtes comme s'il se fût agi de vulgaires massues. Des balles crevaient le plafond, pulvérisaient les vitres des fenêtres. Le vacarme était épouvantable. L'odeur de la poudre brûlée piquait les narines et les yeux. En quelques secondes, l'atmosphère était devenue irrespirable.

Bolan roula sur lui-même pour éviter une rafale un peu trop précise qui laboura le parquet à quelques centimètres de lui. Il se releva sur un genou pour arroser la salle sous un autre angle de tir et aperçut durant un court instant le visage congestionné de Gus Sangallo. Le soto-capo avait passé brièvement la tête au-dessus d'une desserte pour essayer de se rendre compte de la situation. Tout de suite après, il avait replongé derrière le meuble en glapissant :

— C'est cette pute de Bolan ! Dégomez-le, bande d'enfoirés ! Tuez-le, tuez-le !

Sa voix se transforma en un misérable couinement. Une nuée d'ogives de .223 s'était frayé un chemin à travers le meuble et s'était emparé de son corps pachydermique, le faisant réapparaître en titubant. La poitrine criblée d'innombrables impacts sanglants, il exécuta une horrible danse macabre et s'affaissa sur une pile de verres et d'assiettes qui se brisèrent dans un invraisemblable tintamarre, ajoutant au chaos ambiant.

Deux grenades giclèrent encore vers le fond de la salle, faisant disparaître en même temps trois mafiosi qui tentaient une contre-offensive en courant et tiraillant devant eux. Un autre eut la tête aux trois quarts arrachée, une gerbe de sang s'échappant de la plaie béante. Bizarrement, celui-là se redressa et fit quelques pas en zigzag avant de s'écrouler sur deux de ses copains dissimulés derrière une table de service.

Et Bolan leur fit encore cadeau d'un chargeur complet de pastilles meurtrières qu'il tira sans discontinuer. Une grenaille en furie déferla sur le champ de bataille, le parcourant selon un arc de cercle rapide, tandis que des hurlements, des gémissements et des râles

retentissaient de partout.

Enfin, bondissant vers la porte à double battant, le guerrier solitaire repartit par où il était venu, escaladant quatre à quatre les marches de l'escalier en béton. Retraversant le couloir au pas de charge, il entendit de nombreux coups de feu venant de diverses directions.

On se battait maintenant dans les étages.

— Décrochez ! Repliez-vous en haut ! hurlait une voix que Bolan identifia comme étant celle de Skipper Ventura.

Ça n'arrangeait pas l'Exécuteur. Il pensa qu'il s'était un peu trop attardé au rez-de-chaussée et qu'il allait sans aucun doute devoir se frayer un passage à travers une meute de chiens enragés qui n'avaient plus qu'une idée en tête : tirer sur tout ce qui bougeait, tuer avec une hargne folle.

Il connaissait cet état d'esprit particulier au combat. Même dans l'armée régulière, celle de la Nation, il y avait de très nombreux soldats qui perdaient leur contrôle lors d'un engagement. Effrayés au départ par la perspective de mourir, ils se laissaient ensuite gagner par une sorte de frénésie aveugle. Ils ne réfléchissaient plus, incapables de juger la situation avec un minimum de lucidité et se transformaient en des espèces de zombies évoluant en état second dans un univers de folie où plus aucun repère n'existe.

À fortiori, les *soldati* de la mafia n'échappaient pas à ce phénomène. Le terme « soldat » étant d'ailleurs parfaitement impropre à qualifier ce ramassis d'individus dégénérés qui avaient choisi le chemin de la violence pour se faire une place au soleil, qui roulaient des mécaniques devant les faibles et devenaient vite des lâches lorsqu'ils étaient confrontés à un adversaire résolu à les empêcher de nuire.

Bolan, lui, ne perdait jamais son contrôle. C'était un tacticien, un guerrier qui ne se départait jamais de sa froide lucidité. Il savait contre quoi et pourquoi il se battait. Il pouvait être infiniment plus féroce que les rouleurs de mécanique.

Décrochant son *transceiver*, il lança :

— Skipper ! Où es-tu ? Donne-moi ta position.

Il voulait savoir où se situait le trajet le moins encombré. N'obtenant pas de réponse, il réitéra :

— Réponds, Skipper ! C'est Johnny.

Mais l'appareil resta muet. Alors, il se propulsa jusqu'à l'amorce du second étage où il aperçut immédiatement deux tueurs embusqués derrière la rampe d'escalier, leurs armes brandies dans sa direction et crachant déjà. Il n'était plus question de faire dans la précision et il leur balança dans l'élan une grenade pleine de chevrotines qui les éparpilla en mille morceaux.

Quelques appels, des braillements et des détonations lui parvenaient des étages supérieurs, témoins qu'un nombre indéfinissable de mafiosi de tous bords continuaient de s'empoigner au-dessus de sa tête.

Il ne restait plus à Bolan qu'un chargeur pour le M-16 et trois grenades incendiaires. Il en engagea une dans le magasin du gros combiné de combat, puis, dirigeant l'arme vers le haut de la cage d'escalier, il appuya sur la détente. Au « woof » du départ correspondit presque simultanément une explosion sourde, et une onde de chaleur se propagea violemment jusqu'à lui. Sans attendre, il se lança dans l'escalier, grimpa au troisième où il vit une demi-douzaine de corps recroquevillés sur le sol, les vêtements noircis et la peau déjà en train de se boursoufler.

Un mafioso s'enfuyait dans le couloir en hurlant, transformé en torchère. Bolan mit fin à ses souffrances en lui faisant péter la tête d'une courte rafale de .223 puis il continua son ascension vers le dernier étage. Il s'était attendu à devoir répondre au feu de tireurs éparpillés, mais, bizarrement, ne rencontra âme qui vive.

Un silence relatif s'était à présent installé dans le bâtiment, seuls des appels et un brouhaha atténué se faisant encore entendre en contrebas.

Prêt à cracher le fer et le feu, l'Exécuteur monta prudemment jusqu'à mi-étage du sixième, jeta un rapide regard sur le palier et s'aplatit immédiatement sur les marches pour éviter un déluge de plomb qui lui passa à quelques centimètres de la tête. Il avait eu le temps d'apercevoir une poignée d'hommes massés contre le mur du fond, devant la porte donnant accès à la terrasse, accroupis ou à plat ventre, leurs armes déjà en ligne de tir.

Il leur largua coup sur coup ses deux dernières grenades incendiaires en visant l'angle supérieur du palier puis bondit sur ses pieds pour atteindre le haut de l'escalier.

Dans la chaleur infernale dégagée par la double explosion, il fit crachoter le M-16 en direction de deux malfrats qui se tenaient encore debout, environnés de flammes, hurlant à la fois des imprécations, des cris de souffrance, et tirant aveuglément avec des micro-Uzi. Leurs corps tressautèrent sur place et s'affaissèrent avec un bruit mou.

L'Exécuteur vit que la porte du fond était ouverte, envisagea en un éclair qu'il pouvait y avoir aussi du monde sur la terrasse. Il ne se trompait pas.

Deux hommes se tenaient à quelques mètres de là lorsqu'il déboucha à l'air libre. L'un était Skipper Ventura. Le *caporegime* était en train de traîner derrière lui la machine volante de Bolan dans le but évident de la balancer par-dessus le parapet. L'autre faisait face à l'Exécuteur et émit un juron en l'apercevant, braquant vers lui un P. –

M. Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente et reçut plusieurs frelons venimeux dans la mâchoire et la gorge, fut rejeté en arrière dans un éclaboussement pourpre.

Dans un petit bruit sec, la culasse du M-16 claqua à vide, restant bloquée dans sa position arrière. Le chargeur était vide. Ventura s'était retourné en un sursaut. Il avait laissé tomber le deltaplane et fixait l'Exécuteur d'un regard halluciné. Un laps de temps incertain s'écoula dans un silence visqueux. Le brouillard était devenu encore plus opaque, créant un climat d'irréalité. Puis la main du *caporegime* commença imperceptiblement à s'avancer vers la crosse de son automatique.

Un rictus de dégoût lui déformait les lèvres.

— Johnny, hein !... J'aurais dû m'en douter.

— Laisse tomber ton flingue, ça sera mieux pour toi, lui conseilla l'Exécuteur.

— Vous croyez que je ne pourrai pas vous avoir ?

— Une infinité de gars comme toi ont essayé. Ils ne sont plus là pour le dire.

— Je vais quand même tenter ma chance, Bolan.

— O.K.

Subitement, la main du mafioso partit comme un trait vers son pistolet. L'Exécuteur lâcha la grosse arme de guerre qui resta pendu sur la poitrine et dégaina l'*AutoMag* tout en bondissant de côté à l'instant où Ventura faisait feu. Une fraction de seconde plus tard, il fit tonner l'énorme automatique. 44 magnum. Mais le *caporegime*, lui aussi, s'était rejeté en arrière, comme s'il avait voulu faire un saut périlleux. L'énorme projectile blindé le cueillit au ventre et le projeta au sol comme un pantin flasque.

Bolan s'approcha pour lui donner le coup de grâce. Le mafioso avait les yeux grands ouverts et son visage était contracté par la douleur et l'ahurissement.

— J'ai... J'ai failli réussir, émit-il faiblement.

— Ouais. Tu as perdu, dit l'Exécuteur sans aucune passion.

Il se pencha sur lui pour observer la blessure. La veste et le pantalon avaient été déchiquetés par le monstrueux impact. Le petit truand était foutu. Sous la pression interne, ses intestins commençaient déjà à lui sortir du ventre.

Il grimaça.

— Vous n'allez pas me... terminer ?

— Il n'y a rien d'autre à faire. Il est trop tard.

— Bon Dieu ! Je ne croyais pas que ça pouvait faire... aussi mal...

— Bonne nuit, Skipper.

— Attendez ! Donnez-moi une chance, Bolan !

— Désolé. C'est un jeu pourri. Je te souhaite une meilleure chance dans l'autre monde, fit l'Exécuteur en appuyant sur la détente de l'*AutoMag* qui se cabra dans un fantastique coup de tonnerre, dispersant les souffrances de Sammy Ventura dans le brouillard lugubre.

Mack Bolan alla soulever le système PL qu'il tira au bord de la terrasse. Une fois sur le parapet, il actionna le verrou de maintien, affermit ses mains sur la barre de guidage. La toile claqua légèrement au-dessus de lui. Sans un regard en arrière, il se lança dans le vide cotonneux, plaçant aussitôt ses pieds dans les étriers.

L'engin perdit d'abord une douzaine de mètres de hauteur. Avec son équipement, il était trop lourd pour la voilure. Mais il avait calculé qu'il pourrait profiter de légers courants ascendants dus au relief de la montagne. Ce fut ce qui se produisit dès qu'il eut atteint une zone de pente rocheuse. Un souffle le propulsa de nouveau dans le brouillard et il dut lutter contre des tourbillons dus à l'effet de succion des nuages. Un courant rabattant faillit ensuite le projeter contre une paroi en saillie, mais il tint bon, les dents serrées, les muscles tendus à craquer.

Bolan laissait derrière lui un ahurissant capharnaüm qui retentissait encore des hurlements de rage des survivants et des plaintes des agonisants. Il aurait pu laisser les choses en l'état. Mais il ne voulait pas qu'il y eût le moindre survivant dans les lieux. Il voulait aussi que l'infect fortin de Bob Stacci disparaisse afin qu'il ne puisse à jamais témoigner de l'ignominie dont certains humains sont capables.

Il ressortit des nuages et s'aperçut qu'il s'était éloigné d'au moins trois cents mètres de son point d'envol. Alors, il s'empara de la radiocommande dont il ôta la sécurité et appuya résolument sur le bouton rouge central.

Il ne se passa d'abord rien et il eut la pensée fugitive que l'installation avait été mal faite, que c'était un travail d'amateur. Puis, subitement, un grondement titanesque retentit. Observant latéralement la propriété, il vit la façade de l'immeuble se fendre, s'ouvrir et se désagréger dans une myriade de gravats projetés en tous sens. La moitié de la terrasse se souleva de plusieurs mètres avant de s'effondrer dans le parc et le parking, ensevelissant hommes et véhicules indistinctement. L'ignoble Douchko Zarovitch n'avait pas salopé son travail, toutes les charges explosives s'étaient déclenchées simultanément.

L'onde de choc atteignit son fragile appareil de toile et d'aluminium, le souffle le ballottant dangereusement durant de longues secondes. Bolan dut une nouvelle fois se battre avec les éléments pour replacer l'engin dans l'axe de vol qu'il avait choisi. Quand il regarda de nouveau, il n'y avait plus qu'un fantastique

monticule de décombres à remplacement de la propriété. La poussière se propageait rapidement comme un immense linceul tendu entre la terre et les nuages.

L'Exécuteur incurva sa trajectoire pour passer au-dessus du croisement de deux petites routes – un repère – et commença à respirer plus librement. Quelques minutes plus tard, utilisant les courants de pente, il atteignit la clairière où il avait placé en attente le Bronco tout-terrain. Il fit une glissade pour perdre de la hauteur et atterrit debout à quelques mètres du véhicule.

Laissant le PL sur place, il lança le combiné M-16/M-203 à l'arrière, endossa un trench-coat, et se mit au volant, démarrant aussitôt vers le sud.

Une quantité de voitures de police, de pompiers et d'ambulances n'allaient pas tarder à accourir sur les lieux de la catastrophe. Les infirmiers pourraient s'amuser à jouer au puzzle avec les restes des hommes éparpillés sur des centaines de mètres, et les flics à se torturer les méninges.

Ce fut seulement lorsqu'il rejoignit Lynn Valley Road, au pied de la montagne, que Bolan commença à décompresser. Ses muscles noués se relâchèrent progressivement et il alluma une cigarette.

Il était sale, de la poussière le recouvrait des pieds à la tête, sa combinaison était déchirée à de multiples endroits et il avait de petites blessures sur le visage et les mains. Sa tempe gauche lui faisait mal, là où un fragment de marbre l'avait frappé, arraché par un projectile. Mais cette fois-ci encore il s'en était tiré.

Les dieux de la guerre avaient été de son côté et l'avaient soutenu dans ce blitz démentiel où, presque jusqu'au bout, personne n'avait vraiment compris qui était l'ennemi.

Oui, il avait eu de la chance, si l'on pouvait appeler cela ainsi.

Pourtant, il n'avait pas encore fini.

CHAPITRE XX

Le ciel était tellement sombre que de nombreuses lumières étaient allumées dans les maisons et aussi dans les rues où les lampadaires à arc brillaient. Il en allait de même dans la petite villa en briques rouges que Bolan avait louée à Port Moody, à l'est de Vancouver.

Il fit stopper le Bronco à bonne distance, gagna à pied le jardinet qui séparait la maison de la chaussée et atteignit la porte d'entrée. Un coup de tonnerre claqua, très proche, quand il appuya sur le bouton de sonnette et une bourrasque cingla la façade.

— Oui, qui est-ce ? s'enquit une voix nerveuse à travers le panneau.

— Johnny, ouvre.

Le mafioso qui apparut avait le visage contracté. Un revolver pendait au bout de son bras. Bolan le questionna brièvement :

— Où sont-ils ?

— Dans le living.

— Et Kessler ?

— Avec eux.

— Parfait, répliqua l'Exécuteur en lui logeant une balle silencieuse de .9 mm dans la tête.

Il soutint le corps pour accompagner sa chute, referma la porte derrière lui et replaça le Beretta dans son holster. Nike Michele et deux autres hommes se tenaient en effet dans la salle de séjour au bout du couloir, ces deux derniers regardant un programme de télévision, assis dans des fauteuils. Un quatrième homme se tenait assis à l'écart dans une position rigide. Celui-ci avait les paupières à demi baissées derrière des lunettes à fines montures d'or et présentait un air absent, comme si ce qui se passait autour de lui ne le concernait en aucune façon. Bolan identifia Howard J. Kessler.

Nike s'avança avec un sourire crispé.

— Comment ça s'est passé, Johnny ? Je me faisais du mauvais sang.

— Bien, dit laconiquement l'Exécuteur.

Puis il fixa tour à tour les hommes présents, observant leur attitude, calculant la manière dont ils allaient réagir dans les prochaines secondes.

— Le temps est franchement dégueulasse, commenta l'un des *soldati*, gêné par le silence prolongé.

— Oui, répondit Bolan. Et ça va empirer.

Il déboutonna les pans de son trench-coat, laissant apparaître la combinaison de combat noire bardée de ses armes et de ses munitions.

Les yeux de Nike s'ouvrirent tout rond puis s'exorbitèrent en même temps qu'il poussait une exclamation et lançait la main vers son arme. Il fut le premier à écoper. Son front s'agrémenta d'un trou rouge et ses yeux firent deux révolutions dans leurs orbites avant de devenir définitivement fixes. Ses comparses n'avaient réalisé le danger qu'avec un temps de retard. Le plus proche bondit de son fauteuil qui se renversa bruyamment, se prit les pieds dedans et s'affala tandis que son copain levait un visage sidéré vers « Johnny ». Tous deux moururent sans même avoir pu dégager leurs armes et répandirent une partie de leur cervelle sur la moquette.

Bolan glissa dans sa gaine d'épaule le sinistre Beretta dont le mufle était encore fumant, et s'adressa à Kessler :

— Restez tranquille, il ne vous arrivera rien.

L'homme d'affaires lui jeta un regard impavide.

Il n'avait pas eu la moindre réaction.

— N'ayez crainte, je n'ai pas envie de finir comme eux, répondit-il d'une voix morne.

L'Exécuteur alla décrocher un téléphone sur un meuble et forma le numéro d'Harold Brognola. La discussion qu'il eut avec le chef fédéral dura moins de vingt secondes et il raccrocha, la mine contrariée.

Il y avait eu un accroc dans la dernière phase de l'opération. Il avait pourtant expressément demandé à Cari Lyons de contacter Washington sitôt qu'il aurait récupéré Erika Kessler et mis les deux femmes en sécurité. Mais Lyons n'avait donné aucune nouvelle.

Se retournant vers Kessler, il lui ordonna sèchement :

— Levez-vous, nous partons.

— Qui avez-vous appelé ? fit le businessman dont le regard s'était éclairé d'une étincelle de vie.

— Une personne qui se fait un sang d'encre à votre sujet. Je ne crois pas que vous méritiez une pareille attention.

— Attendez ! s'exclama l'autre. Je ne crois pas me tromper en pensant que vous êtes Mack Bolan ?

Tandis que l'Exécuteur le regardait sans répondre, l'œil glacial, il enchaîna très vite :

— C'est à Brognola que vous venez de parler ? Ne me racontez pas d'histoire, vous...

— Fermez-la, mon vieux, ce n'est pas avec moi qu'il faut discuter.

— Puis-je au moins savoir ce qui s'est passé à *Grouse Mountain* ? Ces types n'arrêtaient pas d'en parler. Et Erika ?

— Elle vous a berné jusqu'au bout, à moins que vous ayez été d'accord avec elle. Êtes-vous un naïf ou un type sans aucune conscience ?

Le visage de Kessler s'assombrit.

— Je n'en sais trop rien. Je ne sais même plus où j'en suis... Mais

en ce qui la concerne, je m'en doutais depuis quelque temps.

— Venez, maintenant.

— Je ne partirai pas sans savoir ce qu'est devenue ma fille. Ils la tiennent, vous savez, c'est comme ça qu'ils m'ont obligé à marcher dans leur sale combine.

— Je sais. En principe, Lisa est en sûreté, vous la verrez bientôt. Contentez-vous de vous sortir indemne de la magouille pourrie, Kessler.

Bolan le poussa dans le couloir puis dans l'entrée et observa l'extérieur de la maison. Il ne vit personne dans les parages, mais la pluie s'était mise à tomber avec force et l'on n'y voyait pas plus qu'à la tombée de la nuit.

Il devait presser le mouvement. Il avait récupéré Howard Kessler, mais ce n'était pas suffisant. S'il ne retrouvait pas très vite certains personnages, les affaires canadiennes pouvaient encore changer de mains, être reprises en compte par les premiers promoteurs.

Il avait une idée assez précise sur l'endroit à visiter. En forçant l'allure, il pouvait encore arriver à temps.

Le trajet jusqu'à Lighthouse ne prit que vingt minutes durant lesquelles l'homme d'affaires s'enferma dans le mutisme, visage tiraillé par l'anxiété.

— Attendez-moi et ne faites pas l'imbécile, recommanda Bolan à Kessler lorsqu'il eut arrêté le Bronco à deux cents mètres de l'entrée de la propriété. Si je ne suis pas de retour dans un quart d'heure, prenez le volant et alertez les flics.

Il ôta son trench-coat et partit à pied, vêtu seulement de sa combinaison et équipé de ses deux armes favorites. Marchant rapidement sous la pluie battante, il arriva à proximité de la grille en fer forgé et constata qu'elle était grande ouverte. Un véhicule, pourtant, se tenait en attente dans l'allée, les vitres relevées et rendues opaques par la buée à l'intérieur. Le capot était visiblement encore chaud, de la vapeur s'en échappait sous l'effet de la pluie.

Ainsi donc, il n'était peut-être pas trop tard. Il s'en approcha carrément, sortit le Beretta et se baissa pour frapper à la vitre. Celle-ci descendit à moitié sous l'action d'un moteur électrique et deux visages se tendirent dans sa direction. Il les fit éclater de deux balles précises, envoya une médaille de tireur d'élite dans l'habitable puis s'introduisit dans le parc. « Johnny » avait terminé sa carrière, Mack Bolan était de retour.

Les éléments naturels étaient de son côté. Il était impossible de distinguer quoi que ce soit à plus de dix mètres et le tonnerre claquait à intervalles réguliers et rapprochés.

La façade de la grande bâtisse lui apparut bientôt, ainsi que deux voitures. Puis une silhouette se découpa avec imprécision. Bolan

entendit le type crier quelque chose qui pouvait être une question, répondit par un grognement tout en continuant de s'approcher. Il l'élimina sans s'arrêter, conservant le Beretta en main, et n'eut qu'à pousser la porte de service à l'arrière pour pénétrer dans la cuisine.

Tout de suite, il perçut des cris, des plaintes aussi, et des bruits mats. Dans un couloir menant au living, il découvrit le cadavre du guépard étendu par terre, la tête et le ventre ouverts. On avait dû tirer plusieurs coups de feu pour venir à bout de l'animal.

Le living était vide, mais pas le grand salon à l'autre extrémité de la maison.

Trois types se tenaient debout au milieu de la vaste pièce et un autre était penché sur un personnage que Bolan connaissait bien. Cari Lyons était ficelé sur un fauteuil. Il avait le visage en sang, ce qui n'empêchait pas un gorille aux mains énormes de continuer à le frapper en poussant de petits rires hystériques.

L'eau de la piscine intérieure était rougie par le sang d'un homme dont le corps flottait en surface, étendu sur le dos. L'Exécuteur reconnut Bernie Marcus. Et, recroquevillé dans un angle, Bob Stacci ressemblait à un tas de chiffons souillés de sang. L'ex-futur patron de Vancouver était aussi mort que l'on puisse l'être.

Un peu plus loin, assises sur un canapé, Erika et Lisa Kessler étaient surveillées par un homme maigre qui les dévisageait d'un air concupiscent. La blonde Walkyrie se tenait dans une position hiératique, mais la jeune fille, elle, contemplait la scène de violence avec effroi et ses mains tremblaient.

Parmi les trois hommes debout, l'un d'eux était Richard Sanders, l'agent corrompu de la CIA et, à côté de lui, un autre personnage que Bolan avait fugitivement rencontré à Saint Louis lors d'un récent blitzkrieg : Larry Margarita, l'un des lieutenants d'Augie Marinello. Un peu en retrait se tenait également Salvatore Benvenuti, un colosse connu pour sa cruauté et qui dépendait lui aussi de Marinello.

On y était ! Les acteurs manquants à la pièce funèbre étaient finalement venus au rendez-vous.

Personne ne s'était encore aperçu de la présence de la haute silhouette noire qui se tenait légèrement en retrait dans l'encadrement de la porte. Tous les yeux étaient braqués vers le fauteuil dans lequel Lyons gémissait à chaque coup que lui portait la brute.

— Ça suffit ! ordonna subitement Richard Sanders. Recule-toi, Tim.

Se penchant vers le prisonnier, il questionna en martelant les syllabes :

— Où est Kessler ?

— Allez le... lui demander, répliqua Lyons d'une voix douloureuse.

— C'est ta dernière chance, pauvre con. On le retrouvera

forcément, même s'il faut y mettre un peu plus de temps. Alors, parle. Tu as dix secondes, après on te fait péter la tronche.

Le flic tenta de lui envoyer un ricanement au visage, s'étrangla et se mit à tousser.

— Merde ! grogna Benvenuti. Laissez-moi ce mec, je vous garantis qu'il va cracher tout ce qu'il sait.

— Ta gueule ! fit Larry Margarita. On a vu ce que tu as fait avec l'autre gus, ce Bernie. Et tu n'as rien pu lui tirer.

La voix sèche de Sanders claironna :

— On n'a plus de temps à perdre. Liquide-moi cette loque, Tim.

— Négatif ! gronda une voix désincarnée qui parut venir de nulle part.

— Qu'est-ce que...

Deux hommes se retournèrent après une hésitation, cherchant l'origine de l'interpellation. Un dixième de seconde plus tard, un aboiement monstrueux secoua l'atmosphère, immédiatement suivi d'un second tout aussi tonitruant, et deux têtes explosèrent littéralement dans un double giclement de sang et de matière cervicale.

Margarita poussa un cri affreux en recevant une chose infecte en pleine figure, voulut s'en débarrasser, mais heurta le bras de Sanders qui avait sorti son arme et tirait déjà en direction de l'intrus. Déviée, la balle s'enfonça dans la poitrine d'un corps sans tête qui commençait seulement à s'effondrer, en ressortit et pulvérisa un vase en cristal sur une étagère.

Dans la confusion générale, il y eut encore trois énormes détonations. Trois coups de tonnerre qui firent éclater des chairs et précipitèrent les hommes encore vivants dans l'éternité. Puis un silence atroce.

Les vibrations infernales imprégnaient toujours l'atmosphère quand Mack Bolan eut parcouru la dizaine de mètres qui le séparait de Cari Lyons. Il trancha les liens du policier, l'aida à se tenir debout.

— Ça ira ? s'inquiéta-t-il en examinant son visage meurtri.

— Ça va... J'ai connu pire.

Lyons chancela et Bolan lui passa un bras sous les aisselles.

— C'était quand même moins une, avoua l'ex-flic de Los Angeles.

— Ils étaient déjà sur place ?

— Non. Ils sont arrivés tout de suite derrière et... je me suis laissé surprendre comme un con. Bob Stacci et Marcus étaient avec eux, ils les avaient déjà tabassés. Faut que je te dise...

— Garde ton souffle, tu vas en avoir besoin. Subitement, les yeux du flic se renversèrent et il s'affaissa, inconscient. Bolan se baissa pour le charger sur son épaule, se tourna vers les deux filles qui s'étaient levées du canapé, le regard incertain.

— C'est terminé, annonça-t-il. On s'en va. Elles paraissaient se demander si elles devaient le suivre ou s'il allait les laisser à leur sort.

— Vous venez ou je dois vous porter aussi ? Elles firent oui de la tête, les oreilles encore bourdonnantes des coups de feu.

L'Exécuteur jeta sur une table une médaille Marksman de tireur d'élite. Puis, un sourire fatigué aux coins des lèvres, il enjamba un cadavre décapité, marcha jusqu'au hall d'entrée et sortit sous la pluie qui battait de plus belle.

ÉPILOGUE

On se serait cru en pleine nuit tellement il faisait sombre. Il n'était pourtant que 4 heures de l'après-midi. Trois hommes et une femme se tenaient autour d'une table du bar de l'aéroport de Vancouver et discutaient en regardant distraitemment à travers les vitres des trombes d'eau se déverser du ciel.

Cari Lyons s'était remis, mais portait encore la trace des coups qu'il avait reçus. Mack Bolan faisait face à Jack Grimaldi, son pilote et ami auquel il avait demandé de le rejoindre à bord d'un hélicoptère. Erika Kessler se tenait le menton avec les mains, coudes appuyés sur la table et l'air absent.

Howard Kessler et sa fille avaient été déposés au consulat américain où Harold Brognola les avait fait prendre en charge pour les rapatrier à Washington.

Plus tôt, Bolan avait eu une conversation avec Erika qui travaillait réellement pour la CIA à travers Andy Pradler. Depuis peu, certes, mais des agents de Langley l'avaient « récupérée » alors qu'elle cherchait à se sortir des pattes de la *Cosa Nostra*. Son histoire était hélas classique : mariée trois ans auparavant à un Français, elle s'était aperçue trop tard que celui-ci était en fait un gros dealer. Il s'était fait prendre en flagrant délit, on l'avait jugé, jeté en prison, et ses complices s'étaient rapidement intéressés à Erika. Le chantage, d'abord, puis les menaces physiques, la compromission, et enfin le circuit infernal.

Elle avait fourni à Bolan les explications qui lui manquaient. L'enjeu canadien relevait d'un splendide marché de dupes dans lequel Bob Stacci avait été à la fois le génie et le nigaud, un extravagant montage encore plus complexe et plus tordu que ce que l'Exécuteur avait présumé.

Stacci avait tout concocté depuis le début. Il avait compris qu'Augie finirait par réagir et lui envoyer un contrôle. Il savait également que les grosses têtes de la côte Est allaient elles aussi s'intéresser à la combine canadienne. Le terrain était trop instable, il fallait s'y attendre, et il avait pris des initiatives. Secrètement, jouant séparément avec les uns et les autres, il leur avait vicieusement suggéré une invitation. Il s'était arrangé pour provoquer un rassemblement général afin d'éliminer les concurrents trop rapaces ainsi que les émissaires de son ancien patron.

Et l'arrivée de « Johnny » avait sans doute représenté une aubaine à ses yeux. Un sacré requin bien vicieux, Stacci ! Il avait voulu prendre les devants, mais il était mort pour avoir commis trop de

fautes.

Il s'était douté qu'il avait des mouches chez lui, mais il n'avait pas compris que Butcher, son propre garde du corps, était la mouche numéro un, celle qui transmettait tout à Augie, qui le tenait régulièrement au courant. Ce qui expliquait pourquoi le Yougoslave avait voulu lui soustraire la fille de Kessler, l'ultime moyen de pression exercé par Stacci contre l'homme d'affaires.

Et les « dissidents » de la CIA, dans tout ça ? Eux jouaient sur trois tableaux, ce qui n'avait rien de surprenant : Stacci, Augie Marinello et l'Agence de Langley au cas où l'affaire aurait mal tourné. Erika était là pour les surveiller en même temps que les troupes locales.

Et tout ce beau monde grenouillait allègrement, se surveillant, se dupant les uns les autres.

Andy Pradler était-il lui aussi dans le coup ? Personne ne pourrait sans doute jamais le dire. Ça resterait un des mystères de la CIA qui avait déjà tant de bavures et d'affaires non classées à son actif.

Dans un but évident, des prostituées de luxe formées par la mafia avaient été propulsées dans l'environnement des honnêtes magnats de l'économie et de l'industrie canadiennes.

Une quantité invraisemblable de citoyens canadiens avaient servi de prête-noms comme couverture aux initiatives criminelles et l'on n'avait pas hésité à investir d'énormes sommes d'argent pour allécher les futures victimes.

Oui, la combine avait été soigneusement ficelée par Stacci et consort. Mais aucun des promoteurs de l'énorme magouille n'avait prévu que l'Exécuteur viendrait mettre son nez dans leurs affaires pourries. Erreur fatale. On pouvait espérer maintenant que beaucoup de temps s'écoulerait avant que de nouveaux gros combinards tournent leurs regards de rapaces vers les territoires du nord.

Bolan fixa Erika, lui demanda :

— Vous le saviez depuis quand ?

— Quoi ? s'étonna-t-elle en paraissant sortir d'un rêve.

— Que Douchko Zarovitch trahissait Stacci au profit de Marinello.

— Ce matin seulement, de bonne heure. Stacci est sorti et Butcher a passé un coup de fil, il ne savait pas que j'écoutais. Il était question de Lisa qu'il devait éloigner pour la remettre à l'équipe de Kansas City.

Heureusement, le tueur yougoslave n'en avait pas eu le temps.

— Et en ce qui me concerne ?

Elle lui fit une grimace :

— Je crois que je l'ai compris à votre deuxième apparition. Rien n'était sûr, évidemment, mais j'espérais ne pas me tromper.

— C'est pour ça que vous n'avez rien dit à Stacci ?

— Pour les micros ? Oui. Pour moi, ça ne pouvait être que vous. Pendant que j'allais vous chercher un pansement...

Bolan se leva et fit quelques pas vers les baies vitrées pour se dégourdir les jambes. Après une hésitation, Erika quitta également son siège et le rejoignit.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? lui demanda-t-il avec un sourire. Rejoindre vos petits copains de Langley ?

— Je vais d'abord demander le divorce d'avec Howard. Je crois que ça s'impose, non ? Après tout, je ne suis qu'une putain.

— Chacun a sa façon de voir les choses. On pourrait dire aussi que vous avez simplement fait votre travail.

— Vous croyez ? répliqua-t-elle sur un ton de défi.

— Regardez-moi et demandez-vous ce que je suis. Un assassin. Rien qu'un assassin. Mais vu sous un angle différent, je fais la guerre. Rien de plus. Est-ce que vous percevez la nuance ?

— Peut-être. Mais c'est atroce. Quand je m'observe, je me trouve atroce moi aussi.

— Vous n'êtes rien de tout ça, Erika, du moins pas à l'intérieur. Vous êtes tombée dans le piège, comme beaucoup d'autres. Ce qui compte, c'est le chemin qu'on prend finalement. Choisissez et ne regardez pas en arrière.

Au bout d'un moment, elle eut un sourire ambigu, demanda :

— Je peux regarder d'un autre côté ?

— Lequel ? fit Bolan qui sentait venir la réplique.

— Pourquoi pas du vôtre ?

— Je vous l'ai dit, je fais la guerre, Erika. Je n'ai pas le temps de m'amuser.

— Qui vous parle d'amusement ? Je suis très sérieuse. Et ne sommes-nous pas tous les deux couverts de boue à force de nous rouler dans la fange de la mafia, chacun à notre façon ? Pourquoi ne pas prendre une douche ensemble ?

Il se mit à rire. Pourquoi pas, en effet ? C'était une suggestion intéressante et, à y regarder de près, il en avait grand besoin. Il se sentait sale, il avait encore sur lui l'odeur de la poudre et du sang, il était las, vidé, sa tête bourdonnait et il avait par moments la sensation de flotter au-dessus de son corps.

Le ciel était bouché. Grimaldi avait eu beaucoup de mal à piloter son hélicoptère jusqu'à Vancouver et il ne pouvait pas repartir par ce temps. Bolan avait quelques heures à passer sur place avant de quitter le Canada, à moins qu'il décide de rentrer aux States en voiture. Et il se dit qu'il avait bien besoin d'une douche, oui. Pour laver son corps et aussi son âme.

Une seconde, son esprit se tourna vers le passé. Il y avait eu Jil. Jil et ses deux gamins. Et ils étaient morts tous les trois, morts de l'avoir aimé. La blessure n'était pas refermée et il savait qu'il n'avait pas le droit de faire courir le même genre de risque à qui que ce soit. Il était

solitaire dans son combat sans fin, c'était la règle du jeu...

Il fit face à la blonde Walkyrie qui guettait discrètement sa réaction. Un jour, assurément, il rejoindrait le Walhalla des guerriers morts au combat. Mais en attendant, pour quelques heures, il avait envie de vivre. De vivre aussi intensément qu'il faisait la guerre.

— Va pour la douche ! Ce ne sera pas du luxe...

Et ils éclatèrent de rire en même temps.